



HAL
open science

Territoire des signes : la leçon de Marne-La-Vallée

Gilles Desèvedavy, Nathalie Blanc, Pascal Gontier, Lorenza Mondada, Guy Granier, Catherine Rannou, Marie-Christine Lories

► **To cite this version:**

Gilles Desèvedavy, Nathalie Blanc, Pascal Gontier, Lorenza Mondada, Guy Granier, et al.. Territoire des signes : la leçon de Marne-La-Vallée. [Rapport de recherche] AAP-2004-BOU, Ecole d'architecture, de la ville et des territoires Paris-Est; Observatoire de la condition suburbaine (OCS); Ministère de la Culture et de la communication / Bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère (BRAUP). 2008. hal-02964005

HAL Id: hal-02964005

<https://hal.science/hal-02964005>

Submitted on 12 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vers un immeuble durable ... et aimé ?

Recherche programmatique sur un processus de matérialisation artistique de la neutralité fonctionnelle en architecture domestique

RAPPORT FINAL

["CONVERTIBLEs"]

A(s)

Gilles Desèvedavy
ENSAL / ASDDE
juin 2008

Rapport de recherche à destination du Bureau de la Recherche architecturale, urbaine et paysagère, Ministère de la Culture et de la Communication.
Direction de l'architecture et du patrimoine, dans le cadre du Programme interdisciplinaire de recherche « Art, architecture et paysages »

Vers un immeuble durable ... et aimé ?

Recherche programmatisée sur un processus de matérialisation artistique de la neutralité fonctionnelle en architecture domestique

RAPPORT FINAL

["CONVERTIBLEs"]

A(s)

Gilles Desévedavy
ENSAL / ASDDE
juin 2008

Rapport de recherche à destination du Bureau de la Recherche architecturale, urbaine et paysagère, Ministère de la Culture et de la Communication.
Direction de l'architecture et du patrimoine, dans le cadre du Programme interdisciplinaire de recherche « Art, architecture et paysages »

Ce rapport correspond à une convention de recherche passée dans le cadre du Programme interdisciplinaire de recherche « art, architecture et paysages » session 2004.

Le programme interdisciplinaire de recherche "Art, architecture et paysages" a été initié au sein du ministère de la culture et de la communication par la direction de l'Architecture et du patrimoine (DAPA - Bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère), associée à la Délégation aux Arts Plastiques (DAP) ainsi qu'à la Délégation au développement et aux affaires internationales (Mission de la recherche et de la technologie). Dans le cadre de la politique scientifique qui lui est propre, l'Institut national d'histoire de l'art (INHA) participe également à cette action incitative. En 2005, deux nouveaux partenaires ont rejoint le programme : le Plan urbanisme construction architecture (Direction générale de l'urbanisme, de l'habitat et de la construction au sein du ministère de l'équipement) et le Bureau des paysages (Direction de la nature et des paysages, au sein du ministère de l'écologie et du développement durable).

Il fait suite à une convention MCC / Délégation aux Arts Plastiques / DICREAM N° 7214 52 2001 remis à Pascale Cassagnau / DAP Eric Lengereau / BRAUP et Florence Meisel-Gendrier / DICREAM en mai 2004.

L'ensemble de ce travail étalé sur plusieurs années ainsi que sur plusieurs conventions et partenariats a notamment donné lieu à une table ronde finale enregistrée, ayant eu lieu le 29 mars 2007 à l'ENSAL, marquant pour le BRAUP la fin officielle de cette convention. Le présent rapport compile les travaux remis au BRAUP sous une forme qui ne lui a pas été soumise à approbation sous sa forme finale, surtout concernant la première partie de type manifeste.

Responsable scientifique :

Gilles Desèvedavy, architecte DPLG
Maître assistant titulaire en école d'architecture
Attaché au département ASDDE
28 ter rue Belgrand
75 020 Paris
deseve@noos.fr

Organisme de rattachement :

Département Architecture et Stratégies du Développement Durable et Equitable
Ecole d'architecture de Lyon
3 rue Maurice Andin
69 512 Vaux-en-velin
gilles.desevedavy@lyon.archi.fr

Membres de l'équipe :

Gilles Desèvedavy, *architecte et enseignant, rédacteur (et à ce titre seul engagé sur la totalité des textes)*, avec, Nathalie Blanc, *géographe*, Pascal Gontier, *architecte et enseignant*, Marie-christine Loriers, *journaliste*, Lorenza Mondada, *ethnométhodologue*, Guy Granier, *opérateur*, Catherine Rannou, *artiste et enseignante*, mais également, Jean François Reynaud, *archéologue*, Jacques Allègre, *sociologue*, René Micout, *économiste du bâtiment*, Henri-pierre Jeudy, *épistémologue*, Dominique Gonzalez-Foerster, *artiste*, Cyria Emelianoff, *philosophe de la ville durable*, Thierry Costes, *limonadier*, Pierre Peillon de l'Union Sociale pour l'Habitat, Jean-paul Lacaze, *Ingénieur général Honoraire des Ponts et Chaussées*, et Caroline Bourgeois, *commissaire d'expositions*, Anne Racine du MCC, Luciana Ravel, *de Ante Prima*, Michel Marcoccia de l'université de technologie de Troyes, Marianne Doury de la Sorbonne, Pascal Mazoyer, *de mésarchitectures* et les artistes Michel Aubry, Claude Closky, Michel François, Anne Frémy, Pierre Huyghe, Fabrice Hybert, Véronique Joumard, Philippe Parreno, Xavier Veilhan, Jacques Vieille, Jean-luc Wilmouth et bien sûr *mon ami Ange Leccia*.

Table ronde finale :

le 29 mars 2007 de 15h00 à 18h30 à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon à Vaux en Velin

Cécile Regnault (enseignant chercheur DASDDE ENSALyon) *modératrice*

Gilles Desèvedavy : *rapporteur de l'étude*

étaient présents essentiellement des enseignants chercheurs : Nicolas Tixier (BRAUP) représentant le commanditaire, Nathalie Blanc (géographe) spécialiste de la ville durable, Pascal Gontier (architecte) la ville comme écosystème, Marie Chistine Loriers (journaliste) *la médiation architecturale*, Hélène Hatzfeld (sociologue) *les participations citoyennes*, Andréa Urlberger (*esthétique*) *philosophie, art et architecture*, Renato Salieri (chercheur ENSAL) *architecture et avant garde*, Didier Richard (architecte) *observateur CAUE*. Etaient également invités : Michèle Sustrac (PUCA) *du comité scientifique*, Philippe Madec (professeur DASDDE ENSALyon) *la philosophie DDE*, Yann Maury (ENTPE) *politiques européennes de l'habitat*, Chris Younes (philosophe) *philosophie, art et architecture*

ANNEXE

Page	Titre	Contenu
10	10	10
11	11	11
12	12	12
13	13	13
14	14	14
15	15	15
16	16	16
17	17	17
18	18	18
19	19	19
20	20	20
21	21	21
22	22	22
23	23	23
24	24	24
25	25	25
26	26	26
27	27	27
28	28	28
29	29	29
30	30	30
31	31	31
32	32	32
33	33	33
34	34	34
35	35	35
36	36	36
37	37	37
38	38	38
39	39	39
40	40	40
41	41	41
42	42	42
43	43	43
44	44	44
45	45	45
46	46	46
47	47	47
48	48	48
49	49	49
50	50	50
51	51	51
52	52	52
53	53	53
54	54	54
55	55	55
56	56	56
57	57	57
58	58	58
59	59	59
60	60	60
61	61	61
62	62	62
63	63	63
64	64	64
65	65	65
66	66	66
67	67	67
68	68	68
69	69	69
70	70	70
71	71	71
72	72	72
73	73	73
74	74	74
75	75	75
76	76	76
77	77	77
78	78	78
79	79	79
80	80	80
81	81	81
82	82	82
83	83	83
84	84	84
85	85	85
86	86	86
87	87	87
88	88	88
89	89	89
90	90	90
91	91	91
92	92	92
93	93	93
94	94	94
95	95	95
96	96	96
97	97	97
98	98	98
99	99	99
100	100	100

SOMMAIRE

première partie :	manifeste décalé : « Architectural' Strip-tease »	
		Page 09
une architecture de proximité (amour)	Page 11
un moment chamière (putain de contexte)	Page 17
la vraie fin du fonctionnalisme (fuck Corbu)	Page 25
les fausses pistes (fuck Koolhaas)	Page 35
la démocratie possible (love, love Spinoza.com)	Page 41
de la théorie à la pratique (la tête dans les étoiles et les bottes dans la gadouë)	Page 59
... avec des images en plus (Confluence)	Page 93
deuxième partie :	retour de la table ronde finale du 29 mars 2007	
		Page 095
HORS PROPOS	Page 097
LE VRAI AVANT-PROPOS	Page 098
UN TRAVAIL THEORIQUE, NON SCIENTIFIQUE	Page 100
DE VRAIES PISTES	Page 101
VERBATIM	Page 102
troisième partie :	Texte préparatoire à la table ronde finale du 29 mars 2007	
		Page 105
PRESENTATION	Page 107
PREAMBULE	Page 108
CONTEXTE	Page 109
Contexte français de la perception grand public du monde architectural		
Contexte de la construction en France		
Contexte du débat architectural en France		
Contexte de la recherche architecturale		
Contexte de l'appel d'offre « art architecture et paysage »		
Contexte de notre réponse à cet appel d'offre		
Contexte de remise de notre rapport final		
OBJECTIFS	Page 111
Oser affronter l'amour		
Le renouvellement de la problématique architecturale		
De l'immeuble HQE à l'immeuble durable par la <i>dé-fonctionnalisation</i>		
Inventer « l'immeuble durable et aimé » en tant que sujet		
L'illustration par le renouvellement de l'expression architecturale		
La communication par un pré-programme communicant		
Diffuser et convaincre		
PROBLEMATIQUE	Page 115
Un (dés)amour schizophrène et partagé		
Des gâchis chiffrés en coût global		
Une aberration qui continue		
Un constat de « bon sens »		
Un exemple clair		
Un devoir d'architecte		
METHODOLOGIE & PROGRESSION	Page 117
RESULTATS	Page 119
Un travail sur le programme <i>aimable</i> , en complément du travail des stars		
Une remise en question <i>réelle</i> du fonctionnalisme devenue possible		
Le devoir d'époque « d'élever le débat » du seul style à l'éthique		
Le retour aux <i>fondamentaux</i> : amour démocratie et éthique		
Réhabiliter et valider les <i>déviantes</i> réalités de terrain		
Un nouveau paradigme : la prééminence du site remplace celle de la fonction	Page 122
Libérer les règlements de leur attache au dogme		
Avant une concertation vaine, en créer les conditions réglementaires.		
Laisser de la place libre : le clou possible et la jachère sympathique		
La goutte d'huile dans les rouages		
Marketing de gamme		
« konvertible »	Page 127
Expérimenter		
Regarder écouter expérimenter puis conclure : re-réglementer		
Adapter ensuite ... car c'est prévu		
renouer		

Page	Titre	Contenu
101	Introduction	Présentation du projet et de l'équipe.
102	Contexte	Historique et situation géographique.
103	Objectifs	Buts et objectifs du projet.
104	Programme	Définition des besoins et des fonctionnalités.
105	Architecture	Présentation de l'architecture globale.
106	Détails	Présentation des détails architecturaux.
107	Conclusion	Synthèse des points clés et perspectives.
108	Annexes	Documents complémentaires.

PRE-PROGRAMME	Page	130
Propositions générales :		
Site : de l'urbanisme à l'urbanité		
Bâtiment : du design à l'architecture		
Usages : du logement à l'habitat		
Expérimentations : de l'art aux lieux		
ATTENDUS ET SUITES	Page	134
BIBLIOGRAPHIE	Page	135
COMPLEMENTS (tome 2)	Page	136

quatrième partie :	les entretiens retranscrits	
		Page 001
Présentation		Page 005
Les deux pages d'origine		Page 006
Entretien avec Guy granier	(administrateur de l'OPAC de l'Isère).....	Page 009
Entretien avec Pascal Gontier	(architecte enseignant le « DD »).....	Page 017
Entretien avec Catherine rannou (2)	(architecte devenue artiste, enseignante).....	Page 027
Entretien avec Jean François Reynaud	(archéologue et historien du moyen âge).....	Page 037
Entretien avec Jacques Allégret	(sociologue et enseignant, fondateur de l'AUA) .	Page 043
Entretien avec René Micout	(économiste du bâtiment).....	Page 057
Entretien avec Henri Pierre Jeudy	(épistémologue art / architecture).....	Page 063
Entretien avec Catherine Rannou (1)	(architecte devenue artiste).....	Page 071
Entretien avec Dominique Gonzalez-Foerster	(artiste ... en architecture notamment).....	Page 079
Entretien avec Cyria Emelianoff	(philosophe de la ville durable).....	Page 087
Entretien avec Nathalie Blanc	(géographe de la ville durable).....	Page 101
Entretien avec Lorenza Mondada	(ethnométhodologue, « les propos en ville »)....	Page 115
Entretien avec Thierry Costes	(maître d'ouvrage privé).....	Page 125
Entretien avec Pierre Peillon	(de l'Union Sociale de l'Habitat).....	Page 131
Pierre Peillon transmet un document de Jean Paul Lacaze		Page 141
Entretien avec Jean Paul Lacaze	(ingénieur général H des Ponts et Chaussées).	Page 149

Cinquième partie :	annexes	
La réponse à appel d'offre. Septembre 2004	39	Pages
(avec le C.V. de Gilles Desèvedavy page 23)		
Exemple du volet pédagogique : « les étudiants se mêlent de leur logement »	66	Pages
Exemple du volet pédagogique : « un enseignement novateur : quelles réponses des étudiants »	48	Pages
Exemple de prolongement scientifique : « Enquête du logement étudiant »		
Synthèse contributive à la consultation de recherche sur le logement et la condition étudiante en France et dans l'Union Européenne . PUCA mars 2007	38	Pages
Exemple de prolongement praticien : exemples de « convertibilités »	xx	Pages
Exemple de prolongement praticien : « 1 + 1 = 1 » logements sociaux à Lyon Confluence		
Le texte complet du concours par Rue Royale Architectes à Lyon	xx	Pages

[Strip-tease]

« vers un immeuble durable ... et aimé »

Ma salle de bain n'apparaît comme pierre d'honneur !

Je parle de ma salle de bain d'ici à Lyon où, habillé avec
architectural'

[Strip-tease]

Vers un immeuble durable... et aimé ?

l'avenir, architectes aux enjeux architecturaux d'aujourd'hui
et de demain, je n'en reste pas moins un individu, et plus
particulièrement, un homme singulier.

Mon autre salle de bain, celle de Paris, celle du capital,
celle d'avant ma fiancée, se trouve être très conforme à ce
que l'on attend d'un architecte : une photographie.

J'ai donc deux salles de bain, une à Paris, que j'ai conçue
seul, architecturalement innovante, photographiable et donc
très professionnelle ; et une autre à Lyon,
moins photographiable, spécialement conçue en collaboration
avec ma fiancée-proprétaire-propriétaire, ce je suis heureux.
Allez comprendre, je reviens de Lyon !

Dieu sait pourtant si ma salle de bain de Lyon respecte peu
les canons tacites de ma profession, avec tous ces
méthodes d'élaboration que dans son atelier. Si je le
montre volontiers à mes amis, je le cache à priori tout
aussi volontiers à mes collègues ou clients.

Et pourquoi donc ?

D'où vient la honte, l'humiliation ou l'auto-censure ?

Au-delà de l'architecture, y aurait-il un problème plus
profond ?

Ma salle de bain n'apparaît comme pierre d'honneur !

Professionnellement, est-ce vraiment si grave ?

Première partie : un manifeste décalé

[Strip-tease]

Ma salle de bain m'apparaît comme pleine d'humour !

Je parle là de ma salle de bain d'ici à Lyon où j'habite avec ma fiancée que j'aime.

Oui, parce que même si je me trouve être l'auteur de ces lignes, le chercheur ou plutôt le théoricien qui tente de théoriser sur l'architecture et ses perspectives, le praticien qui produit des architectures plus ou moins remarquables ou remarquées, l'enseignant qui transmet et sensibilise les futurs architectes aux enjeux architecturaux d'aujourd'hui et de demain, je n'en reste pas moins un individu, et plus particulièrement un homme amoureux.

Mon autre salle de bain, celle de Paris, celle du célibat, celle d'avant ma fiancée, se trouve être très conforme à ce que l'on attend d'un architecte : très photographiable.

J'ai donc deux salles de bains, une à Paris, que j'ai conçue seul, architecturalement orthodoxe, photographiable et donc très *professionnelle*¹, où je suis seul, et une autre à Lyon, moins photographiable, *spéciale*, conçue en concertation avec ma fiancée-propriétaire-habitante, où je suis heureux. Allez comprendre, je préfère celle de Lyon !

Dieu sait pourtant si ma salle de bain de Lyon respecte peu les canons tacites de ma profession, aussi bien dans sa méthode d'élaboration que dans son résultat. Si je la montre volontiers à mes amis, je la cacherais à priori tout aussi volontiers à mes collègues ou élèves.

Et pourquoi donc ?

D'où viens la honte, l'interdit ou l'auto-censure ?

Au-delà de l'anecdote y aurait-il là un problème plus profond ?

Ma salle de bain m'apparaît comme pleine d'amour !

Professionnellement, est-ce vraiment si grave ?

¹ Salle de bain de type monobloc derrière une porte en verre sablé, entièrement recouverte de deux types de pâtes de verre blanches (découpe carrée et découpe ronde) avec douche à l'italienne intégrée au sol et fournitures de chez FR 66 magasin d'aménagement et éditeur *pointu* (Lehanneur, Droog, Bless) dont j'ai, par ailleurs, « fait » la galerie parisienne.

Mon problème avec cette salle de bain réside dans le fait qu'elle aura révélé aux yeux du monde, qui heureusement n'en a cure, l'incohérence de ma position, les tiraillements que j'aurai intimement subis et finalement ma trahison.

« faites ce que je dis mais ne faites pas ce que je fais ! »

Plus généralement et au delà de ma petite personne, cela illustrerait la schyzophrénie d'une profession, obligée de choisir entre l'orthodoxie professionnelle et l'amour d'autrui, avec des architectes lisant Elle-déco honteusement dissimulée dans le Moniteur du Bâtiment et des praticiens contraignant femmes et enfants, éventuellement contre leur gré, à vivre dans des espaces conformes à leur formation et à leur culture.

Comme vous et moi, ceux que l'on appelle dans notre jargon les *usagers* ou les *utilisateurs* vivent et aiment dans ces architectures que nous concevons et bâtissons, mais sans doute faut-il le taire au risque de passer pour peu professionnel ou naïf, voire populiste vulgaire ou raccolleur. Car il reste de bon ton pour nous professionnels de savoir faire la différence entre architecture et *décô*.

La *décô*, bien connue de tous, consiste à agir sur son environnement en toute liberté, essentiellement pour les « petites choses » nécessitant un bricolage très accessible, un peu de temps et pas nécessairement beaucoup de culture. Pour ce faire existent des magasins de bricolage, des revues et des émissions de télévision, rencontrant un succès assez énorme². C'est de la culture populaire.

Bien sûr, il existe dans ce domaine de l'avant-garde cultivée à connotation plus élitiste, parfois même assez pointue, ayant pour vocation d'élever les masses, de montrer la voix du bon goût, et en pratique d'être consommée par les catégories sociales dites supérieures, en tant que signes extérieurs d'appartenance.

On parlera alors de l'influence du design d'espace.

Là aussi, le succès médiatique étonne, révélant un public curieux assez nombreux et finalement plutôt cultivé.

² Pour exemple, l'émission « du côté de chez vous » sponsorisée par la chaîne de magasins de bricolage Leroy-Merlin fut l'émission de télévision la plus regardée de France. Ce succès généra ensuite une multitude d'émissions du même type.

Ce même public et les mêmes médias s'informent également sur les architectes stars mondialisées et leurs productions exceptionnelles. Parmi ces stars de l'architecture figurent un nombre remarquable de Français construisant aussi bien en Chine qu'aux Etats Unis, dont on entend maintenant assez largement parler dans des médias de diffusion de masse et dont on connaîtra sous peu la recette de cuisine préférée ou la vie sexuelle.

Ces stars qui jouent de la posture de l'artiste, admirées comme des rockstars et tout aussi mystérieuses dans les secrets de fabrication³, dont la production exceptionnelle à bien des titres étonne et détonne, se comptent pourtant sur les doigts de la main.

Et puis il y a le reste...

Les autres architectes que l'on continue à vouloir pendre⁴.

Cette architecture-là reste affaire de spécialistes malaimés et incompris, dont l'usager reste irrémédiablement exclu, car au delà des réels succès y compris populaires de la décoration ou des belles réalisations signées, l'architecture peine encore et depuis trop longtemps à réussir à nouer un dialogue avec son public, quand bien même les conditions sembleraient réunies. A entendre les architectes et leurs représentants, la faute en incomberait essentiellement, non pas à leur production, mais à une trop faible culture architecturale du public, et ainsi la solution résiderait donc dans des cours d'architecture dès le primaire. Ben voyons ! Comme si le fait de vivre quotidiennement ces lieux ne leur autorisait néanmoins aucune compétence. Comme si le problème ne résidait ni dans la production architecturale courante, ni dans les conditions sciemment organisées de cette production, mais bien dans cette hypothèse que les usagers, au moment de juger, non pas les architectures exceptionnelles ou décoratives, mais bien celle de leur quotidien, auraient des « rondelles de saucissons » devant les yeux, qui les empêcheraient de les aimer ! les aimer ?

³ J'en parle sans défiance ni amertume, ayant baigné dans ce milieu avec satisfaction et joie pendant 15 ans, d'abord avec Francis Soler (Grand Prix National) puis associé à 40 % de Roche, DSV & Sie (connu et étudié dans le monde entier).

⁴ Référence au livre « faut-il pendre les architectes » de P. Tétriac

Serait-ce donc là aussi un problème d'amour ?

Pour en avoir fait mon sujet d'étude, je peux aujourd'hui témoigner d'un constat profondément paradoxal et à mon sens parfaitement scandaleux, en fait à l'origine même de ces lignes et de sept années de recherches universitaires :

Si l'amour fait pleinement partie aujourd'hui d'un éventuel problème de l'architecture en France, sous le terme de « désamour », il reste totalement inenvisageable d'aborder les éventuelles solutions sous cet angle... celui de l'amour.

Pire, c'est quasiment interdit, qualifié de non-scientifique⁵ ! Bien sûr, une littérature abondante et même foisonnante témoigne en sciences humaines de nombreuses études, écrits ou mêmes articles sur ce « désamour urbain », en particulier concernant les fameuses cités des banlieues.

Quelques architectes également se sont penchés sur ce problème pour l'ausculter sous un jour dit architectural et avançant par la suite des propositions dites architecturales, les uns et les autres s'en tenant en fait aux seuls aspects stylistiques sans aborder les aspects théoriques en amont du contexte de la production architecturale, pour aboutir à ce que l'on constate aujourd'hui, compréhensible aussi bien par les spécialistes que par les béotiens, provoquant la lassitude de l'élu ou du passant : une profusion de styles avec des gros problèmes qui irrémédiablement demeurent.

Une forme de fatalité s'installe, quand tous constatent que l'on détruit aujourd'hui en masse des logements construits il y a à peine quarante ans alors que paradoxalement on en manque cruellement. Pire, une perte d'espoir vis à vis de l'avenir s'installe plus cruellement encore quand le premier venu peut ressentir que les logements neufs construits de nos jours, selon les mêmes principes risquent fort de connaître à terme ... le même sort, la destruction.

Pourtant, pourquoi les détruit-on alors qu'ils demeurent encore très largement fonctionnels, sinon essentiellement pour un problème d'amour ? encore et toujours l'amour .

⁵ une polémique sur ces controverses ne saura être totalement évitée à l'avenir au sein de la recherche architecturale.

L'amour présenterait l'avantage d'une piste nouvelle, très étonnamment nouvelle en fait, pour aborder ces sujets, pour revisiter le champ architectural, remettre en question les conditions et les intentions de cette production, questionner aussi bien les théories en amont que les conséquences pratiques en aval pour les « vrais gens qui y vivent », et, pourquoi pas, envisager sérieusement l'idée non seulement de leur demander leur avis, mais de les rendre à nouveau acteurs au quotidien de leur habitat.

Cette époque de révolution écologique mondiale majeure, où maintenant une majorité de la population mondiale s'entasse dans les villes, une époque de crise de la représentation démocratique (alter et internet), médiatisant en masse aussi bien les drames du mal-logement que les bonheurs de la décoration contemporaine... verrait-elle les architectes se questionner sur les conditions de leur pratique ? Non, juste continuer à construire car c'est là leur boulot, et pour certains, audacieux, polémiquer sur le style.

Force serait aussi de leur reconnaître des circonstances atténuantes dans la mesure où ils travaillent dans un cadre imposé. Je prendrai pour exemple imagé celui, en France, des terrasses en toiture de bâtiments collectifs :

les usagers s'étonnent qu'elles ne soient pas plus utilisées. Les étudiants en architecture trouvent souvent terriblement audacieux de les aménager dans leurs projets et les enseignants les y poussent volontiers.

Mais voilà, les architectes ne le font pas, les cons !

Et ils en ragent, les architectes, mais ils savent que si la fonction n'en est pas clairement établie, il sera impossible de financer le surcoût que cela représente dans la répartition des charges. Seul un client décideur-usager peut le décider, et on voit ainsi effectivement certaines terrasses aménagées pour des privés, des entreprises ou des équipements publics, ou dans « l'ancien » d'avant le fonctionnalisme. Mais jamais dans « le neuf », pour les usagers « normaux », puisqu'on a déjà décidé pour eux.

De plus, non seulement tout le monde sait que « toutes les terrasses furent toujours » mais on parle maintenant de les interdire toutes, donc réglementairement, puisque leur fonction essentiellement serait finalement de servir à lancer des projectiles sur les forces de l'ordre et les pompiers.

Donc, certes, dans les constructions réelles les architectes ne peuvent « forcer » leurs commanditaires à rendre les terrasses accessibles à tous et aménagées, bien sûr, mais qui d'autre qu'eux peut dénoncer cet état de fait, en analyser les raisons et proposer de corriger les choses ? C'est bien là que la théorie induit les pratiques.

C'est bien là que de suivre un raisonnement théorique voulant réhabiliter « amour et démocratie » en architecture peut réellement changer les droits et modes d'habiter de chacun, de moi comme de vous, en vrai, chez nous.

Démocratie et amour comme sujets, théorie et exemples pratiques comme objets représentent le contenu de ce travail de sept années condensées dans ce document, dans le seul but de renouer avec une architecture enfin reconsidérée comme utile afin de devenir durable et aimée.

Effet de serre, sida, crise du Logement, annonces marketing dans le « durable ET équitable », peur des nanotechnologies, étés caniculaires, soucis d'éthique biologique, défiance envers les experts, montée des intégrismes dans les cités, envolées des cours du baril de pétrole, Europe des régions, loi SRU et quotas HLM, montée des extrémismes dans les pavillons, vache folle, nouveaux pauvres, mondialisation, déficit chronique de logements étudiants, désespérances, fracture générationnelle, fin de l'histoire, surendettement des ménages et des Etats, décentralisation, saturation dans les transports, la présence de mercure dans les testicules des ours blancs, homoparentalité, capitalisme financier spéculatif, génération morale, discrédit du politique, taxe sur les vols aériens, altermondialisme et décroissance soutenable, réduction du temps de travail, le bois dans la construction, combat des femmes en tant que minorité, mais aussi le fameux retour à la croissance par la confiance des ménages, les revues de déco, les crédits sur trente ans, les lieux de l'amour, la passion du bricolage, les flux de capitaux virtuels, l'échangisme et les nouvelles sexualités de couple, la campagne en ville et un presse-purée naturel (?). La liste des symptômes n'est pas close, et ne le sera jamais.

« *Le malaise français, on ne le dira jamais assez, est en effet d'ordre intellectuel. C'est dans les têtes que se trouvent également les blocages, les aveuglements et les peurs. La « crise de la représentation » doit d'abord être comprise comme une crise de la société elle-même. Le problème n'est pas tant celui de partis qui auraient trahi les masses que celui d'une société introuvable à ses propres yeux, comme à ceux de l'observateur. C'est dans ces termes-là qu'il faut comprendre ce qui apparaît simultanément comme une crise de la volonté. Le sentiment d'impuissance que beaucoup ressentent ne correspond pas seulement à une démission du politique. Il renvoie aussi au fait que la réalité résiste aux concepts traditionnels avec lesquels on l'appréhende.* »

LA NOUVELLE CRITIQUE SOCIALE . La république des idées
Introduction Par Pierre Rosanvallon et Thierry Pech Seuil 2006

Si nous avons tous, ensemble et individuellement, ces *soucis*, alors l'architecte ne fait pas exception et devrait ⁶ tenter d'y apporter ses propres réponses, professionnelles et intimes. Ses pratiques futures et les réponses qu'il peut soumettre à ses partenaires dépendent bien sûr du regard élargi qu'il reste supposé porter sur son époque.

Paradoxalement l'architecte actuellement va plutôt bien ! C'est souvent aussi un petit chef d'entreprise, or en ce moment son entreprise va bien. Dans un tel contexte, il doit faire tourner sa machine de production et pour ce faire il se repose sur ses fondamentaux (seuls les pros comprendront) : la ligne du ciel dans le mouvement moderne, l'esthétisme du dernier étage (que l'on appelle l'attique), la sempiternelle et creuse intégration au site ou les nouveaux logiciels de simulation graphique ... et maintenant le tampon HQE posé sur ses projets.

Mais par exemple le fait que l'on sache maintenant que le premier « producteur » de déchets soit le secteur du bâtiment ne le concerne pas directement dans sa pratique quotidienne. Non seulement les débats de spécialistes l'occupent suffisamment - dans l'intérêt des usagers évidemment - pour ne pas pouvoir ou devoir regarder plus large, mais en plus dans quel but se poserait-il la question ? Car, par nature et par réalisme, l'architecte répond à la question posée, quand bien même elle serait pernicieuse. Alors qui travaille sur ces thèmes dans le champ architectural, qui y trouve un intérêt quelconque alors que personne n'est payé pour ?

**Car, par nature et par réalisme,
l'architecte répond à la question posée,
quand bien même elle serait pernicieuse**

⁶ Selon la loi qui la protège, l'architecture serait une expression de la culture.

Dans un contexte d'*économisme* dominant, nous sommes pourtant quelques-uns, plutôt isolés et sans moyens, à avoir l'impression « d'attaquer le trou de la sécu avec un couteau à beurre ».

Surtout à ne pas être entendus par nos pairs, quand cela reste la condition essentielle pour être entendu au delà de nos cercles professionnels. Il me semble alors qu'il faut passer par le manifeste adressé à tous, donc, loin d'une érudition exhaustive, avoir recours au caricatural, au rapide et au choc⁷. Les artistes utilisent cette méthode pour atteindre parfois la fulgurance via des raccourcis cinglants.

Je compte donc dans une première partie (« Fuck Corbu ») dénoncer le dogme totalitaire qui, bien au delà du seul style, conditionne encore de nos jours toute construction neuve en France, puis dans une seconde partie (« Fuck Koolhass ») annoncer la *peoplelisation* non pas comme une dérive^{*8} mais comme une fausse piste pour échapper au blocage actuel, et en troisième partie (« love, love Spinoza.com ») proposer une issue, un début de piste à un problème « habitat » devenant central. Enfin, une quatrième partie illustrera le lien entre théorie et pratique.

« attaquer le trou de la sécu avec un couteau à beurre »

⁷ Le génial Rem Koolhass a montré la voie par son célèbre « Fuck context ! » . hommage et respect.

⁸ C'est parfois sympa et il y en a de très doués !

Dans le quotidien de tous, parmi d'autres soucis (chômage, misère, éducation, police, identités ...) le logement, le quartier, les transports, en un mot, l'habitat, occupe une part non négligeable, voire croissante. Non seulement le logement occupe une part toujours plus importante dans le budget des ménages, mais le rêve commun qui consiste à devenir propriétaire de son logement oblige certains à s'endetter sur l'ensemble de leur vie. C'est la vraie vie et le quotidien de tous.

C'est également de façon émergente un sujet d'importance croissante dans les analyses théoriques les plus récentes.

« Est-ce à dire que la société aurait perdu toute forme de cohérence ou d'organisation cachée ? Certes pas, mais cette organisation, en même temps qu'elle changeait, a perdu en visibilité : les mécanismes qui président aux nouvelles précarités, à certaines formes de pauvreté, aux pénibilités du travail, aux discriminations, aux stratégies de séparatisme social ... sont le plus souvent dissimulés dans les plis de l'expérience collective (...) En contrepoint de la lecture traditionnelle du social, Eric Maurin dessine ainsi les contours d'un monde structuré par les nouvelles frontières de la précarité et de la sécurité (...) cette configuration est en grande partie l'effet des transformations du capitalisme et d'une perte de centralité de l'entreprise comme lieu de socialisation, laquelle semble avoir été supplantée dans ce rôle par le territoire. C'est désormais dans l'espace – et singulièrement dans la ville – que se marquent les appartenances et les distinctions, à la faveur de stratégies résidentielles tendues vers la recherche de l'entre-soi et des meilleurs contextes d'éducation pour les enfants. La question sociale épouse ainsi une nouvelle géographie. »

LA NOUVELLE CRITIQUE SOCIALE . La république des idées
Introduction Par Pierre Rosanvallon et Thierry Pech Seuil 2006

Formulé de façon plus caricaturale : quand autrefois un individu pouvait être perçu ou défini d'abord par sa catégorie sociale (ouvrier ou cadre), l'éclatement de ces catégories fait qu' il devient aujourd'hui plus facile, donc plus fréquent, qu'il le soit par le lieu de son habitat. On

**On n'est plus ouvrier
mais on habite Sarcelles,
on n'est plus bourgeois
mais on habite Neuilly**

n'est plus ouvrier mais on habite Sarcelles, on n'est plus bourgeois mais on habite Neuilly. Le fait que les trois catégories sociales évoquées par Eric Maurin dans ce texte [précaires, protégés (parfois déçus) et compétitifs

(peu nombreux)] résonne étrangement avec les trois catégories d'habitats définies par Jacques Donzelot [relégation (les cités), péri-urbanisation (banlieues diverses) et gentrification (privilegiés en centre-ville)] semble plus que troublant, sciemment convergeant et étonnement structurant :

« Parler de question urbaine plutôt que de question sociale, est-ce une simple affaire de convention de langage pour désigner un même problème ? oui et non. Oui, au sens où il n'y a pas de question urbaine qui ne soit aussi la traduction d'un problème social. Non, si l'on considère que l'ordre d'enchaînement entre ces deux registres est sans importance, que l'urbain n'est qu'un reflet du social, une simple transposition des problèmes sociaux dans un espace (...) mais l'urbain ne serait pas en question, si ce n'est sous la forme d'une spatialisation circonstancielle de la question sociale. Voir au contraire dans la dimension urbaine de la question des banlieues un élément essentiel conduit à s'interroger sur les motifs qui conduisent une partie de la ville à concentrer toutes les difficultés sociales, sur la nature des relations que cette partie de la ville entretient avec les autres et les moyens de remédier à la dislocation de la ville qui se produit du fait de ces relations. Tout dans cette affaire de définition de la question des banlieues, dépend de la relation entre le contenant – urbain- et le contenu –social.(...) entre les deux qualifications, sociales et/ou urbaine, de la question des banlieues, on aura compris que nous proposons de choisir la seconde.»

Jacques Donzelot. Quand la ville se défait. Seuil 2006

Voilà une réalité bien connue de chacun et chacune comme structurant la société contemporaine : à un bout, les cités (généralement subies) accueillant diverses catégories sociales ayant en commun la précarité au quotidien ou son sentiment, à l'autre bout, en centre-ville (choisi) différentes catégories ayant en commun d'être privilégiées ou d'en avoir le sentiment, et entre deux la masse importante de banlieues diverses accueillant une classe moyenne, souvent chassée des centres-villes ou fuyant les cités, subissant en plus des transports et de la carte scolaire, le sentiment diffus d'une insécurité vague, collective et individuelle.

Ne reste plus à l'habitant que ce que Jean Paul Lacaze appelle l'arme absolue : le camion de déménagement.

L'arme absolue : le camion de déménagement

Jean Paul Lacaze.

De la technocratie au retour du citoyen ordinaire.
Colloque de Grenoble 2002

L'hypothèse de ce glissement de la question sociale ou économique à la question territoriale ou identitaire se retrouve dans les grilles de lecture non seulement selon une vision sciences sociales mais également sous un jour plus global, historique ou politique.

« Pendant une longue période nous avons décrit et analysé la réalité sociale en termes politiques : le désordre et l'ordre, la paix et la guerre, le pouvoir et l'Etat, le roi et la nation, la République, le peuple et la révolution. Puis la révolution industrielle et le capitalisme se sont libérés du pouvoir politique et sont apparus comme la base de l'organisation sociale. Nous avons alors remplacé le paradigme politique par un paradigme économique et social : classes sociales et richesse, bourgeoisie et prolétariat, syndicats et grèves, stratification et mobilité sociale, inégalités et redistribution sont devenus nos catégories les plus usuelles d'analyse. Aujourd'hui, deux siècles après le triomphe de l'économie sur la politique, ces catégories sociales sont devenues confuses et laissent dans l'ombre une grande partie de notre expérience vécue. Nous avons donc besoin d'un nouveau paradigme car nous ne pouvons pas revenir au paradigme politique, surtout parce que les problèmes culturels ont pris une importance telle que la pensée sociale doit s'organiser autour d'eux. C'est dans ce nouveau paradigme qu'il faut nous placer pour être capables de nommer les nouveaux acteurs et les nouveaux conflits, les représentations du moi et des collectivités que découvre un nouveau regard qui fait apparaître devant nos yeux un nouveau paysage. »

Alain Touraine. Un nouveau paradigme. Fayard 2005

Pendant que les territoires, les identités, le culturel, la ville et l'habitat sembleraient devenir « une » question centrale de l'avenir de nos sociétés, l'architecte et ses partenaires, le nez dans le guidon, et comme beaucoup d'autres professions, voient les réalités de leur pratique osciller entre deux pôles principaux : le technico-commercial ou le stylistique : en « pro », on parle affaires ou esthétique.

Il faut reconnaître qu'aussi bien les architectes que le grand public ont été sérieusement échaudés par les théories urbaines précédentes.

Il faut reconnaître qu'aussi bien les architectes que le grand public ont été sérieusement échaudés par les théories urbaines précédentes.

De plus les idéologies ne sont plus guère à la mode !

Vive le pragmatisme et l'individualisme.

Néanmoins les angoisses, collectives ou individuelles continuent de monter, les réalités évoluent, le public vit au quotidien ces problèmes et les ressent très clairement. Il faut proposer des solutions, et on les attend notamment, entre autres, des architectes. Ils doivent faire face à cette responsabilité (ou arrêter de se plaindre) et imaginer de nouveaux processus conceptuels avec de nouveaux outils, aussi originaux puissent-ils sembler de prime abord

« imaginez un individu qui ferait toujours son devoir, mais qui ne ferait que son devoir. Ce ne serait pas un salaud, c'est clair, mais est-ce que ce ne serait pas ce que dans notre culture, et à tort ou à raison historiquement, nous appelons un pharisien ? un Pharisien, c'est à dire celui qui respecte toujours la lettre de la loi morale, mais dont on considère ordinairement qu'il lui manque quelque chose, qu'il lui manque une dimension, comme on dit, voire qu'il lui manque peut être l'essentiel. Qu'est-ce qui manque au pharisien ? Deux mille ans de civilisation chrétienne, peut-être trois mille ans de civilisation judéo-chrétienne, nous répondent avec une clarté et une insistance tout à fait remarquables que ce qui manque au pharisien c'est évidemment l'amour.

C'est pourquoi je crois important de marquer au moins la place – dût-elle rester vide pour une bonne part – d'un quatrième ordre, que je vous propose (m'appuyant sur une distinction terminologique que la langue suggère) d'appeler l'ordre éthique : l'ordre de l'amour.»*

* En 1, l'ordre économique-techno-scientifique,
en 2 l'ordre juridico-politique,
en 3 l'ordre de la morale,
... et donc en 4 l'ordre éthique : l'ordre de l'amour

André Comte-Sponville.
Le capitalisme est-il moral ? Albin Michel
2004

Certes il reste délicat d'aborder le chapitre de l'amour ou de la démocratie en architecture, et c'est bien pourquoi il me semble qu'il faille moins le définir que le cerner peu à peu. Néanmoins ne serait-ce que le citer comme faisant partie intégrante en pleine part d'une approche originale, non seulement me semble nécessaire et nouveau, mais peut provoquer des débouchés sans doute étonnants.

***faire face à cette responsabilité
et imaginer de nouveaux processus
conceptuels avec de nouveaux outils***

«*Corbusier : n.m. [corbûsié] chasseur de corbeaux (suisse ancien)
par ext. Ennemi des tristes* »

définition fantaisiste supposée d'un vieux dictionnaire suisse suite à un propos rapporté. De fait il semblerait qu'à son installation à Paris en 1917 ou 1922, il prenne comme pseudonyme le nom de jeune fille de sa mère.

L'une des particularités de la diffusion de la pensée d'un homme réside dans le fait qu'elle acquiert éventuellement une forme de destinée exceptionnelle qui la rend assez vite autonome, intrinsèque. Pour peu que cette pensée rencontre un succès quasi universel, le patronyme du bonhomme devient vite un pur symbole instrumentalisé, sous-entendant par exemple la possession d'une pensée profonde par le seul usage de ce nom. Le corollaire, c'est que la pensée devient vite utilisée par tous et n'importe qui, au service de tout et n'importe quoi. Le nom lui-même est tombé dans le domaine public et devient un outil dialectique au service de nouvelles pensées qui pour être efficaces, et de nos jours consommées, doivent désormais au moins être aussi percutantes que fondées. Dont acte !

Il m'est donc tout à fait inutile de me pencher trop sur la pensée de Le Corbusier, sur les révolutions qu'il participa à introduire à son époque et sur les trahisons de sa pensée qu'il aura ensuite dû subir, pour déclarer qu'ici et maintenant il symbolise l'erreur et le dogme techniciste⁹ dont il nous faut sortir.

Certes, aujourd'hui tout le monde le sait, y compris ma concierge, ma mère et mon fils, néanmoins il sévit toujours.

⁹ On retrouve ici un éternel débat épistémologique entre les influences et priorités techniques philosophiques ou artistiques et les grandes ambiguïtés de leurs interrelations. En ce sens les architectes me semblent apparaître comme des « intellectuels prétentieux » évoluant encore aujourd'hui dans un cadre dominé par l'ingénierie technique. Leur mission dépasse la simple gestion spatiale et vise à améliorer « ce qui est » : à quoi bon sinon intervenir si on n'ose prétendre que « l'après » présentera un mieux par rapport à « l'avant » et pour ce faire en appeler au jugement ressenti ou à celui « des pairs ». En ce sens, les architectes ont obligation de mêler les mathématiques et Lacan. Exemple : en mathématiques supérieures le plus court chemin d'un point à un autre n'est plus la ligne droite, mais celui de la moindre dépense d'énergie ... en un mot celui de la promenade ! C'est alors bien épistémologiquement ce rapport à la technique qui actuellement affaiblit encore l'architecte, frileux protégé nostalgique et obligatoire, par rapport à l'artiste, aventurier contemporain réactualisé.

Lui-même et ses petits camarades radicaux de l'époque, comme par exemple les futuristes italiens, se débattaient alors dans l'alternative se présentant à eux entre fascisme et communisme, le parlementarisme et la démocratie ayant alors bien mauvaise presse. Un tel rappel historique et les décalages qu'il introduit, suffirait alors à « ringardiser » le dogme moderne, s'il ne perdurait pas, grâce à d'autres vertus, essentiellement gestionnaires, que certains lui trouvent. Ces vertus se trouvent être effectivement très efficaces, d'un point de vue strictement technique, comme d'ailleurs assez souvent dans tout système totalitaire sophistiqué. On y reviendra.

Bref, s'ils pratiquent la « table rase » (non sans culture, rappelons-le) c'est qu'ils pensent devoir agir dans une époque nouvelle par rapport à des schémas de pensée dépassés. Ce n'est pas leur faire offense que de leur appliquer la même démarche, au contraire, on pourrait envisager de les libérer d'un acharnement thérapeutique.

Donc, comme nos respectables prédécesseurs avant nous, il nous faut à nouveau repartir d'ici et maintenant :

Cet hiver.

Comme tous les hivers depuis 1954, celui-ci nous apporte un lot de SDF morts de froids provoquant à peine honte et indignation, pourtant légitimes. Néanmoins ils « recouvrent » en partie les émeutes des banlieues des mois précédents et sans doute plus sûrement les victimes carbonisées dans des hôtels de la fin de l'été, ainsi que les autres « nouvelles urgences » qui les suivirent. Or, au delà des complexités spécifiques à ces situations réellement diverses, elles mettent toutes en évidence un même problème qui, entre autres (éducation, police, misère ...) les encadre toutes : celui du logement.

Comme tout le monde, pensons d'abord aux victimes. Mais lesquelles ? Les enfants morts dans les incendies et leurs familles ainsi que les décédés de l'hiver depuis plus de cinquante ans en premier, ensuite les « mal logés » et l'ensemble des habitants des cités, et puis enfin toutes les autres victimes, dont les cas s'avèrent beaucoup moins dramatiques : les mal-logés (sans guillemets cette fois) tous ceux qui ne sont pas satisfaits de leur façon d'habiter, dont peut-être vous et moi. L'ensemble de ceux qui, sans être dans la misère, loin de là, se trouvent être victimes d'un système : du banlieusard qui passe deux heures par jour en voiture au bourgeois touché par la découpe de son immeuble de centre ville en passant par l'étudiante passant son mois de septembre à faire la queue pour la location d'un studio. Alors, Il y a des chanceux, ceux qui ont trouvé une bonne combine, souvent dans l'ancien d'ailleurs, les très riches qui choisissent leur logement, et puis les autres, résignés, qui subissent. La formulation du débat est bien là : logement, choisi ou subi ?

Il y a bien un problème dit **Logement, choisi ou subi ?**

« du logement » dans notre pays, alors les politiques se mettent à multiplier les déclarations à ce sujet. Qui nous sauvera ? la droite ou la gauche ? Quel argent débloquent ? Combien et comment ? Aide à la pierre ou aide à la personne ? Modification du

taux du livret A, sa suppression, ou la modification du régime du 1% ?

Arrêt immédiat des destructions/reconstructions ou accélération ?

Régulièrement le gouvernement en place présente son « engagement national » (Borloo comme ses prédécesseurs depuis trente cinq ans connaît bien l'ampleur du problème, mais ...) dont on ne peut penser sans doute que du bien, à condition d'être sûr de bien comprendre ... Car il s'agit essentiellement d'histoires très techniques de foncier, d'incitations ou de contraintes fiscales, de financements et de réglementations. C'est bien sûr nécessaire et incontournable, assez abscons et terriblement peu sexy ... mais surtout un peu court !

Parce que, contrairement à ce que l'on voudrait nous faire croire, NON, ce sujet du logement n'est pas trop compliqué pour nous, mais il nous a été confisqué, alors qu'en réalité, il s'agit d'un problème d'habitat, de démocratie ... et d'amour !

Exprimé autrement, il s'agit d'un problème de « gouvernance » et littéralement d'écologie, de « démocratie habitante » et « d'image sociale valorisée ».

Parce que contrairement à ce que l'on voudrait nous faire croire, NON ! ce sujet du logement n'est pas trop compliqué pour nous, mais il nous a été confisqué, alors qu'en réalité, il s'agit d'un problème d'habitat, de démocratie ... et d'amour !

Exprimé autrement, il s'agit d'un problème de « gouvernance » et littéralement d'écologie, de « démocratie habitante » et « d'image sociale valorisée ».

Des preuves ? Il en existe un nombre considérable mais elles paraissent éparpillées et sans liens apparents. Un exemple clair : comment justifier le fait que ces immeubles dont la destruction fait actuellement débat remplissent nécessairement deux conditions visibles simultanées : d'une part tous datent à peu près de la même époque (il n'est guère question de détruire en masse des immeubles datant d'avant-guerre), et d'autre part, tous se retrouvent dans le même type de quartier (il en existe pourtant de bien ressemblants dans les quartiers dits résidentiels voire chics comme en face du Bon Marché ou rue de Charonne). On oublie toujours une troisième condition nécessaire mais invisible : qu'ils soient « désaimés ». En effet, quand on n'y habite pas, on oublie à quel point ces immeubles et quartiers ont pu être aimés au début par leurs habitants (si élus et concepteurs l'ont oublié, certains habitants s'en souviennent encore, voire les aiment encore) Aujourd'hui encore ces immeubles et quartiers restent des « fixateurs d'identité » de l'ordre de l'affectif mélangeant avec complexité amour et désamour. Mais face à ces nombreux problèmes complexes (SDF, logements provisoires cités) le gestionnaire responsable ne parle pas d'amour, il parle budget, politique ou expertise sectorielle.

Paradoxalement l'argent n'est pas le cœur du problème : il n'est ni dur à comprendre ni difficile à prouver qu'il serait moins coûteux de réhabiliter que de détruire pour reconstruire dans les mêmes conditions (certes relookées), surtout si c'est pour aboutir au même résultat dans trente ans : détruire à nouveau. Or si paradoxalement on détruit des logements au moment même où l'on en manque tellement, cette éradication, au delà des réalités (valeur d'usage à terme ou financements) vise bien le désamour des immeubles et quartiers et non les logements eux-mêmes. Cette hypothèse plutôt que celle de l'enrichissement du BTP qui (même si les sommes en question sont considérables et l'opacité parfois bienvenue) n'a guère d'intérêt à cette mauvaise image et préfère de

beaucoup la popularité que lui apportent l'arche de la Défense ou le viaduc de Millau.

Les politiques devraient être au cœur du problème, mais malheureusement leurs rythmes ne correspondent guère à ceux de l'urbanisme ou du logement (trente ans minimum) et même les plus intelligents d'entre eux ne sont pas à l'abri d'analyses ou de déclarations malheureusement trop courtes ou ambiguës, à l'exemple de Rocard parlant d'« architectures criminogènes »¹⁰ ! De plus leur système repose sur le recours à la haute administration et aux experts.

Alors si l'on veut être gentil, on conclura à l'irresponsabilité collective diluée comme pour les problèmes écologiques ou éthiques (personne n'étant payé pour...), mais si l'on veut être lucide, on conclura aux méfaits des tutélaires et héritiers du dogme fonctionnaliste.

**Alors si l'on veut être gentil, on conclura à
l'irresponsabilité collective diluée (...),
mais si l'on veut être lucide, on conclura aux méfaits
des tutélaires et héritiers du dogme fonctionnaliste.**

¹⁰ Comment le comprendre ? d'abord cette déclaration apparaît dramatiquement démagogue, trop facilement agressive envers une profession bouc émissaire, ensuite les professionnels et notamment les architectes savent que l'« architecture ne fait pas tout » et que le problème réside ailleurs essentiellement dans le social, enfin, et seulement dans un troisième degré d'interprétation j'aurais personnellement plaisir à y voir une analyse fine et subtilement intelligente ... analogue et convergente avec la mienne ! crédible ?

Une explication historique s'impose :

En terme d'habitat tout n'a pas toujours été comme aujourd'hui, bien au contraire.

Schématiquement depuis les Grecs ou les Romains, même si les pouvoirs centraux ont pu être très divers, ils déléguaient l'habitat au local, essentiellement via la tradition ou l'usage : chacun savait ce qui lui était nécessaire pour vivre (ou survivre) et le faisait tel que son père le lui transmettait, relativement adapté aux besoins. Le niveau de complexité urbaine et technique de répartition spatiale de la vie sociale des Grecs et Romains ne fut retrouvé en France que sous Haussmann à l'aube de la révolution industrielle mais toujours selon les mêmes principes, jamais idéals mais toujours très localisés. Puis, face au capitalisme triomphant issu de la révolution industrielle, les mondes de l'art ou de la pensée sociale ont cherché à créer de nouvelles conditions pour « le bonheur de l'homme moderne ». C'est avec les meilleures intentions du monde, mais également avec les nouveaux outils qui leur étaient proposés que ces visionnaires proposèrent les nouvelles conditions du bonheur contemporain. Ainsi apparut conceptuellement le fonctionnalisme basé sur le zoning et le découpage fonctionnel (usines, bureaux, logements, commerces et équipements séparés).

Peu après en France, pour répondre aux besoins de la reconstruction d'après-guerre puis de l'exode rural des trente glorieuses, il a été recherché le moyen de construire beaucoup et vite. Face à ce besoin nouveau urgent et légitime, le dogme fonctionnaliste (appauvri) s'est imposé : une forme conceptuelle de mesures d'exception totalitaires très vite acceptées par les différents possesseurs de pouvoirs, en fait pour leurs extraordinaires qualités organisationnelles de contrôle gestionnaire. A cette occasion est apparu un accord tacite et théorique à haut niveau entre administrations, experts et certaines avant-gardes, ayant eu pour conséquence immédiate de confisquer la gestion de l'habitat quotidien aux usagers et

de la soustraire aux fonctionnements imparfaits mais démocratiques, comme on ne l'avait jamais vu dans l'histoire depuis des siècles.

Une fois que les facilités de gestion centralisée et à grande échelle eurent pris le pas sur la gestion locale (de façon légitime à cette époque), et via les fixations réglementaires depuis, la doctrine administrative et gestionnaire simplificatrice a tout simplement pris le pas sur la subtilité complexe des usages.

Autrement dit, *logements* et *bureaux* se trouvent être de simples outils à l'usage des investisseurs et des gestionnaires n'ayant jamais eu pour but l'épanouissement ou le confort des usagers, à l'image de la cravate¹¹ : une réponse de masse à des besoins de masse répondant aux impératifs d'une gestion de masse, avec pour seul but la satisfaction ... des gestionnaires !

La doctrine administrative et gestionnaire simplificatrice a tout simplement pris le pas sur la subtilité complexe des usages

¹¹ Pourquoi porter une cravate ?

Oui, une cravate, celle qui va avec le costume ... Le costume/cravate est une convention héritée et acceptée plus qu'une réponse fonctionnelle. De fait il n'y a aucune justification fonctionnelle spécifique au port de la cravate, néanmoins le port de la cravate reste étrangement répandu. Si certains se sentent fortement contraints de porter des cravates, d'autres le choisissent librement et y prennent du plaisir. Il existe donc bien une justification non fonctionnelle au port de la cravate ! Voici quelques pistes, jetées en vrac : porter une cravate, c'est joli et on aime ça, ou plutôt on se force à aimer cela et on finit par trouver cela joli. Alors pourquoi ? parce que porter une cravate, c'est avant tout envoyer un signe social, c'est affirmer appartenir à un groupe social identifié, fait de sérieux, de travail et d'acceptation conformiste de certaines règles, c'est affirmer respecter la hiérarchie, l'argent et les payeurs (investisseurs) et accepter ce faisant l'idée d'une identité affirmée plus collective (la firme) qu'individuelle, sinon via un poste dont l'occupant reste néanmoins un homme en noir interchangeable. **Peu importe, car en échange le porteur de cravate reçoit non seulement une part de pouvoir déléguée mais surtout une identité sociale et existentielle reconnue voire rassurante, même artificiellement.**

Spinoza, un philosophe démocrate du dix-huitième siècle, a dit quelque chose du genre " nous sommes libres pour autant que nous comprenons les choses "

Alors il reste tout à fait possible de porter une cravate sans se poser la moindre question. On peut même considérer qu'il est inutile de se poser la question " pourquoi porter une cravate ? ". Il reste vrai que certains doivent se la poser. D'autres se doivent de se la poser sauf à ne pas souhaiter être libres. Pour un architecte, un aménageur ou un politique, de nos jours, il en va " de la question du bureau ou du logement " comme de celle de la cravate. : ce sont des conventions non fonctionnelles mais justifiables. Alors il reste tout-à-fait possible de programmer ou de construire du bureau et du logement sans se poser la moindre question. Il reste vrai que certains se doivent de se la poser, surtout quand les consensus et conventions évoluent, sauf à ne pas souhaiter être libres ...

Un exemple en architecture : Si le parc de bureau est une invention du mouvement moderne dans les années cinquante, cela n'empêche pas les 7^{èmes} et 8^{èmes} arrondissements de Paris d'être devenus d'immenses parcs de bureaux en blanc ... dans des immeubles Haussmanniens recyclés.

Dans les domaines de l'urbanisme, de l'architecture et de la construction, encore de nos jours, nous vivons toujours sous le joug de ce dogme absolu aujourd'hui complètement dépassé. J'en veux pour preuve la relative nostalgie pour tout ce qui date d'avant-guerre, que l'on ne détruit plus guère et que l'on recycle si volontiers. Or, si la controverse démocratique ou la souplesse d'adaptation ont pu faire évoluer d'autres milieux, l'inertie et la lourdeur propre au domaine de la gestion urbaine et de la construction ont réussi à préserver jusqu'à nos jours le consensus muet autour du dogme fonctionnaliste et à organiser une illusion de débat, à usage de pare-feu, autour d'un sujet mineur et inoffensif : le style.

**Une réponse de masse
à des besoins de masse
répondant aux impératifs d'une gestion de masse,
avec pour seul but la satisfaction ... des gestionnaires !**

Or pendant que les architectes réussissent plutôt les équipements (musées lycées etc ...) ou autres maisons de riches, en ce qui concerne le logement, ils se taisent ou expérimentent trop sagement « dans le cadre ». Pendant ce temps, les artistes contemporains conceptuels travaillent sur la relation à l'utilisateur et à la démocratie, « sortent du cadre » et l'union des HLM change de nom pour devenir « l'union sociale pour l'habitat ».

Car, en effet, il ne peut y avoir de bonne réponse à une question mal formulée.

Alors à quoi cela pourrait-il ressembler ? Nous sommes quelques-uns à tâtonner ¹². Il n'y aurait plus d'immeubles de bureaux ou de logements mais des lieux de vie, immeubles et quartiers d'habitat - rouges ou en pierre, courbes ou évolutifs... - des surfaces possibles pour différents usages et, qu'enfin le problème ne soit plus la construction d'espaces fonctionnellement attribués mais la gestion d'espaces aimés donc recyclables.

Un amour certes mystérieux, mais indispensable et accessible (car déjà existant) et que l'on sait impossible sans la possibilité d'une appropriation identitaire de proximité tenant pour beaucoup à une attitude audacieuse : oser faire confiance au local. Les problèmes ne disparaîtraient pas pour autant, certes, mais par exemple la mission (et l'effort) des HLM deviendrait plus gestionnaire, sociale et localisée que constructive, procédurière et centralisée, vraiment au service de publics divers et complexes.

Actuellement, face à des problèmes mal posés, la facilité gestionnaire et la fixation dogmatique conservent encore malheureusement la perspective de beaux jours ...

**Qu'enfin le problème ne soit plus la construction
d'espaces fonctionnellement attribués,
mais la gestion d'espaces aimés donc recyclables**

¹² par exemple et à condition de ne pas la confondre avec de la prospective, il fallait aller voir l'exposition au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, ou maintenant lire le catalogue « I'VE HEARD ABOUT » de R&Sie qui, à la pointe de l'avant garde, et au-delà d'une apparence fascisante, traite de démocratie habitante. Editions M / ARC 2005

« Je tente de prendre en compte ces critiques (des habitants d'un HLM un an après livraison), mais je m'interroge. Faut-il faire de l'architecture sociale ? On peut avoir une vision généreuse, mais on ne peut pas faire des palais sociaux. Faire de l'architecture, c'est forcément une forme d'outrance, avec trop de pots de fleurs ici, pas assez de lumière là ! »

Un architecte français à succès, surfant sur les modes, malheureusement sincère et dont les propos n'ont choqué personne. Il continue à surfer ...
LIBERATION du 11/11/04

Comme Corbu, Koolhass¹³ pâtit de son succès !

Il symbolise (bien malgré lui ?) les malins de l'époque, le renoncement idéologique, le déni de l'approche collective, le cynisme politique, et le recours démissionnaire et idéalisé au créateur-visionnaire¹⁴.

S'il apparaît d'abord peu original de s'appesantir sur la contestation du dogme fonctionnaliste, je m'en excuse dans un premier temps, mais il me semble important de persister dans la mesure où les émergences post-dominante-fonctionnaliste peuvent être multiples et reposer sur des contestations de natures et essences différentes. Elles peuvent certes converger dans les constats mais diverger profondément dans les propositions et perspectives. Actuellement cela mène essentiellement à un éclectisme stylistique opportuniste, libéré de toute attache théorique, en un mot : prétendument pragmatique. Ce faisant, la contestation théorique reste en panne, et le fonctionnalisme programmatique, pragmatique, perdure.

¹³ Rem Koolhass (né le 17 novembre 1944 à Rotterdam Pays-Bas), architecte et urbaniste néerlandais (Prix Pritzker 2000) créateur en 1975 de l'agence OMA (office for metropolitan Architecture) puis dans les années 90 de AMO (plus axé sur la pensée architecturale) Sans doute le plus influent architecte actuellement, réussissant en parallèle des réalisations architecturales majeures de toutes échelles dans tous pays, un travail théorique important, ce qui est rare, et un dialogue continu et fourni, sortant largement du seul cadre de l'architecture elle-même

¹⁴ comme tout le monde je suis de mon époque et j'adoûre l'architecture de Rem Koolhass, j'adorerais habiter dans son architecture, mais pour des raisons à l'opposé de la démonstration recherchée, par branchitude, culture d'élite, bon goût et avant gardisme, ce qui explique que certains de ses clients soient ceux dont on rêve en tant que créateur hyper-contemporain (LVMH ou François Pinault) D'ailleurs moi-même j'ai travaillé avec Ange Leccia, Dominique Gonzalez-Foerster ou encore Pierre Huygues Philippe Pareno et M/M pour un café Costes !
... mais ces raisons ne sont pas les bonnes .

Par exemple Koolhaas a fait ce travail de contestation, puis un travail théorique sur l'espace urbain et en parallèle a produit des architectures. Sur ces bases de constat, lui accepte la mondialisation forcée, l'économisme dominant et met en avant le « cynisme » de cette acceptation afin d'imprimer à la modernité un sursaut salvateur, finalement indirectement libérateur, au travers de ce qu'il nomme les différences exacerbées. S'il en devient salué par les intellectuels et unanimement respecté et reconnu et à ce titre l'un des seuls architectes penseurs diffusés du moment, je crains deux choses : d'une part, que comme les autres il ne soit finalement et paradoxalement retenu que pour son écriture architecturale stylistique, et d'autre part que trop inaccessible sa pensée ne soit mal interprétée : par exemple s'il pousse l'idée théorique de la fin de la centralité urbaine en urbanisme il demeure applaudi notamment pour des architectures d'équipements ... qui recréent centralité urbaine comme la bibliothèque de Seattle ! Alors, qu'il y ait dans ce mélange d'ironie et de cynisme, dans ce goût elliptique à être éventuellement mal compris ou à prêter le flan au contresens quelque chose de résolument contemporain ne fait pas l'ombre d'un doute. On le retrouve dans tous les arts, en littérature chez Bret Easton Ellis, Houellebecq ou Dustan. Par contre, comme dans ces mêmes arts, toute démarche tendant explicitement à la démocratie ne peut se permettre le luxe du mépris.

Toute démarche tendant explicitement à la démocratie ne peut se permettre le luxe du mépris.

Soyons clairs : si au premier degré et ce pour quoi il est le plus souvent compris et utilisé, koolhaas peut passer pour le chantre violemment radical et volontiers provocateur d'un libéralisme sociétal, d'un urbanisme anarchisant, ainsi que le créateur génial d'objets architecturaux élégants et

précieux, il se révèle être finalement un théoricien infiniment complexe, sensible, délicat et ... hésitant.

Suffisamment complexe et dialectique en tout cas pour que chacun puisse y reconnaître sans doute un peu du sien, pour que je puisse moi aussi y détecter des convergences.

* « ... à partir de ces observations à la fois analytiques et spéculatives, Rem Koolhaas développe en 1994 l'idée qu'une générique city, une ville générique sans particularités, émerge actuellement dans le paysage urbain (...) Ces dernières peuvent être différentes d'un lieu à un autre, mais leur cause est partout la même, c'est l'économie globale qui marque l'émergence de la générique city (... mais) pour Rem Koolhaas, la notion d'homogénéité est plus complexe, car les génériques cities consacrent en fait une explosion des différences (« la ville des différences exacerbées »). En conséquence toutes les villes appliquent les mêmes logiques et créent ainsi un tissu urbain où cette instabilité urbaine apparaît de façon homogène. L'homogénéité contemporaine de l'espace urbain ne signifie donc pas l'unification des constructions comme on a pu l'observer dans les conceptions modernistes (...) pour Rem Koolhaas, la générique city signifie la possibilité de lier tout à tout. L'espace urbain particulier disparaît et tout peut être connecté et combiné avec tout. L'idée du lien rejoint l'analyse du réseau des global cities de Saskia Sassen. Dans le même sens, Marie-Ange Brayer (Archilab 1999) explique que le nouveau paradigme de l'espace urbain est le lien qui instaure la simultanéité et permet des associations et des enchaînements. Pour elle, le lien crée des espaces mutants, c'est à dire des lieux en transformation permanente (...) certains critiques pensent que Rem Koolhaas prône l'urbanisme le pire et le plus radical, l'espace urbain comme pur résultat de l'économie la plus libérale. Cependant, il est à la fois fasciné et repoussé par la générique city et les espaces urbains qu'il analyse dans ses projets et écrits. »

Andréa Urlberger « parcours artistiques et virtualités urbaines » l'Harmattan 2003

Comme l'annonce Andréa Urlberger « Rem Koolhaas construit des édifices et parallèlement, développe des discours intéressants sur l'espace urbain et ses évolutions ». De la même façon on peut avancer qu'il s'intéresse moins à ce qui pose problème dans le réel qu'à ce qui est en phase d'apparition, plus à « ce qui bouge » qu'à « ce qui traîne », et, ainsi, qu'il se situe moins dans la prospective que dans l'avant-garde. Certes il en a bien le droit et il n'est pas le seul dans ce cas ¹⁵ mais il sera bien

¹⁵ ceci ne m'apparaît pas réhibitoire, dans la mesure où de 1993 à 2001 j'y consacrais moi aussi tout mon temps au sein de Roche DSV & Sie (devenu R & Sie). Par contre, à mon avis, avant-garde et prospective diffèrent très notablement quant à l'objet de recherche : les seules émergences ponctuelles et légères d'un côté, le reste et son inertie de masse de l'autre.

le dernier à soulever ce genre de différence et à relativiser l'importance ou la légitimité de ses éventuels apports de créateurs ou d'intellectuel expert. Or effectivement, Koolhaas, ainsi que tout autre architecte-penseur-producteur qui aurait pu être pris en exemple, s'ils partagent sans doute un incontestable constat de situation, ne répondent pas sur la même ligne, ni au même genre de question. Qu'elles soient séduisantes brillantes reconnues ou au contraire contestées, ces propositions théoriques passent souvent par la dextérité du praticien, ce faisant, ils adoptent la posture du « sachant », celle de l'expert ou du génie.

Des experts et des génies il y en a (quelques-uns) et il en faut. Mais c'est bien le recours non seulement systématique, mais surtout aveugle et quasi -superstitieux aux experts et aux génies qui est en soi contestable et qui nous vaut actuellement par exemple un urbanisme médiatique basé sur des coups, censé être appuyé sur une forme de génie visionnaire, confié à des architectes stars plus qu'à des équipes et dont on s'étonne qu'ils ne rencontrent pas l'adhésion du public pourtant « consulté » puisqu' invité à visiter la très médiatisée exposition des projets ...

**Mais c'est bien le recours (..) aveugle et quasi-superstitieux
aux experts et aux génies qui est contestable**

Les personnels politiques eux-mêmes, offrant à la population des stars, peuvent légitimement s'étonner des imprévisibles revirements des destinataires, comme si les recettes à paillettes des années 80 ne marchaient plus ! les experts et génies eux-mêmes se répandent ensuite en explications, persuadés qu'ils sont d'être, à tort, mal-aimés sur des a priori qu'il faut lever, ou que leur projet aurait été mal communiqué.¹⁶

Encore et toujours l'amour ...

Là encore, les réponses se chamaillent entre elles quand il vaudrait mieux voir qu'en fait c'est la question qui est mal posée ! S'il ne s'agit pas de remplacer un dogme par un autre, il ne s'agit pas plus de trouver parmi plusieurs visionnaires ... le bon ! Nonobstant, Rem Koolhaas et les autres continuent et pour de très convaincantes raisons à travailler « dans le cadre », ne serait-ce déjà que pour ... travailler.

Dit autrement : ils visent moins à réformer le système qu'à justifier l'ambition d'en prendre les bonnes places, et ceci dit pourquoi pas ?

Ils visent moins à réformer le système qu'à justifier l'ambition d'y prendre bonne place

¹⁶ * L'affaire des halles à Paris me semble à ce titre exemplaire : Dans un premier temps la Mairie communique sur l'exposition des projets participant à l'étude de définition et en explique les processus spécifiques. La plupart des experts et commentateurs s'accordent à trouver le processus de l'étude de définition très judicieux pour un sujet aussi sensible. Ensuite la Mairie se félicite du succès inespéré que rencontre cette exposition ainsi que la consultation « consultative » qui l'accompagne. Mais assez vite, on se rend compte que, échaudée par les concertations prétextes précédentes, la population s'est organisée afin d'influer sur le choix d'un des quatre projets présentés. La Mairie souhaite dans un premier temps calmer les choses et rappeler qu'il s'agit bien d'une étude de définition et non d'un concours, et donc que tout reste possible ... Trop tard, le média s'est emparé des choses : le débat s'envenime et tout devient confus. On entend alors de ces bêtises : la populace menace, le goût du peuple serait navrant, le pouvoir politique n'oserait pas le « geste fort » que le monde entier attend, les génies visionnaires coiffés au poteaux par un tenant d'un humanisme discret, la porte des banlieues revendiquée ou dissimulée, Français contre étrangers, novateurs contre raisonnables, avant garde contre bon goût ... jusqu'à la voix du peuple récupérée et manipulée par les marchands du temple ... Pourtant les intentions étaient bonnes et les précautions prises.

Je ne prône pas la mort du créateur de génie , bien au contraire ; rappelons que les architectes brillent par ailleurs très légitimement dans les autres architectures – celles qui ne dépendent pas de la démocratie habitante – comme les équipements publics (opéras, bibliothèques, musées) ou les « maisons de riches » ; mais j'appelle à déplacer les cadres théoriques afin de renouer un dialogue entre architecture et usagers, via l'amour.

Or l'amour ne s'impose pas unilatéralement, contrairement à ce que prétendent certains, dont les pulsions, souhaits ou techniques, s'apparentent plus au viol, l'amour émane d'une mutuelle rencontre.

D'où le nécessaire retour risqué à la démocratie habitante.

Enfin je n'oublie pas que cette étude propose, certes provisoirement, que les artistes contemporains soient appelés à collaborer avec les architectes afin de donner chair à un concept nouveau, pour la raison suivante : eux ontologiquement, épistémologiquement, « sortent du cadre »...

En effet, quand il ne s'agit ni de remplacer un dogme par un autre, ni de renouveler les visionnaires de la profession, les illustrations et recettes font vite cruellement défaut car la démocratie ne se décrète pas, elle s'annonce, s'ébauche et se prépare, et, vivante, n'apparaît jamais telle que prévue.

**Or l'amour ne s'impose pas unilatéralement,
contrairement à ce que prétendent certains, dont les pulsions,
souhaits ou techniques, s'apparentent plus au « viol » ,
l'amour émane d'une mutuelle rencontre.
D'où le nécessaire retour risqué à la démocratie habitante.**

« ... c'est le reproche de ne pas faire apparaître le travail-même qu'il y a dans ce reflux, une démarche qui est le résultat d'un travail : quelque chose de positif ... qui fait penser, avec en support métaphorique la philosophie Zen ou Bouddhiste, que le retrait produit du plein et non du vide, et j'aurais préféré un terme qui dise ce plein que produit ce reflux, cette économie, ce contraire de la détermination, de l'imposition, de la surimposition, et pour dire la positivité de ce vide »

Lorenza Mondada, entretien retranscrit
rapport ARCHITECTUREs étape 2 Mai 2004 page 116

Je vous mets à l'aise : je n'ai pas lu Spinoza ! Mais personne ou presque ne l'a fait ! Spinoza n'a publié que deux livres de son vivant et son ouvrage principal et posthume, « l'éthique » est écrit en latin sous la forme d'un traité de mathématiques à l'époque ou celle-ci et la philosophie n'étaient que des sous-catégories de la théologie. Son influence a pourtant été grande sur les *lumières*¹⁷ radicales, mais essentiellement épistolaire ou très diffuse. Voltaire, Lettres à D'Alembert : « Je ne connais que Spinoza qui ait bien raisonné mais personne ne peut le lire. » En ce sens Spinoza serait plutôt un parfum ...

Par contre on peut beaucoup lire *sur* Spinoza .

Alors, lui aussi comme Corbu ou Koolhaas, se voit habituellement utilisé pour ce qu'il symbolise, et en particulier dans le cadre de cette étude, annoncé pêle-mêle : le courage de dire « je ne sais pas », la fin des passe-droits, le mariage à égalité du corps et de l'esprit, l'importance de la joie et de la tristesse, la fin du dogme de la morale, le mariage nécessaire avec la politique, l'incompréhension d'une époque, l'opposition radicale et sereine, la pensée profonde dans le respect des réalités sensuellement ressenties et la place laissée au doute ...

¹⁷ Révolution philosophique commençant au 17^{ème} siècle précédant les révolutions du 18^{ème} siècle dit « des lumières ».

« Spinoza est un philosophe des plus rigoureux et en même temps l'homme libre par excellence, qui ne donne à penser que pour libérer »

Sélection 1 sur Google : <http://www.spinozaetnous.org/>

« Dès le début, Spinoza s'est mis dans des conditions où ce qu'il nous disait n'avait plus rien à représenter. Voilà que ce que Spinoza va nommer Dieu, dans le livre premier de l'Éthique, va être la chose la plus étrange du monde. Ça va être le concept en tant qu'il réunit l'ensemble de toutes ces possibilités... »

Gilles Deleuze Cours, Vincennes 25/11/1980

« c'est une histoire de liberté, hein ? »

Catherine Rannou, rapport ARCHITECTUREs étape 2 Mai 2004 page 71

La liberté sans doute se mesure également par rapport au vide à concéder « *en face*¹⁸ » qu'il demande à celui ou ceux qui détiennent nécessairement, sous une forme ou une autre, le contrôle. On l'appellera donc vide, reflux, invisible, retrait, économie, Dieu, concept, ensemble des possibles... ou encore on l'appellera participation, échange, appropriation, évolutivité, habitabilité, démocratie habitante ... il s'agit toujours de la liberté de l'habitant, de votre liberté à vivre chez vous comme vous l'entendez ... ou de la mienne.

Pour acquérir cette liberté ou pour la renforcer, il faudra par contre accepter une indissociable imprévisibilité, y compris, à la lecture de ce document, pour accéder au concept, il faut accepter de le cerner avec difficultés, accepter l'idée qu'il s'enrobe d'un certain flou.

Accepter ce flou !

Progresser avec le désir de cerner l'absence issue de l'abandon de la maîtrise totale, à vouloir circonscrire ce vide ...
Accepter ce flou
... offert « pour remplissage » à l'habitant.

**... il s'agit toujours de la liberté de l'habitant,
de votre liberté à vivre chez vous comme vous l'entendez
... ou de la mienne.**

¹⁸ Autrement exprimé : un vœu pieu bien théorique ! a-t-on jamais vu quelqu'un possédant un pouvoir s'en déposséder dans l'intérêt général ? sans doute faudra-t-il un peu aider ... un peu faire pression ... un peu faire miroiter des avantages en échange, comme par exemple une nouvelle paix sociale, accessible sans surcoût ... continuons donc le raisonnement.

... L'une des raisons qui valurent à Spinoza d'être menacé pour le contenu de ses écrits et pensées réside dans l'idée de remplacer les notions morales du bien et du mal par celles du bon et du mauvais, très schématiquement selon ce qui serait utile ou agréable au corps ou à l'esprit. De la même façon, je propose, sur la base de constats et d'entretiens, d'évaluer comme mauvais pour le corps et l'esprit de la ville et de ses constructions, d'une part l'utilisation du dogme fonctionnaliste, et d'autre part le recours aux experts et autres génies, et enfin l'aveuglement toléré vis à vis des ressentis individuels additionnés. De la même façon toujours, je ne propose pas une « autre morale » mais un concept ou un processus que je concède bien volontiers ne pas complètement connaître ni maîtriser, et dont je me garderais bien de donner une image. Je le propose comme un outil qui serait utilisé non par un visionnaire isolé et de façon définitive, mais par des groupes successifs d'individus dont l'interaction avec l'outil le modifierait lui-même. Cette pratique, pour originale qu'elle puisse paraître en architecture n'est guère originale, voire très courante, dans d'autres domaines comme celui de *la réalité augmentée*¹⁹ (le domaine numérique).

Au delà de la pratique actuelle de certains artistes contemporains justifiant leur participation au projet, je prendrai pour exemple le logiciel *LINUX* dont la principale particularité se trouve être maintenant relativement connue : le logiciel est « ouvert », c'est à dire qu'il n'appartient à personne en particulier, sinon aux utilisateurs eux-même qui en perfectionnent continuellement les fonctionnalités. Les usagers enrichissent le fonctionnement en fonction de ce qu'ils considèrent être bon pour lui, se réservant par ailleurs sans doute à chacun le problème de savoir si l'usage qu'ils en font est bien ou mal. Le sujet du bien et du mal n'est pas nié mais simplement déplacé de la conception de l'outil à son usage.

Séparer l'outil de son usage

¹⁹ « virtuel = réalité augmentée » Philippe Madec, département DASDDE de l'ENSAL

On accuse encore de nos jours « l'internet » des pires turpitudes, alors que l'on sait maintenant que c'est l'utilisateur du téléphone, et non l'outil, qui est susceptible de fauter. Je propose d'appliquer ceci aux bâtiments : séparer conceptuellement l'outil de son usage et ainsi, rendre possible la délégation de son usage aux habitants...

Quand Spinoza sépare le bon et le mauvais pour l'homme du bien et du mal, il opère une fracture radicale : avant lui, Platon, les stoïciens et le catholicisme imposent leurs logiques : défiance du monde terrestre, des passions, des pulsions, des désirs, discrédit jeté sur le corps, le plaisir, les sens. A cette philosophie idéaliste, spiritualiste, ascétique, il préfère une philosophie matérialiste, sensualiste, existentielle, utilitariste, corporelle, incarnée²⁰. Comme la démocratie et ses imperfections assumées s'opposent aux totalitarismes qui quelque part tendent à une forme de perfection, le dogme architectural, quel qu'il soit, annonce « le bonheur de l'utilisateur ».

Malheureusement, à propos de *dictature du prolétariat*, on constate une légère différence entre la merveilleuse poésie de la formule et les réalités des vécus ressentis à l'occasion de ses applications passées. Le débat architectural doit donc échapper aux dialogues entre tendances dogmatiques, entre solutions *révélées*, échapper également aux polémiques sur les difficultés des mises en application de ces mêmes écoles dogmatiques, le débat doit tout simplement « rendre le pouvoir au peuple » non plus en théorie mais en pratique.

Alors, au delà de la philosophie ?

²⁰ en paraphrasant *Le Monde des livres* du 9 mars 2006 à propos du discuté M. Onfray

Une des bonnes surprises de cette étude réside dans le résultat de ma cueillette : ça existe déjà !

Non seulement le sujet de cette étude, la *convertibilité fonctionnelle des bâtiments courants ou domestiques*, peut apparaître comme financièrement possible, techniquement réaliste, historiquement presque banale, éventuellement socialement utile voire même souhaitable ²¹, mais finalement tout à fait compatible avec les pratiques actuelles ²² : on y est presque déjà !

Au delà de dogmes dépassés, de schémas sclérosés et de réglementations en retard sur les pratiques, les réalités de terrain se sont déjà adaptées à des données nouvelles : rareté du foncier, complexité des financements, pression des consommateurs, approche privée de type marketing au plus près des réalités de la demande, regroupements territoriaux de décision, gestion et coordination, généralisation de la décentralisation des objectifs et moyens, incorporation du tissu associatif, rapprochement et échanges entre constructeurs et gestionnaires, voire récupération des expériences marginales réussies ou institutionnalisation paradoxale de pratiques *déviantes* ... Face au bloc réglementation / dogme fonctionnaliste / hiérarchisation (jacobin), les opérations de terrain ont appris à le contourner depuis maintenant longtemps, mais ces opérateurs malins ont compris une règle tacite, méthodologiquement inadmissible mais terriblement efficace : ne pas le revendiquer !

Alors les solutions existent et marchent déjà mais à une condition : « pas vu, pas pris ».

**Alors les solutions existent
et marchent déjà,
mais à une condition :
« pas vu, pas pris »**

²¹ Cf. « la neutralité bienveillante » Gilles Desèvedavy mai 2004
convention MCC / Délégation aux Arts Plastiques / DICREAM N° 7214 52 2001

²² pour preuve réaliste, en annexe le projet « 1+1=1 » réalisé avec Rue Royale architectes. Concours gagné livraison en 2011.

On est là spécifiquement à l'opposé de ce que préconisent les promoteurs de la ville durable : organiser l'échange des expériences de terrain.

Jean Paul Lacaze le dénonce :

« quand un Maire s'attaque à ces trucs là, trouve un truc astucieux, fait vraiment avancer le *schmilblick*, il est obligé de prendre quelques risques avec la législation ... du coup, il se garde bien de faire un rapport au Ministre. Par contre s'il se prend les pieds dans le tapis, et que cela arrive au tribunal administratif, le Ministère est informé. »

Jean Paul Lacaze entretien retranscrit
rapport ARCHITECTUREs étape 2 Mai 2004 page 157

Jean Paul Lacaze poursuit : « Globalement, la France est en situation de développement non-durable, délibéré, méthodique », et l'explique longuement dans son entretien. La logique du « pas de vague » a pris le pas sur celle de l'échange d'expérience, les visions de la réalité se retrouvent donc faussées, hors observations ponctuelles de terrain, les évaluations truquées, et les analyses globales d'experts *caviardées*.

Plus grave, le sentiment de tutelle nécessaire s'en trouve renforcé : il n'est décidément pas possible d'imaginer concéder du pouvoir « au terrain », ils font toujours n'importe quoi !

L'impossibilité de délégation localisée apparaît alors donc bien comme le résultat d'un pré-requis dogmatique, bien évidemment étayé ensuite par des résultats *scientifiques chiffrés*, devenu arguments incontestables. En parallèle, les actions continuent à venir « d'en haut » ridiculement *déterritorialisées*, au point que l'état lui-même se laisse parfois prendre au piège : « vu et pris »²³.

Globalement, la France est en situation de développement non-durable, délibéré, méthodique

²³ « la carotte fiscale fait le plein d'appartements vides (...) l'Etat accorde des réductions fiscales sans limite de production et sans cibler les territoires (...) Les promoteurs se sont rués sur des villes moyennes où les terrains sont aisés à trouver, des programmes déjà achevés sont en partie vides, d'autres lancés à tour de bras vont venir abonder l'offre (...) sans pour autant faire baisser la demande HLM insatisfaite »
Libération du 21 mars 2006

Pourtant, le « privé » nous montre bien aujourd'hui que les nécessaires renouvellements viennent au moins autant de l'observation du terrain et de ses marges que des analyses des spécialistes : les majors de la musique vont à la pêche sur YOUTUBE et les nouvelles séries TV intelligentes et peu coûteuses type RKO détrônent maintenant en qualité reconnue le cinéma de marketing gavé d'effets spéciaux.

Serait-ce vraiment dévoiler un secret de polichinelle que de considérer que les experts marketings ne créent pas un succès de toutes pièces mais analysent et recyclent des succès observés par ailleurs ? Qu'ils décryptent le bon et le mauvais ? On rejoint là encore Spinoza via le débat sur « la vérité objective ». On y retrouve également les tenants de l'économisme qui oublient ou contestent généralement les approches en coût global, difficilement définissable, bien réel certes, mais malheureusement non-chiffable.

On rejoint là l'esprit qui domine l'action politique, quand l'opinion prime sur la compétence et finalement la dirige.

On rejoint là également le superficiel et l'anecdotique quand les « lignes bougent » sous les influences les plus improbables : un ancien vice-président des USA qui sort un film (Al Gore) ou un animateur télé qui, à la veille d'élections, impose un pacte écologique (Nicolas Hulot).

Ensuite les experts recyclent : le 30 octobre 2006 Sir Nicholas Stern, ancien haut responsable de la Banque Mondiale, chiffre à 5 500 000 000 000 euros le coût du réchauffement climatique. Bien sûr, comme tout chiffre lancé, celui-là vaut surtout pour son effet d'annonce.

Mais où est le sérieux ?

Des gens en cravates, ayant remplacé des rêveurs à cheveux longs, vont prendre les choses en main²⁴.

Trente ans après René Dumont (candidat écolo aux présidentielles de 74 considéré alors comme pittoresque) Alain Jupé a fait du vélo en col roulé devant les caméras.

Alors faut-il aimer Alain Jupé ? (toujours l'amour)

²⁴ comme pour les radios libres, Internet ou le service public de l'eau des municipalités enfin rationalisé, le « marché » et les experts sauront « récupérer » le potentiel des labels écolos, Durables ou Équitables ...
Cf le capitalisme *cleantech* évoqué par François Ascher dans la revue ESPRIT de février 2008

Après Corbu et Koolhaas, Alain Juppé symbolise bien au delà de lui même les imperfections d'un système qui dysfonctionne quand il perd la proie pour l'ombre.

S'il lui est unanimement reconnu la compétence, il lui aura été reproché, à tort ou à raison, d'avoir semblé oublier l'objectif final de son action, aussi brillante soit-elle : servir.

La compétence et l'expertise ne peuvent finalement remplacer totalement les destinataires. Ce qui fut reproché à Alain Juppé peut l'être à tous les architectes pour des raisons structurelles et théoriques.

« love, love Spinoza.com » cristallise dans son titre une attitude théorique nouvelle vis à vis des experts et décideurs de l'habiter : requérir leur expertise nécessaire sur les moyens, au lieu de leur déléguer le pouvoir de la finalité. Et si pour ce faire, amour et démocratie doivent être réhabilités, néanmoins seuls les experts et décideurs pourront le mettre en œuvre. C'est pourquoi, là aussi, cynisme railleries et dénigrement sont à proscrire.

Alain Juppé ne représente donc pas ici la cible facile d'un humour qui se voudrait distancié, mais l'exemple d'une évolution d'attitude à encourager : bravo à lui d'être monté sur un vélo en col roulé ! et aidons le, ainsi que ses semblables, à aller plus loin vers le service des usagers.

Qui d'autre que « le meilleur d'entre nous » (d'après J. Chirac) peut témoigner de la fragilité voire de l'inutilité de l'intelligence réelle et supposée déconnectée d'une forme de bienveillance explicitement ressentie²⁵? Oser en parler²⁶. Et lui aura-t-il manqué autre chose que l'amour ? Pour autant, faut-il se passer de telles compétences ?

Il faut surtout donner à tous de meilleurs outils.

En architecture, il faut offrir de nouveaux outils théoriques.

Toute démarche tendant explicitement à la démocratie ne peut se permettre le luxe du mépris. (bis)

²⁵ « c'est un vote affectif, cela me console de toutes les avanies » le 9 mars 2008 au soir réélu Maire à 56.24 %

²⁶ « S'il m'est arrivé de réagir parfois vivement à la critique, c'est que je me suis profondément identifié à ma ville, aux hommes et aux femmes qui la composent et qui, eux aussi, l'aiment chèrement » sur son blog al1jup.com 10/03/08 08:10:13

Le « *glocal* » se trouve être un terme représentant un des axes majeurs de la pensée du développement durable et équitable : penser global et agir local. Ceci signifie penser à la planète et agir pour chacun à son échelle de proximité. Ceci pourrait bien sûr s'étendre à la politique d'un pays en cadrant une politique nationale tout en y préservant des espaces d'intervention (hyper) localisés.

Il s'agit de reconsidérer les rapports entre la centralité et les territoires autrement que par une logique pyramidale, en prolongement sans doute de ce qui s'est déjà opéré en France à la suite des décentralisations successives.

La délégation locale existe déjà en France, mais il s'agit malheureusement souvent de celle de l'arbitraire ! celle que tout le monde connaît, celle de l'interprétation réglementaire. Celle d'une réglementation complexe foisonnante, contraignante et multi-amendée, ne pouvant finalement fonctionner sur le terrain qu'à travers la gestion interprétative localisée, à l'exception assumée ...

Tout le monde peut sans doute y aller de sa petite anecdote ou de son injustice, voici la mienne :

Papa et maman ont fait construire il y a trente ans une petite maison dans une charmante station balnéaire. Trois Permis de Construire successifs à propos d'une petite extension de 12 m² portant le total à 119 m² de SHON ont été, malgré avis oral favorable des services techniques, refusés selon le fameux article UB 11 du POS « tout permis peut être refusé si les constructions de part leur architecture, leur dimension, leur aspect extérieur sont de nature à porter atteinte à la qualité des lieux avoisinants. » De fait, la décision finale appartient aux membres de la commission municipale, dont semble-t-il ferait partie un avoisinant influent ... CQFD

Bien sûr il serait aisé et trop facile de multiplier les exemples de dérives installées dans les faits, appuyées généralement sur une réglementation *a priori*, et ne bénéficiant guère ni de contrôles *a posteriori*, ni de logiques d'échanges d'expériences en suivi.

Une réglementation *a priori*

Par contre, des exemples d'échanges d'expériences ou de pratiques transversales existent également, pas seulement à l'étranger mais également en France, malgré le dogme et les réglementations. Déjà en pratique et sur le terrain, les OPAC cumulent les fonctions de constructeurs et de gestionnaires, *synergisent* ces deux pratiques et font parfois participer les habitants aux décisions. Certaines équipes municipales, poussées par les réalités ou la motivation des individus-électeurs officialisent des pratiques marginales ou valident des états de fait (à l'image de l'institutionnalisation provisoire de certains squats), relaient et appuient des opérations issues du monde associatif, pourtant mal structurées voire non-conformes.

Moins visibles, moins romantiques sûrement mais parfois terriblement efficaces, des alliances opportunistes s'opèrent localement au coup par coup entre le « public » et le « privé ».

A la faveur des décentralisations, en France, la responsabilité politique des problèmes de logement glisse de l'échelon de l'état à celui de la région ou de la commune. Deux conséquences, dont les prémices sont visibles là où les régions ont déjà pris en mains ces compétences, peuvent être inférées de ce transfert. En pratique les différents sujets de l'habitat²⁷ se retrouveront parmi d'autres sujets traités par un même tour de table. D'autre part, ces transferts renforcent les effets de système. Les approches théoriques ou thématiques se font vite rejoindre ou dépasser par les réalités de terrain : en effet la réalisation des opérations envisagées passe aujourd'hui automatiquement par des financements par partenariats sur objectifs et les programmes en deviennent plus déduits que préalables.

Les programmes en deviennent plus déduits que préalables

²⁷ Cf. « modes de vie & logements étudiants » Rapport au PUCA Sous la direction de Yann Maury
« la dimension architecturale » Note interne n° 9 par Hélène Hatzfeld & Gilles Desèvedavy mars 2006

Apparaît ainsi un nouvel enchaînement systémique : des approches « d'installation des programmes sur un site » que l'on synthétise dans l'appellation *politique de site* où les tours de tables naissent sur des opportunités foncières, préexistent à toute prévision d'action et donc à toute définition de programme. Le(s) logement(s) devient ainsi un élément parmi d'autres dans les politiques locales : il existe en fonction des coalitions de causes qui se produisent.

Plus prosaïquement et pour illustration : si l'on continue à enseigner dans nos écoles d'architecture selon un ordre réputé logique et teinté de fonctionnalisme que le projet est le résultat de l'installation d'une fonction sur un site, il reste iconoclaste ²⁸ de demander aux élèves de réfléchir à une fonction qui serait issue de l'installation d'un projet sur un site, alors que c'est déjà une réalité opérationnelle en site dense.

une équation abstraite:

FONCTION + SITE = PROJET

doit être remplacée par une chronologie du réel :

SITE > CLIENT(s) > PROJET > FONCTION (s)

**Apparaît ainsi un nouvel enchaînement systémique :
des approches « d'installation des programmes sur un site »
que l'on synthétise dans l'appellation *politique de site*
où les tours de tables naissent sur des opportunités foncières,
préexistent à toute prévision d'action
et donc à toute définition de programme**

²⁸ Cf. en annexe « Un enseignement novateur : quelles réponses des étudiants ? » les étudiants de Licence 2S3 ENSAL 2008.

Cela signifie que les faits contournent déjà l'esprit du système fonctionnaliste et que malgré la réglementation qui en soutient les principes, le terrain fait mentir cette théorie dépassée et qu'en l'absence d'une nouvelle théorie, il se débrouille néanmoins déjà très bien sans.

Les leçons des échecs précédents ont déjà été tirées, sinon en théorie, au moins en pratique.

Pierre Peillon de l'Union Sociale pour l'Habitat explique :

« Au delà de l'exacerbation intellectuelle du fonctionnalisme, c'est que on ne savait pas faire dans le même immeuble – ce qui revient à votre question – du logement et du commerce. Je pense que ce n'est pas qu'on ne savait pas le faire techniquement, c'est qu'on ne savait pas dans le même temps financer les uns et les autres (...) donc ce n'est pas un problème d'architecture ni de programmation, c'est un problème de programmation de maîtrise d'ouvrage ».

Pierre Peillon entretien retranscrit
rapport ARCHITECTUREs étape 2 Mai 2004 page 136

Or cela commence justement à changer : c'est bien ce que l'on fait maintenant avec les tours de table, mais essentiellement en sites denses, en sites sensibles de centre-ville, où la valeur du foncier oblige à monter des opérations complexes à intervenants multiples : rentables.

Bien sûr, en général, ces mêmes sites profitent également d'un effort particulier des opérateurs envers des usagers là particulièrement choyés, via un marketing approprié.

Ainsi, via le marketing, les clients privilégiés peuvent trouver satisfaction, seuls les publics captifs, là où il n'est pas nécessaire de mobiliser de la matière grise, restent sûrs, via les contraintes réglementaires et les facilités gestionnaires, de continuer à subir un système dépassé ...

Donc, formulé autrement : si ça vaut le coup on réfléchit et on évite les conneries du passé, si ça ne vaut pas le coup ... on continue le fonctionnalisme strict !

**si ça vaut le coup on réfléchit et on évite les conneries du passé,
si ça ne vaut pas le coup ... on continue le fonctionnalisme strict !**

Or aujourd'hui, la pensée du Développement Durable et Equitable en s'imposant à tous, impose aussi des logiques nouvelles, non seulement le *glocal* (Cf. page 49) mais également le retour nécessaire à la *densité urbaine* : la ville, ses responsables et ses concepteurs doivent maintenant penser à contenir l'étalement urbain qui gangrène les territoires et crée du déplacement nuisible.

Malheureusement cela reste bien théorique, car sur le terrain, même si édiles et experts en ont pris conscience et agissent en conséquence, la manipulation des outils (dépassés et décalés) à leur disposition nécessite un effort souvent démesuré de leur part, une volonté politique farouche et des gesticulations budgétaires insensées.

La gestion en devient éminemment complexe ... à rebours des habitudes acquises avec le fonctionnalisme !

Les efforts énormes fournis sur de tels territoires, basés sur une volonté politique forte, fédérant souvent des partenariats tellement nombreux qu'ils traversent les clivages politiques au service d'intérêts territoriaux communs, mobilisent l'ensemble des concepts nouveaux émergents : la participation habitante, différentes formes de mixités urbaines et sociales, la Haute Qualité Environnementale (HQE), le partenariat Public/Privé, la concertation et l'évolutivité urbaine : en somme le contraire du fonctionnalisme avec les outils ... du fonctionnalisme !

L'ensemble et les procédures en deviennent tellement complexes que souvent cette régulation en arrive à être tout simplement reportée ou alors, toutes étiquettes politiques confondues, dans l'immédiat abandonnée au dynamisme opérationnel du marché qui lui a bien compris :

La ville doit dorénavant se recomposer sur elle-même en se densifiant, éliminant ainsi l'idée de territoires délaissés : il n'y a plus de sites où cela ne vaille pas le coup de réfléchir!

**La ville doit dorénavant se recomposer sur elle-même en se densifiant, éliminant ainsi l'idée de territoires délaissés :
il n'y a plus de sites où cela ne vaille pas le coup de réfléchir !**

Effectivement, le secteur privé se trouve dans une situation plutôt confortable, par ailleurs assez paradoxale : il peut compter sur un déficit chronique de logements, et donc sur des situations de terrains pouvant favoriser certaines formes de promotions particulières (clientèle de qualité captive contractuellement), des soutiens locaux (via l'accès privilégié à certains fonciers) ou financiers (accès à des financements complémentaires) ; il peut ainsi espérer soutenir et illustrer le concept d'«action sociale» du marché. Deux choses sont très claires et sans ambiguïté : le privé ne travaille que sur des opérations rentables et a comme seule visibilité urbaine ou architecturale la période couverte contractuellement. De plus de nouvelles typologies obligerait les acteurs privés à revoir leurs cahiers des charges qui, de leur point de vue gestionnaire bien sûr, leur donnent entière satisfaction (même délicates ou compliquées, les réhabilitations représentent des marchés chiffrables à hauteur des difficultés rencontrées). Ainsi, paradoxalement le secteur privé, et non l'action publique, se trouve en situation d'effectuer réellement les régulations sur le terrain, soit par le marché libre via les souplesses propres au tissu ancien (mais éventuellement dégradé, voire indigne) soit dans l'action en captant les financements grâce à une plus grande réactivité, sous condition bien sûr de rentabilité.

**Ainsi, paradoxalement le secteur privé,
et non l'action publique,
se trouve en situation d'effectuer réellement
les régulations sur le terrain**

Bien sûr, le secteur privé, au delà de cette image valorisante, par nature ne se préoccupe ni de la situation globale du logement, ni des conséquences à long terme de ses actions, notamment en terme de patrimoine futur ou d'urbanisme induit.

Ces aspects-là, ainsi que beaucoup d'autres, relevant a priori de l'action publique ou politique se retrouvent en fait totalement abandonnés.

Rappelons le seul avantage de cette alliance objective entre la fixation dogmatique, la rigueur des règlements, la reconduction des schémas par les opérateurs publics et privés : la facilité gestionnaire des élites en place, au prétexte par exemple, du maintien de la paix sociale. Or il devient urgent de changer car aujourd'hui cet objectif n'est plus atteint et la facilité gestionnaire a déjà disparue !

Les enjeux des différents types de logements s'effacent dès lors, et deviennent, comme enjeu d'habitat, un enjeu collectif de société. Cet enjeu commence à être assez largement médiatisé, et donc à interpeller les politiques. Mais il n'est actuellement pas encore à l'agenda. .

**Ces aspects-là
(conséquences à long
terme en terme de
patrimoine futur ou
d'urbanisme induit)
relevant a priori de
l'action publique ou
politique se retrouvent
en fait totalement
abandonnés**

Clairement, si ce travail théorique en appelle à Spinoza au sens du remplacement du « bien et du mal » par le « bon et le mauvais » les conséquences pratiques qui en sont attendues peuvent être considérées plus simplement sous un jour très réaliste et pragmatique, quasi technique ²⁹.

Une certaine lecture des faits pousse à penser que la gestion de la ville et de nos lieux de vie ne dépendent même plus de propositions politiques identifiées et claires de type droite / gauche venant d'un personnel politique « *en répondant devant ses électeurs* » mais résulterait, sauf exceptions médiatisée (Cf. architectures de stars) d'une inertie théorico-administrative apolitique d'essence gestionnaire ne laissant logiquement de possibilité d'action qu'aux opportunistes économiques, donc non plus aux citoyens mais au Marché et aux consommateurs.

De nouveaux outils théoriques, puis techniques, ne détermineraient pas pour autant de nouvelles orientations politiques (droite / gauche) mais permettraient aux politiques de développer à nouveau des possibles, de faire enfin leur boulot de façon clairement compréhensible ³⁰.

... et aux citoyens de choisir !

De nouveaux outils théoriques, puis techniques, ne détermineraient pas pour autant de nouvelles orientations politiques (droite / gauche) mais permettraient aux politiques de développer à nouveau des possibles, de faire enfin leur boulot de façon clairement compréhensibles.

... et aux citoyens de choisir !

²⁹ Une application réelle est en cours, donc « réaliste pragmatique et technique » Cf. « des images en plus » page 130

³⁰ rappel « ça existe déjà ! » (page 46) . Les équipes politiques municipales n'attendent pas la rénovation théorique architecturale pour agir et l'appliquent déjà, certes malgré le dogme qui les freine dans les faits : les élections municipales d'avril 2008 en France se sont en partie jouées sur les projets d'urbanismes, les vitrines architecturales, les interventions de stars ou les aménagements de quartiers. Si les débats, parfois animés, ont portés sur les tours en ville, les barres en banlieues, le style des projets ou les identités de quartiers, le débat démocratique porte déjà plus sur des évolutions de lieux ou l'avenir de sites que sur les programmes eux même (même s'il manque « du logement » en France) Inconsciemment, élus et électeurs savent déjà que l'enjeu réside moins dans les programmes que dans leur traitements particuliers. Bien sûr, en dehors de quelques projets emblématiques et complexes, des projets d'affichage et donc de débat, ailleurs, la gestion continue à privilégier la fonction au site, sans débat démocratique. Ce débat doit être généralisé et clarifié, les élus aidés.

Or cette réalité actuelle observée, au delà de ses aspects les plus trivialement gestionnaires ou procéduriers (qui restent néanmoins nécessaires) et des complexités apparentes (contorsions réglementaires) offre aujourd'hui réellement l'opportunité de rejoindre des préoccupations émergentes et contemporaines plus élevées comme la démocratie habitante ou la gestion des rythmes en temps réel : il devient donc aujourd'hui réellement imaginable de passer d'un préalable fonctionnaliste gestionnaire qui sépare populations, rythmes et programmes, à un préalable démocratique de site qui au contraire fédère et rend possible un meilleur usage (à coût équivalent) des surfaces et des lieux, « plus près du terrain ».

Cela signifie sans doute également que le terrain pourrait aujourd'hui très volontiers accepter une théorie nouvelle qui soutienne ses actions plus qu'elle ne les entraverait ...

... et des outils nouveaux que les politiques attendent sans doute inconsciemment pour pouvoir agir.

**il devient imaginable de passer d'un
préalable fonctionnaliste gestionnaire
qui sépare populations, rythmes et
programmes, à un préalable
démocratique de site qui au contraire
fédère et rend possible un meilleur
usage (à coût équivalent) des surfaces
et des lieux, « plus près du terrain ».**

**Cela signifie sans doute également que
le terrain pourrait aujourd'hui très
volontiers accepter une théorie nouvelle
qui soutienne ses actions plus qu'elle ne
les entraverait ...**

**... et des outils nouveaux que les
politiques attendent sans doute
inconsciemment pour pouvoir agir.**

L'habitat en tant que sujet offre l'occasion de réfléchir à ce nouveau paradigme, lequel présente un début de solution certes envisageable mais complexe car radicalement nouveau. Alors c'est donc bien à cette question-là qu'il devient aujourd'hui intéressant que les architectes répondent ...

Cristalliser une nébuleuse dans la matière, mixer site programme et usages en tenant compte des rythmes et du temps, demeurent épistémologiquement à la base du mystère de la création (architecturale). Définir plus des lieux à s'approprier que le seul style des enveloppes de programmes prédéfinis représenterait alors un renouveau de la création architecturale.

Cette retranscription architecturale reste à devoir être inventée.

En effet, en architecture et en communication de l'architecture, les concepts issus de théories parlent moins que des images de réalisations, des photos d'immeubles. C'est d'ailleurs bien pour ce « choc des photos » que le renouveau de l'expression architecturale devrait être confié dans un premier temps à des artistes.

En habitat, les révolutions théoriques proposées ne peuvent réellement être validées que par l'expérience vécue des habitants, néanmoins dans le cadre de ce manifeste il devient nécessaire de quitter ce flou théorique (la piste « passer du préalable de la fonction au préalable du site ») qui reste à construire pour passer à son illustration, par des exemples pratiques.

**Définir plus des lieux à s'approprier
que le style des enveloppes de programmes prédéfinis
représenterait alors un renouveau de la création architecturale.
Cette retranscription architecturale reste à devoir être inventée.**

« c'est une histoire de liberté, hein ? »

Catherine Rannou, rapport ARCHITECTURES étape 2 Mai 2004 page 71

Pour être utile, ce document doit être lisible par tous.

Si certaines envolées conceptuelles se trouvent être nécessaires, il faut parfois retomber sur terre, et même *dans la gadoue*, à l'image de tout architecte, qui aussi fumeux puisse-t-il paraître, construit néanmoins sur un morceau de terre avec parpaings vis et écrous.

Ce document doit aussi être lisible par les architectes et leurs commanditaires, parce qu'en effet, pour que les architectes répondent à une question nouvelle, encore faudrait-il que celle-ci leur soit posée.

En clair, le premier chapitre « fuck Corbu » dénonce le totalitarisme dépassé emprisonnant la pratique des architectes et de leurs partenaires dans un dogme d'une rigidité que seuls le BTP l'administration et l'armée connaissent encore à l'heure d'Internet – encore que l'armée, curieuse d'efficacité pragmatique non économiste soit parfois à la pointe des recherches les plus diverses³¹ – Bref ce domaine est inintéressant, en retard et bloqué.

Le second chapitre « fuck Koolhaas » avance l'idée que face à un tel constat – connu des spécialistes – les solutions actuelles seraient certes *clinquantes* mais mauvaises, juste plus confortables et moins risquées pour les décideurs. Bref le recours actuel aux génies contemporains serait une fausse piste *fun* et une facilité, pire, une lâcheté, en attendant mieux ... et sans bouger .

Le troisième chapitre « love, love Spinozza.com » tente de faire vivre « ce qui n'existe pas encore » et en devient à ce titre essentiellement conceptuel, donc dur à lire, trop peu concret pour le lecteur destinataire.

Ce chapitre vise donc à illustrer l'ensemble par des exemples.

**Pour être utile,
ce document
doit être lisible
par tous**

³¹ L'armée a inventé – développé Internet avec les scientifiques.

Par exemple, très prosaïquement, la plupart des gens connaissent les fêtes de familles, les vacances entre copains, ainsi que les réunions de copropriété ou les état des lieux de fin de bail de location. Au moins en ont-ils une idée. Alors comment expliquer que les seconds ressemblent si peu aux premiers ?

Certes, un voisin n'est pas un copain, mais certains oncles peuvent être moins qu'un colocataire. Il n'y a là que des cas particuliers, différents par nature, selon les copains et les familles. Sauf que pour les fin de bail ou assemblées de copropriétaires, cela ne relève plus de cas particuliers mais d'un systématisme : c'est ennuyeux et trop à côté de la vie. Comment expliquer pourtant que le logement, le lieu où se passent certains des moments essentiels de toute vie, souvent le premier poste budgétaire du foyer, soit encore « gérés » dans une ambiance relevant plus du 19^{ième} siècle de Balzac que du « Club Med » ou de la FNAC ?

Parce que ceci reste encore régi par la loi plus que par les desiderata des usagers-consommateurs. Parce que la loi protège plutôt la propriété (stabilité sociale) que les usages (les plaisirs privés). A propos d'usage des logements, d'une part le législateur (souvent propriétaire) s'en fout tant qu'il n'y a pas demande sociale avérée et de masse (si vous ne vous posez pas la question... alors lui non plus !). D'autre part, la loi en principe protège - propriétaires et locataires - mais ne s'occupe guère - toujours en principe - de ce qui se passe à l'intérieur des logements. Si dans le principe cela semble plutôt bon, malheureusement dans le détail c'est faux ! C'est bien la loi qui cadre les règlements de copropriété, les activités des syndicats et les baux de location. C'est la loi qui rigidifie les relations en ce sens qu'elle ne permet pas au marché ou aux accords de permettre la négociation entre partenaires. La loi encadre tellement l'offre qu'il n'y a guère d'expression de la demande. Si on peut suspendre un nounours au rétroviseur de sa voiture ou peindre des flammes sur sa carrosserie, on ne peut toujours pas sans crainte planter un clou au mur (récupérer la caution !).

Même si par force nous y sommes tous habitués, cela devrait pourtant de nos jours nous sembler inconcevable, comme si l'ORTF gérait encore aujourd'hui le monopole des chaînes de télé et de radio ... et que nous trouvions cela normal ³²!

**comme si l'ORTF gérait encore aujourd'hui
le monopole des chaînes de télé et de radio
... et que nous trouvions cela normal !**

Titulaire de l'enseignement national supérieur et mandataire de conventions de recherches, je continue pourtant néanmoins ... à me curer le nez au feu rouge et à regarder dans le journal les programmes TV de ma soirée sans me poser trop de questions ! ... comme tout le monde. La transposition architecturale du programme TV de la soirée, populaire facile et reposant, pourrait être le sujet de la maison individuelle. Comme tout le monde, je suis sensible au rêve de la maison individuelle et j'en évoque la possibilité avec ma fiancée, on en parle, on en loue l'été ... Comme tout le monde, je m'accorde à considérer que la plupart des maisons individuelles « sont très moches » et qu'il faudrait bien que quelqu'un agisse !

En tant qu'architectes, qui plus est sympathiques dynamiques et rusés, le groupe Périphérique ³³ s'est penché sur cette question en 1997 avec « 36 modèles pour une maison » ³⁴ : comment moderniser le marché de la maison individuelle et en reprendre possession en tant qu'architectes pour proposer aux usagers des maisons individuelles, très contemporaines certes, mais néanmoins dans les prix et enfin « jolies ». Belle idée ! (et sans ironie, David est un proche). Belle et vraie question.

C'est vrai ma foi ! qu'on ait trente ou soixante ans, c'est à croire que toutes ces maisons ou presque datent de l'époque de nos parents avec un style tellement dépassé !

³² Inversement, les apparences sont trompeuses, ainsi, *cryptocommunisme* aidant, je dois bien avouer que passé un premier temps de grande satisfaction devant le choix de 200 chaînes que m'offrent la TNT et le câble réunis, je ne regarde finalement que les émissions du service public ! Certes, mais non plus subi avec contrainte mais choisi librement pour ses qualités.

³³ excellents architectes français dynamiques Cf. www.peripheriques-architectes.com

³⁴ 36 modèles pour une maison Ed. Périphérique octobre 1997

Déjà en 1993 Philippe Starck et Patrick Bouchain proposaient un bien jolie maison sur catalogue via celui des 3 Suisses : une sorte de Datcha en bois, déjà écolo, avec de magnifiques vérandas tout autour, admirablement photographiée, posée au milieu d'une clairière dans une forêt de bouleaux, ces magnifiques arbres à troncs blancs faisant une ombre dite « lumineuse et claire ».

Vraiment belle la petite maison dans la très jolie clairière . Bravo d'accord... mais STOP !

STOP

On retrouve bien là le syndrome de la salle de bain (p12)
L'injonction au « bon goût » : maintenant que Starck lui-même, ou nos jeunes architectes, nous ont « pondus » de la maison de français moyen à un prix accessible, ces derniers n'auraient donc plus aucune excuse à nous polluer le regard avec leurs pavillons disgracieux³⁵ ! Nous savons tous par expérience que la « maison moche » c'est parfois malheureusement la nôtre, très rarement celles des revues et catalogues et beaucoup trop souvent celle de notre voisin ! L'idée même d'imposition du « bon goût » au quotidien reviendrait finalement à avoir la capacité réelle de décider individuellement, chacun d'entre nous, du style non seulement de notre logement mais aussi de celui de nos voisins et de tous ceux se trouvant sur notre chemin !

La solution de Périphérique (jeunes architectes audacieux) reviendrait certes à déléguer ce pouvoir à des architectes, mais à remplacer les vieux ringards émoussés travaillants avec les constructeurs par de plus jeunes, plus actuels, sans réseaux mais audacieux, des futurs architectes-stars !

Et si on laissait chacun faire bien ce qu'il veut, à son goût, et qu'on chargeait le Maire et l'architecte de gérer le collectif, de prévoir le lotissement

**On retrouve là le syndrome de la
salle de bain (Cf. p12),
L'injonction au « bon goût »**

... et de planter les bouleaux ?³⁶

³⁵ toute la carrière de Patrick Bouchain, architecte créant plus des processus et des formes induites, bousculant les esthétismes établis et les hiérarchies admises, tendant à une architecturale d'utilité, prouve que telles n'étaient certainement pas ses intentions. Il n'empêche que cette lecture peut en être faite et que Périphérique, toujours dans le positif, construit effectivement maintenant des lotissements issus des projets alors publiés, sans doute au plus grand bonheur des attributaires.

³⁶ « un nain de jardin avec une Kalachnikov » était notre réponse (Roche DSV & Sie 1997) à l'appel d'offre de Périphérique.

Que préférer, entre une maison « moche mais choisie en liberté » joliment posée dans une clairière de bouleaux et une maison « estampillée jolie par des experts » alignée avec d'autres, toutes identiques au sein d'un lotissement, séparés par des arbustes de 20 cm et des tuteurs de 50 ? La liberté de l'habitant doit-elle finir là où commence celle des créateurs, là où commence le pouvoir des décideurs, des prescripteurs, des « sachants » ?

Le citoyen souhaite-t-il que ceux à qui il délègue le pouvoir lui imposent réellement un goût estampillé « correct », ou plutôt juste être protégé, à la fois dans ses goûts propres et de ceux, détestables, de ses voisins ?

Heureusement, le temps qui passe résout souvent le problème de ces lotissements trop neufs à la végétation trop frêle : l'amour du jardinage des uns, le laisser aller des autres et l'absence (inexpliquée) de réglementations trop contraignante en jardinage permet, bon an mal an, à la végétation de visuellement pacifier l'ensemble.

La démocratie possible (Cf. p 42) et le vide concédé à l'habitant (Cf.p 43) consisteraient, par exemple dans ce cas, à laisser une grande liberté architecturale de style à l'habitant (comme en jardinage) et à responsabiliser l'élu et le concepteur vis à vis de considérations réellement collectives : les réseaux bien sûr, mais aussi un travail de lotissement adapté au paysage, voire une injonction³⁷ à la végétalisation préalable, au moment du changement de statut foncier par exemple (un moratoire *végétalisant* de x années [une mandature ?] quand des terres agricoles deviennent constructibles pour lotissements)

Pour que le français moyen puisse avoir sa maison *moche* à son goût dans une jolie clairière sans nuire à personne !

Le collectif par le collectif mandaté,
L'individuel par l'individuel encadré.

Lotissement :

**Pour que le français moyen puisse avoir sa maison *moche*
à son goût dans une jolie clairière sans nuire à personne !**

³⁷

Une nouvelle réglementation spécifique aux lotissements, plus rigide, ne saurait échapper à la lutte contre l'étalement urbain.

Or, c'est déjà bien là ce que font « les riches », qui n'ont pourtant pas tous le même goût (de riche) et qui cohabitent néanmoins, paysagistes et distances de confort aidant.

C'est déjà également ce que l'on fait ailleurs, pour les riches comme pour les pauvres, mais dans d'autres domaines que les lotissements neufs, comme par exemple ... sur les autoroutes ou dans les stations balnéaires (?).

Je m'explique . Si le logement reste en général le premier poste de dépense des ménages, les suivants seraient alors, dans l'ordre, les transports, l'alimentation puis, pour ceux qui en prennent, les vacances.

Imaginez donc que le choix de sa voiture, de son alimentation ou celui de ses vacances ne soient possible que pour une minorité de privilégiés, la majorité des autres ayant à choisir entre trois voitures similaires, deux poulets et quatre sites de vacances plutôt semblables, calibrés et choisis pour vous par des experts et gérés en masse.

C'est pourtant là grosso-modo la situation pour la majorité en ce qui concerne l'offre dans l'habitat, suite à un hold-up.

Imaginez donc que le choix de sa voiture ou celui de ses vacances ne soient possible que pour une minorité de privilégiés, la majorité des autres ayant à choisir entre trois voitures similaires et quatre sites de vacances relativement semblables, calibrés et choisis pour vous par des experts et gérés en masse.

C'est pourtant là grosso-modo la situation pour la majorité en ce qui concerne l'offre dans l'habitat, suite au hold-up opéré par les tutélaires du fonctionnalisme.

« fuck Corbu » dénonce cette confiscation du choix par les tutélaires du fonctionnalisme, « fuck Koolhaas » pointe le ré habillage branché de ce dogme comme une fausse piste, « love Spinoza » esquisse un après-dogme réel.

Je crains que ce que l'on appelle la nature ne soit qu'une somme d'habitudes, et que l'habitude soit une seconde nature

Pascal

Nous sommes maintenant tous nés, soit assez tôt pour avoir pu profiter des bienfaits des trente glorieuses et de la reconstruction, soit suffisamment tard pour n'avoir jamais connu un autre système. Dans un cas comme dans l'autre sa remise en question ne peut apparaître comme évidente.

Pourtant d'autres l'ont fait, sans doute obligés, comme sur les autoroutes chez l'épicier ou sur les plages.

La mondialisation, la financiarisation et l'hyper capitalisme font actuellement débat. L'un des arguments en leur faveur réside dans les vertus attribuées à la mise en concurrence, à condition, bien sûr qu'il y ait concurrence. L'offre de produits automobiles, d'alimentation ou de vacances a vite compris que l'on pouvait non seulement vendre *cher mais peu* mais aussi, en plus, vendre *peu cher mais beaucoup*. Dans un contexte de concurrence capitaliste mondialisée, vendre *peu cher mais beaucoup* passe par le désir d'achat du consommateur. Ces autres secteurs ont plus ou moins réglés cette réponse à la demande, côté marché au travers de la trilogie haut moyen et bas de gamme, pour que les consommateurs désirent, consomment et recommencent.

Sauf à ne pouvoir se payer ni voiture d'occasion ni Sandwich ni vacances, la population a le sentiment de choisir et conserve l'accès au désir. Il est possible aujourd'hui de ressentir une satisfaction de désir, d'achat et d'usage, même sur des produits dits « d'entrée de gamme ». Dans la plupart des cas « on aime » sa voiture son Burger et ses vacances, mais dans le domaine de l'architecture et de l'habitat, seul le haut de gamme satisfait le désir de sa clientèle, les désirs de moyens ou bas de gamme se trouvent être inexistantes, essentiellement remplacés par la débrouille pour les plus chanceux, par *l'encadré réglementaire* pour les autres.

Dans la plupart des cas « on aime » sa voiture son Burger et ses vacances, mais dans le domaine de l'architecture et de l'habitat, seul le haut de gamme satisfait le désir de sa clientèle, les désirs de moyens et bas de gamme se trouvent être inexistantes, essentiellement remplacés par la débrouille pour les plus chanceux, par *l'encadré réglementaire* pour les autres.

En dehors du marché dominant lui-même, à sa marge, on peut aussi observer de l'alternatif par l'associatif l'expérimental ou le mutualisé, avec une offre ne venant pas en contradiction mais en complément. Le rôle central de la voiture individuelle se voit maintenant être complété par le retour du vélo('v), le co-voiturage, et le regain pour les transports en commun. Ceci peut s'observer en ce qui concerne le logement social à l'étranger avec une reconnaissance institutionnalisée de certaines expériences allant jusqu'à l'entrée au gouvernement de certains acteurs issus de la société civile et de ses alternatives réussies³⁸.

Ainsi la plupart des autres secteurs ont évolués, ainsi, à l'étranger (Angleterre ou Italie par exemple) l'habitat, y compris très social, et surtout une façon non-fonctionnaliste de l'aborder apparaît en visibilité, issus des expériences de terrain, et ce, par ce que les lois et règlements ont dus s'adapter sous la pression : pression des citoyens, des usagers, des entrepreneurs, des producteurs, des consommateurs ou des électeurs, peu importe, mais de destinataires se sentants perçus par leurs représentants comme concernés mobilisables capables et *écoutables*.

En France, La non-concurrence commerciale de fait (publics captifs et réglementations contraignantes) et le non-respect des alternatives émergentes finissent de bloquer la situation. Les raisons mêmes du succès des trente glorieuses (1946 - 1975) ont figés les processus

Mais faut-il tuer le père ?

³⁸ « Dans ce concert de fin de monde fordiste que certains pourront juger « inquiétant », deux dispositifs traitent, de front et avec succès, la question redoutable du droit au logement opposable: le *temporary accomodation* à Londres et les coopératives italiennes d'autorécupération résidentielle. Ces dispositifs, tous deux absents de la chaîne immobilière sociale française, méritent d'être observés attentivement. »

Yann Maury « loger les pauvres dans la riche Europe » Rebond Libération du 17 Janvier 07

« Faut-il réinventer le logement social et populaire en Europe ? le rôle des associations » sous la direction de Yann Maury. CERTU mars 2006.

La reconstruction en France après guerre a connu un franc succès grâce à une organisation centralisée d'Etat échappant aux seules lois du marché, constituée autour des grands Corps et de personnalités fortes, balayant à cette occasion et pour la bonne cause, les particularismes quels qu'ils soient. Ces hauts fonctionnaires qui ont forgés la reconstruction avec le succès que l'on connaît ont pris des décisions à la hauteur des enjeux, radicales rationnelles et centralisées, en un mot : modernes.

Grâce à ces hauts fonctionnaires (Delouvrier, Gruson, Nora ... Mendes-France) la France accède à la Modernité généralisée en une décennie, avec eau courante, salle de bain, réfrigérateur, machine à laver, télévision et ... automobile. « François Bloch-Lainé, directeur du Trésor (...) en 1947 est déjà directeur mythique du Corps de l'Inspection des Finances et (...) veut inscrire l'avenir de la France dans une économie moderne . Ni libérale ni socialiste, mais concertée : ³⁹ " *Le partage des tâches entre l'Etat et les entreprises du secteur concurrentiel est au cœur des choix gouvernementaux depuis la Libération. C'est normal : ce partage vise à concilier efficacité et équité* " ⁴⁰

Dans l'urgence, ces aventuriers de la chose publique ont créé une magnifique machine, conduite aujourd'hui par leurs héritiers, et si les causes et le contexte ont disparus la méthode perdure avec à sa tête des pilotes sans grands projets (on n'a pas toujours la chance *d'avoir* une guerre).

L'économie (devenue libérale) a glissée de « concertée » à « administrée », or, quand on balaie les particularismes dans l'urgence, il faut prendre garde à ne pas les oublier trop longtemps de côté ... ils feront le tour ... pour en arriver à cet idéal du Français du XXI^{ème} siècle : le pavillon !

**... pour en arriver à cet idéal du Français
du XXI^{ème} siècle : le pavillon !**

³⁹ Histoire secrète de la Vè république » Sous la Direction de Roger Faligot et Jean Guisnel La Découverte/Poche 2006, 2007 Martine Orange pages 239 & 469

⁴⁰ le même cinquante ans plus tard dans Le Monde. 7 octobre 1997

En effet, si l'économie, voire l'*économisme* dominant, nous apparaît comme ayant glissé du « concerté » (à grande échelle et à égalité avec le marché et les partenaires) à l'administré auto reproducteur (soumis au capitalisme dominant, voire permissif pour les forts et contraignant pour les faibles) le citoyen lambda s'adapte, et se replie pour son habitat, non plus sur ses désirs de type consuméristes (voiture, nourriture, vacances) mais sur les seuls pragmatiquement possibles : Passant outre les tracasseries (éloignement du centre-ville et temps de transports ou Permis de Construire) dans un tel contexte, le dernier espace de liberté pour l'habitant reste « le pavillon », avec jardinage bricolage et « chacun chez soi ». Et pourquoi pas ?

Mais voilà qu'on découvre que le pavillon nuit à la planète !

Mais voilà qu'on découvre que le pavillon nuit à la planète !

Sans compter le temps perdu, la hausse du coût du carburant, l'éloignement du centre ou les inquiétantes ségrégations territoriales induites, l'étalement urbain, la rareté du foncier et la pollution issue des transports suffiraient alors à discréditer la solution de la généralisation du pavillonnaire.

... retour à la ville.

Sous la pression de la juste prise de conscience écologique ... retour à la ville.

Alors on nous promet une ville durable.

Mais quelle est-elle ?

Et que deviennent les revendications des habitants au pavillonnaire et les sens que l'on pourrait y trouver ?

Certes la ville durable est à faire, mais elle ne peut exister que réconciliée avec *le désir de ville* des habitants concernés, à nouveau écoutés voire choyés, séduits.

La ville pour devenir vraiment *durable* doit être aimée.

Quelle est la ville que l'on aime déjà ?

D'abord, la ville patrimoniale, celle du moyen-âge dite « vieille-ville », celle où l'on va prendre un apéritif et faire visiter au cousin de province.

Mais quelle est-elle ? d'où vient-elle ? que sait-on d'elle ?

Au delà de toute complexité elle serait surtout identitaire, ressentie comme hyper-localisée (alors que c'est la même partout !) et rattachée à un ordre patrimonial culturel supérieur, juste fascinante par son grand âge ! Par ailleurs, elle se prête magnifiquement bien à tous les usages contemporains en intérieurs et souvent à un usage piéton en extérieur, enfin elle bénéficie généralement de l'avantage d'une situation en hyper-centre puisqu'elle en est LA définition même : le centre-ville ancien (CQFD)

Bref on l'aime, on la choisit, on la garde.

Ensuite, partout en Europe occidentale, la ville qu'on appelle en France « Haussmanienne ».

Et quelle est-elle ? d'où vient-elle ? que sait-on d'elle ?

Anciens faubourgs (hors-la-ville) ou marais asséchés gagnés sur le fleuve (banlieues ?) ils sont eux aussi devenus le centre-ville d'aujourd'hui et à ce titre considérés comme « patrimoniaux ». C'est par exemple devenu l'image caractéristique de Paris, le cliché de « l'habiter la ville », la référence, presque sa valeur recherchée, aimée.

Enfin, la ville qui nous plaît est celle des vacances, celle que l'on visite en général quand il fait beau et que l'on arrive, enfin (!) à être détendus avec les enfants. Elle possède son histoire, une culture, une nourriture, rattachée à un terroir ou à des personnages : digne d'amour.

A-t-il jamais été question d'une ville qui fonctionnait bien ? de celle « des modernes », fonctionnelle,⁴¹ sinon dans les années et pour les générations concernées (les Trentes glorieuses, parce qu'avoir, enfin, une salle de bain chauffée et qui fonctionne c'est pas si mal, mais ça n'est plus guère aujourd'hui la question...)

⁴¹ Je ne suis pas sans ignorer que les « pointus » d'aujourd'hui et les « branchés » de demain l'aiment déjà, mais là encore pour des raisons *über*-culturelles, décalées, voire perverses : pour leurs qualités cachées et culturo-identitaires-générationnelles : complexes dissimulées et non-exemplaires, non démocratiques, ils l'aiment au second degré. (contrairement à vous, j'aime les mal-aimés y compris pour leurs intentions démocratiques !) bref, compliquées.

Propos de bistrot ? Certes, et c'est bien pourquoi ce travail a été qualifié, par d'autres que moi,⁴² non pas de scientifique mais de théorique. Un propos scientifique, à la différence d'un propos du commun, se base sur des références nombreuses, annoncées et référencées (c'est le côté rat de bibliothèque) mais pour ce faire encore faudrait-il trouver des références sur le sujet traité (en sept années, je n'en ai guère trouvé de très directes) et choisir un sujet ayant des « précédents », c'est bien pourquoi on m'a gentiment conseillé, puis fermement annoncé, à juste titre, qu'une étude sur l'architecture et l'amour, la sympathie ou le désir était non-scientifique. Heureusement que certaines personnes ont jugés bon d'accorder du crédit à ce travail le rendant ainsi non pas scientifique pour autant mais qualifiable de « théorique » en un mot, valide.

**On sait pourquoi ?
Eh bien non,
Juste non !**

Par exemple, puisqu'il se trouve que dans toute la dite « vieille Europe » ces quartiers-là, « haussmanniens » se trouvent être ceux qui possèdent la meilleure côte foncière (les plus chers au mètre carré) on serait en droit de se dire que la chose aura été analysée ? que l'économisme ambiant s'en serait scientifiquement délecté, bref, que l'on sait pourquoi ? eh bien non, juste non ! on ne sait pas.

En fait la chose aura juste été étudiée par un obscur « célèbre sociologue » mort trop tôt⁴³, exhumé du relatif néant par un brillant haut fonctionnaire durant sa retraite : J. P. Lacaze, lui permettant de titrer un de ses articles :

« pourquoi les bourgeois faisaient sculpter des femmes nues en façade⁴⁴ ? »

Etonnement, il faut accepter l'idée de ne pas savoir pourquoi partout en Europe occidentale des bourgeois généralement incultes, auront acceptés de consacrer un surcoût notable à ces décorations pour que leurs constructions perdurent patrimoniallement avec succès.

⁴² Cf. retour de la table ronde finale du 29 mars 2007 ENSAL / DASDDE / BRAUP

⁴³ Maurice Halbwachs (1877 – 1945 Buchenwald) " la mémoire collective " 1950 Paris Les presses universitaires de France (posthume)

⁴⁴ Jean Paul Lacaze entretien retranscrit du 24 février 2004

« Les prix hédoniques n'expliquent pas les femmes nues sculptées sur les façades des immeubles »

Jean Paul Lacaze, ingénieur général honoraire des Ponts et Chaussées, études foncières n° 76. *Le simple calcul économétrique des relations entre le prix du logement et certaines de ses caractéristiques peut conduire à des interprétations totalement erronées.*

Bien sûr cette ville Haussmannienne, aujourd'hui aimée précieuse et chère, se trouve être considérée comme recyclable et donc trouve à être recyclée de facto. Aimée ? Il n'y a aujourd'hui plus l'ombre d'un doute, au point même que de nos jours, pour des raisons politico-consensuelles, on reconstruit éventuellement complètement un tel immeuble « de l'intérieur » en n'en conservant que les seules façades. Mais de quand date ce consensus ?

Cet amour aurait-il à voir avec le *désamour* envers la modernité ? ne se nourrirait-il pas, aussi, de la déception apportée par le mauvais usage fait du Corbusier ?

On pourrait supposer que « le consensus d'amour » envers les immeubles Haussmanniens ne date pas de leur naissance, surtout si l'on considère d'une part leur passé d'immeuble de rapport avec des propriétaires âpres au gain (voir Balzac), d'autre part l'origine policière de leur naissance : après 1830 et 1848 et à la veille de la Commune⁴⁵, Le Baron Haussmann, préfet de la Seine⁴⁶, souhaitait, entre autre, pouvoir mâter le peuple de Paris et tirer au canon sur lui sans pour autant détruire les immeubles de propriétaires supposés plus proches du pouvoir : ainsi fut fait : les avenues nouvelles qui séparent et taillent dans des quartiers populaires faits de ruelles insalubres ont pour longueur celle de la portée d'un canon. Alors, ne pourrait-on pas supposer que la ville Haussmannienne se trouve être d'autant plus appréciée par tous paraît-il ... depuis que la *populace* l'aurait quittée ? Depuis que le zoning et le fonctionnalisme aura trié les populations ? et inventé des quartiers de relégation (et l'ascenseur), depuis qu'habiter du haussmannien serait devenu souhaité, choisi, désiré : devenu « haut de gamme » ? ... le contraire de « juste fonctionnel » ?

Alors, ne pourrait-on pas supposer que la ville Haussmannienne se trouve être d'autant plus appréciée par tous paraît-il ... depuis que la *populace* l'aurait quittée ?

⁴⁵ Louis Philippe régnera entre les barricades révolutionnaire de 1830 et celles de 1848 en ayant connu celles de 1831 et 1834 notamment dites « des canuts » à Lyon. La « commune de Paris » première insurrection prolétarienne suivra en 1871

⁴⁶ Georges Eugène Haussmann (1809 – 1891) Préfet de la Seine de 1853 à 1870 n'en connaîtra aucune.

Reste maintenant et aujourd'hui aux architectes et à leurs partenaires, non pas seulement à alimenter le haut de gamme de nouvelles constructions contemporaines promises à un bel avenir, mais essentiellement sans doute à réussir l'habitat et la ville des moyens et entrée de gamme, au delà justement de leurs seules « fonctions ».

Ce serait là, aujourd'hui reprendre le flambeau et la mission des grands hommes de la reconstruction ayant en leur temps et pour leurs raisons imposé le fonctionnalisme.

En résumé, il faudrait, en habitat obligatoirement dense (pavillonnaire écologiquement exclus), là où les usagers-consommateurs subissent plus qu'ils ne choisissent (donc partout en dehors du haut de gamme, du pavillon ou de la débrouille dans l'ancien) dépasser le seul fonctionnalisme strict (besoins analysés solutionnés et imposé par les experts) et renouer avec un « désir de l'usager-consommateur de moyen et bas de gamme », apparemment ici bien mystérieux car inconnu aujourd'hui en habitat, mais expérimenté, *marketingué* et sur-sollicité dans à peu près tous les autres domaines importants.

Certains appellent cela de l'Utopie, tant la force des habitudes reste prégnante, le sentiment de complexité présent et les signes d'un malaise dans l'habitat – pourtant innombrables – mal perçus et non entendus.

En résumé, il faudrait, en habitat obligatoirement dense (pavillonnaire écologiquement exclus), là où les usagers-consommateurs subissent plus qu'ils ne choisissent (donc partout en dehors du haut de gamme, du pavillon ou de la débrouille dans l'ancien) dépasser le seul fonctionnalisme strict (besoins analysés solutionnés et imposé par les experts) et renouer avec un « désir de l'usager-consommateur de moyen et bas de gamme », apparemment ici bien mystérieux car inconnu aujourd'hui en habitat, mais expérimenté, *marketingué* et sur-sollicité dans à peu près tous les autres domaines importants.

Certains appellent cela de l'Utopie, tant la force des habitudes reste prégnante, le sentiment de complexité présent et les signes d'un malaise dans l'habitat – pourtant innombrables – mal perçus et non entendus.

Retournons donc du côté des vacances ...

En habitat « balnéaire » les mêmes soucis de moyens et bas de gamme existent pourtant bien, (et avec le même déficit de foncier) sauf que ce sont là plus des prestations proposées (choisies) que des impositions sociales (subies), alors la séduction devient obligatoire, le désir sollicité et le plaisir suggéré, voire renouvelé.

Le « client » connaît son « achat » et la gamme qui lui est accessible, il n'en attend pas moins, néanmoins du plaisir ! Là aussi, l'habitat peut être considéré couramment soit comme « moche » (les cages-à-lapins de la côte vendéenne) soit comme bas de gamme (les campings), mais souvent ressenti comme populaire et assumés, rarement comme des zones explicite de relégation sociale.

Alors, si l'individu-architecte a bien le droit de préférer avoir le bon goût de passer ses propres vacances, loin de la populace, dans une magnifique propriété de famille en Bretagne (Vigne-vierge, accès direct à la plage, dériveur au garage et vieille servante fidèle, le tout filmé par Claude Sautet) il se doit, en tant que professionnel-architecte, de proposer une solution pour une densité balnéaire politiquement légitime et architecturalement non résolue :

Rendre « les vacances des Bidochons » contemporaines... Car sans démocratisation des vacances, combien d'entre nous n'auraient jamais vu la mer ? Personnellement, étant donné mon ascendance, je ramasserais des pommes de terre au nord de Rennes. C'est donc bien nous, français moyens, notre nombre en constante augmentation et nos désirs de vacances qui défigurons les côtes !

Si politiquement je m'en réjouis, le problème paysager et environnemental posé reste certes entier, mais la question me semble mieux formulée : il faudrait dépasser la stigmatisation du bétonnage des côtes et réussir à en proposer une version architecturale plus acceptable.

On se retrouve là encore avec le Maire, ou le promoteur, et son architecte à devoir *gérer* une interface entre des légitimités collectives et individuelles contradictoires dans un contexte frileux dominé par la nostalgie.

Là encore⁴⁷ le dynamisme du secteur privé (logiquement motivé par le gain via le désir du consommateur) ou associatif (contagion de l'enthousiasme) prend de vitesse les inerties du secteur public (freiné par l'immobilisme méfiant, échaudé et patrimonial des électeurs) : nulle part, personne ne souhaite voir arriver une densification de l'habitat ... après sa propre arrivée toutefois ! les sociologues appellent cela le comportement NIMBY (not in my back yard⁴⁸) . Face à cette pression qui s'applique généralement sur les élus, rares sont les contre-pouvoirs, sauf évidemment le pouvoir économique, qui lui peut trouver intérêt à faire cohabiter provisoirement riches et pauvres sur les lieux de vacances jusqu'à la caricature : le port de Saint Tropez où les commerçants vendent énormément de glaces à des troupes entières de pauvres (installés autour en Marina ou en camping) venants admirer les glaïeuls installé sur le pont arrière des yachts des quelques vrais riches qui s'y exhibent.

Quand bien même la théorie de l'architecture peut sembler bien loin du port de Saint Tropez, la présence permanente et sourde du dogme fonctionnaliste continue à diriger inconsciemment la façon de lire les cas particuliers : car toute tentative se trouve être ramenée à une particularité stylistique d'avant-garde, quand bien même opérateurs élus architectes et destinataires auraient conscience de ce qui se joue. Ces quelques cas particuliers nous seront immanquablement présentés comme des « images à consommer », à comprendre non comme des propositions intelligentes mais comme des exceptions stylistiques ponctuelles, relevant essentiellement du visuel !

« Images habitées »

Une micro polémique amorçant le début d'un débat éthique a secoué le Landerneau architectural il y a peu quand un critique à utilisé le terme « d'images habitées »⁴⁹.

Soufflé vite retombé.

⁴⁷ C. pages 56 & 57

⁴⁸ en anglais : « pas dans mon arrière-cour » désigne le combat d'associations de riverains contre quelque chose

⁴⁹ Christophe Le Gac dans Art press hors série mai 2005 "l'architecture contre-attaque"

Trois exemples pour illustrer le détournement de sens opéré au détriment d'une pensée : un démonstratif, un exemplaire et un emblématique avec un maître d'ouvrage privé, un maire et deux architectes.

Le promoteur Pierre & Vacances avait il y a quelques années⁵⁰, sans doute dans ce sens, fait appel, entre autres, à Jean Nouvel pour l'une de ses opérations de logement balnéaire⁵¹. Même louable et fidèle, le but de ce recours à l'architecture restait essentiellement de type marketing (c'est de bonne guerre !), et fut néanmoins perçu comme essentiellement médiatique. c'est très court.

Il y a quelques années le Maire de Trébeurden appelait François Roche pour aménager le port, l'isthme et la plage attenante afin d'aménager et de densifier sans défigurer. Le projet, l'un des premiers en France mélangeant aussi intimement paysage et architecture, comportait notamment un immeuble d'appartements destinés à la location dont l'architecture même intégrait magnifiquement la dimension saisonnière de son occupation, par une façade sur plage constituée de volets géants en bois : si en pleine saison, un mois par an, l'immeuble ressemblait effectivement à ce qu'il était (une accumulation verticale et dense d'habitat), les onze autres mois de l'année, ce procédé permettait une identification très individualisée de son habitat par les quelques vacanciers présents sous la forme du volet ouvert dans un monolithe sculptural de bois quasi massif⁵². Foin de l'audace de l'édile, le Maire avait eu également d'autres idées audacieuses, notamment financières paraît-il, il ne lui fut pas permis de mener à bien ce projet... Jamais ce projet, exemplaire quand à lecture de l'installation sociale sensible sur un site, ne fut remarqué autrement que pour sa seule image : un beau bloc en bois.

⁵⁰ et dès ses origines avec à Avoriaz l'architecture « mimétique » de Labro-Orzoni-Roques

⁵¹ résidence Pierre & Vacances du cap d'Ail 1987

⁵² pages 22 & 23 de « l'ombre du caméléon » Roche, DSV & Sie IFA KAREDA 1993

Toujours pour illustrer comment le dogme fonctionnaliste, éliminant les questions du programme et de l'usage, contraint finalement la compréhension en ne donne à lire des projets et des attitudes que leur seul style, quand bien même ceux-ci le dépasserait pourtant très largement, je citerais maintenant une attitude et un projet.

L'ensemble du travail des architectes Lacaton-Vassal qui, dans leurs projets réalisations et communication, se veulent dépouillés, allant à l'essentiel du vécu, est donné à lire par eux même au travers d'un projet fondateur, leur premier : un abris de week-end dans le désert africain.⁵³

Si tous leurs projets, constituants ainsi une œuvre maintenant reconnue, relèvent de cette intention, le plus connu ou médiatisé d'entre tous, celui qui les firent passer de l'avant garde confidentielle au devant de la scène architecturale est une simple maison qu'ils conçurent pour ... leur femme de ménage⁵⁴. Aussi brillant que soit ce projet, effectivement remarquable à plus d'un titre, il aura marqué les esprits aussi pour une particularité apparemment très anecdotique, néanmoins issue de leur revendication éthique de non-dissimulation : sur toutes les images de la maison réalisée figuraient non seulement la famille mais surtout son mobilier. Dans un contexte d'alors où tout architecte se faisait prêter du mobilier chic pour la séance photo, l'irruption de ce mobilier de « vrais gens » (donc plutôt évidemment bien moche !) attirait irrémédiablement le regard d'abord, l'attention ensuite et enfin l'intelligence éventuellement : une telle incongruité visuelle devait bien prendre sa source quelque part !

Depuis leur œuvre, volontaire, est discutée, voire polémique, comprise par certains (les mondes de la mode et de l'art, eux aussi sans conscience ni profondeur semblerait-il) ou jugée disgracieuse, voire visuellement disparaissante par d'autres (juste un style néo-radical-chic).

⁵³ Jean Philippe Vassal a été architecte-urbaniste au Niger de 1980 à 1985

⁵⁴ de mémoire et sans l'avoir jamais lu nulle part. Maison Latapie - Floirac, France - 1993

Ces trois exemples ponctuels, car il y en a d'autres, démonstratifs exemplaires ou emblématiques ont tous été donnés à percevoir comme des anecdotes stylistiques ou originalités d'avant garde, des quasi caprices , enfermés qu'ils étaient dans un même filtre de lecture, dépouillés de leurs intérêts non seulement intrinsèques mais surtout potentiels d'enseignement collectif ou de démonstration.

comment le dogme fonctionnaliste, éliminant les questions du programme et de l'usage, contraint finalement la compréhension en ne donne à lire des projets et des attitudes que leur seul style

Il faut remarquer que les trois architectes cités (J. Nouvel, F.Roche et Lacaton Vassal) ont par ailleurs travaillés sur le logement qu'on appelle « social » que je propose de considérer « d'entrée de gamme » et qui s'est auto renommé Habitat ⁵⁵ et proposés, via des projets bien sûr, des lectures différentes de ce sujet, de sa programmation et de son usage y compris patrimonial : Jean Nouvel à Némausus a proposé le luxe de « plus de surface pour le même prix », Lacaton-Vassal, en dehors de leur participation au projet Manifeste à Mulhouse⁵⁶ initié par le même Jean Nouvel, ont produit un projet remarqué⁵⁷ sur la réhabilitation d'une barre HLM de la ceinture de Paris suivant l'idée juste qu'il était moins coûteux socialement de réhabiliter plutôt que de détruire, François Roche, enfin et de façon plus excessive (mais cela lui ressemble) s'est juste fait « voler l'image » d'un projet à Sarcelles, basé sur une contagion positive pour lutter contre la dite « Sarcellite », qu'un autre aura tout simplement construit ailleurs, exactement à l'identique, le propos social en moins et le verdissement en avant, en le nommant « l'immeuble qui pousse ». juste l'image, et ça marche ! ⁵⁸
Seule l'image compte.

⁵⁵ l'Union des Hlm est devenu l'Union Sociale pour l'Habitat

⁵⁶ cité manifeste à Mulhouse 2005 pour SOMCO

⁵⁷ « PLUS -Les grands ensembles de logements- Territoires d'exception » Editions Gustavo Gili SL, Barcelone, 2007

⁵⁸ le vol d'image de projet, incontestable, a été démontré dans la revue D'Architecture.

Pourtant, bien au delà des images, tous les trois prouvaient, par le projet, la possibilité d'architectures contemporaines « d'entrée de gamme ».

Invisible ? Rendu invisible et inaudible par l'encadrement théorique. Sciemment ?

Une architecture d'entrée de gamme contemporaine désirable et désirée est donc possible, existe donc déjà, à l'image du camping populaire et assumé comme tel, mais non revendiquée et inconsciemment ou non⁵⁹, niée.

Cette négation théorique représente le verrou empêchant d'autres possibles.

DONC sur l'autoroute, au supermarché et même la plupart du temps en stations balnéaires, les hauts de gamme, moyen de gamme et bas de gamme réussissent à cohabiter,, les difficultés étant dépassées soit par un volontarisme municipal fort, soit par un intérêt commercial partagé (le commerce en station balnéaire), soit parfois aussi par un activisme militant. C'est donc possible.

DONC, au delà des pénuries de foncier, d'autres exemples de vie communautaire simple mais « harmonieuse » existent, avec comme condition essentielle et primordiale qu'elles ne soient pas ressenties comme subies.

... comme chez les riches dans l'habitat haut de gamme

Cette négation théorique représente le verrou empêchant d'autres possibles.

⁵⁹ « Je tente de prendre en compte ces critiques (des habitants d'un HLM un an après livraison), mais je m'interroge. Faut-il faire de l'architecture sociale ? On peut avoir une vision généreuse, mais on ne peut pas faire des palais sociaux. Faire de l'architecture, c'est forcément une forme d'outrance, avec trop de pots de fleurs ici, pas assez de lumière là ! »

Un architecte français à succès, surfant sur les modes, malheureusement sincère et dont les propos n'ont choqué personne. Il continue à surfer ...
LIBERATION du 11/11/04

Or que font chez eux les riches (le haut de gamme) qui soit tellement interdit aux autres (moyen et bas de gamme) avec justification : planter des clous dans le murs ? travailler chez soi ? repeindre la cuisine en mauve ? le vrai luxe du haut de gamme dans l'habitat, ce n'est pas seulement le nombre de mètre carrés ou le choix du quartier (compréhensible dans une société capitaliste) mais aussi la liberté de faire ce que l'on veut chez soi.

Cette privation de liberté de l'usager, inutilement désagréable pour lui, locataire mais aussi propriétaire, non seulement a été abandonnée dans les autres domaines, y compris dans l'immobilier commercial où on sépare la propriété (les murs) de l'usage (le bail), mais commence à coûter très cher à la collectivité : non seulement le coût certes global mais maintenant connu de l'insatisfaction sociale par exemple dans les banlieues (émeutes de Los Angeles de 1992 chiffrées à un milliard de dollars ⁶⁰) mais aussi l'addition de coût réels particuliers visibles (les plans banlieues) auxquels il faudrait également ajouter les coûts invisibles : le manque à gagner énorme que représente le fait d'empêcher des passionnés de bricolage, avec du temps libre (parfois même trop pour les chômeurs) d'agir sur leur lieux de vie alors qu'ils en auraient sans doute envie et que l'on cherche à occuper par ailleurs. La raison date de Balzac : protéger le propriétaire plus que l'habitant ou la collectivité.

**Cette privation de liberté de l'usager,
inutilement désagréable pour lui,
commence à coûter très cher à la collectivité**

⁶⁰ En 1992 Los Angeles est secouée par de sanglantes émeutes déclenchées par l'affaire Rodney King, qui voit un automobiliste noir se faire agresser par quatre policiers blancs du LAPD. Cette bavure majeure est filmée par un riverain, ce qui provoque la tenue d'un procès sous haute pression et très médiatisé. L'acquittement des policiers prononcé par un jury à majorité blanche soulève une vague de colère dans le quartier populaire et pauvre de South Central. Le bilan officiel des violences avance le chiffre de 55 morts et plus de 2 000 blessés. Les forces de l'ordre ont procédé à plus de 10 000 interpellations, et les incendies et les pillages ont été estimés à un milliard de dollars de 1992.

Du logement à l'habitat

Une des réactualisation de l'habitat les plus simple à conceptualiser serait de comprendre, qu'il faudrait ré-introduire dans les « entrée de gamme » certaines vertus adaptables issues du haut de gamme. Pour cela il faudrait commencer par considérer les habitants plus comme des citoyens-consommateurs que comme des occupants provisoires et tolérés de la propriété d'autrui. En remplaçant, comme cela s'opère déjà dans les autres secteurs d'activité, la priorité donnée à la propriété par une priorité donnée à l'usage, on actualiserait les pratiques, on passerait alors du locataire à l'usager, du logement (rangement de la main d'œuvre) à l'habitat (lieux de vie du citoyen-consommateur, quel qu'il soit) en permettant, de fait alors, d'envisager que se nouent entre l'habitant et son habitat des relations d'appropriation voire d'amour.

Il deviendrait alors possible d'importer dans le logement collectif courant (bas et moyen de gamme) ce qui existe déjà dans le pavillon ou le haut de gamme.

Proposition N° 12 : une fois la construction livrée, les habitants (ou leurs représentants) ne sont plus les occupants provisoires d'une œuvre patrimoniale pérenne mais les usufruitiers d'un lieu en mouvement, géré par des délégués à leur service.

Cet objectif d'appropriation nécessaire (pour vouloir accéder à l'amour et à ses avantages) s'accompagne de vertus et de devoirs qui doivent être aussi bien initialisés que potentiellement accompagnés dès l'origine de la conception. Ceci concerne aussi bien l'ensemble des professionnels à l'origine de la conception-réalisation d'un bâtiment que les concepteurs eux-même.

Ceci représente également l'occasion d'un réel retour d'influence sur l'habitat, non seulement des habitants eux-mêmes mais aussi de leurs représentants, y compris élus. Ainsi, il ne leur serait pas uniquement reconnu du pouvoir mais également de la compétence spécifique, ce qui mettrait fin, au bénéfice de tous et de la collectivité, d'une part, au mépris dans lequel les experts tiennent les néophytes (dans lequel certains architectes tiennent certains élus) et d'autre part au passage en force et autres « coups de mentons » auxquels certains élus ont recours.

Proposition N° 11 : à l'origine de tout projet de quartier ou de bâtiments, deux expertises complémentaires sont à convoquer pour participation et non à utiliser pour délégation : les compétences techniques et le savoir habitant (ou leurs représentants) , ils sont les partenaires de l'acte de construire.

La compétence habitante reconnue et le dialogue avec les spécialistes engagé sur d'autres bases, il sera alors possible de reconnaître à l'habitant lui-même la capacité non seulement de s'approprier mais de marquer son espace privé comme bon lui semble, hors toute censure de goût, pour peu que les conséquences se limitent à l'espace dont il a la jouissance privée. Reste, et c'est bien là l'essentiel, aux professionnels à organiser gérer et particulariser spatialement la proximité et la combinatoire des lots individuels en fonctions des sites des cheminements des cultures ... et des techniques.

Proposition N° 13 : le(s) concepteur(s) assumeront la création valorisant la construction ressentie comme d'essence collective et limiteront les contraintes collatérales sur l'usage de ce qui sera ressenti comme relevant de l'usage privé.

L'habitant pourra ainsi ressentir habiter un lieux plus qu'une fonction (c'est déjà le cas mais trop souvent en négatif) : un bâtiment sera ainsi plus appelé à être intrinsèquement un « lui-même » particulier que la mise en volume d'un programme précis et reproductible.

Plus le bâtiment sera fonctionnellement neutre, plus sa « personnalité » tiendra au travail spécifique de l'architecte qu'à sa fonction première, plus il sera appropriable, plus il aura des chances ... d'être aimé donc conservé et recyclé

Proposition N° 14 : un usage hyper normatif (à l'image des normes HLM actuelles, ou bureaux fermés tramés) pourra au minimum être possible dans les locaux, selon leur primo-affectation fonctionnelle, les autres usages étant « possibles ».

Ce passage du logement – où loi et règlements nous disent quoi y faire - à l'habitat – où chacun fait bien ce qu'il souhaite – devra bien évidemment se concevoir en fonction des réalités à la fois du marché (le propriétaire reste propriétaire) et des usages de bon sens (sécurité, nuisances sonores etc ...) donc dans une complexité certaine.

Bien sûr tout cela ne se faisant ni sans l'habitant, ni sans réglages successifs, l'élément du temps intervient ici avec évidence, orientant le lancement d'un travail expérimental et évolutif, plutôt que statuant a priori sur de nouvelles vérités.

Proposition N° 15 : les réglementations, procédures, habitudes et vocabulaires devront être modifiés pour s'adapter aux besoins et usages nouveaux. Ces modifications relatives ne devront pas être programmées a priori mais issues de l'observation de diverses réalisations expérimentales de terrain, dérogeant expérimentalement aux procédures actuelles.

Du design à l'architecture

Les professionnels de la conception devront voir les avantages derrière ces quelques contraintes nouvelles : s'ils perdront sur la mise en espace des surfaces privées, nécessairement assez neutres pour pouvoir être appropriées, et devront par la même renoncer à tester sur les habitants certaines de leurs trouvailles spatiales, ils gagneront en contre partie une plus grande liberté créative en général, sur l'ensemble, nécessairement contextualisé : Que ce ne soit pas les spécialistes seuls qui imaginent les « originalités » intérieures à la cellule d'habitat mais bien les habitants eux-mêmes ! restent bien assez d'occasion de faire « architecture » dans les parties communes (implantation, façades, circulations, accolements de cellules, vues, références culturelles ...)

Les concepteurs gagneront également par la prise d'autonomie de leur création elle-même, devenue nécessairement à chaque fois particulière ... et signée.

Cette création à chaque fois spécifique, sera susceptible de devenir parfois suffisamment particulière et identitaire pour qu'on veuille à tout prix patrimoniallement la garder.

Proposition N° 10 : lors de la conception d'un bâtiment, viser en premier la réalisation d'un lieu possédant une identité forte (appropriable et recyclable) et en second seulement adapté, bien sûr, à son primo-usage (incertain et modifiable), et viser ainsi un coût global à long terme, à l'opposé de la dérive techniciste du court terme de l'économisme dominant actuel.

L'architecture, au sens de la pratique spécifique de l'architecte, quitterait ainsi le simple habillage de « machines à habiter » (design) pour renouer avec une création issue d'une implication sociétale plus large, l'acte architectural comme acte de culture, pour l'habitat aussi.

Cette préoccupation deviendra potentiellement assez vite celle de l'ensemble de l'équipe (maîtrise d'œuvre et maîtrise d'ouvrage réunis) au point de devoir en objectiver ou expliciter sans doute clairement certains aspects.

Proposition N° 7 : lors de la programmation, qualifier comme possible, les intentions artistiques, afin qu'elles deviennent explicites aussi bien pour la maîtrise d'ouvrage que pour la maîtrise d'œuvre, y compris assumées minimales.

Une œuvre ainsi réalisée en respect de ces objectifs visera alors explicitement à une certaine forme de postérité et donc par la même de durabilité. Partant de cette idée l'œuvre se fixera d'emblée l'objectif de son propre recyclage futur de principe, même inconnu, préoccupation existante déjà chez les architectes réussissant de grands équipements d'importance, ce qui aura précédemment été nommé «le souci de la belle ruine».

Proposition N° 9 : lors de la présentation d'un projet de bâtiment, séparer conceptuellement et éventuellement constructivement le gros œuvre (syndrome de la belle ruine), le second-œuvre (équipements contemporains dont HQE) et l'œuvre (identité sociale et valeur patrimoniale)

Les professionnels y reconnaîtront éventuellement une continuité théorique et historique ainsi qu'une réconciliation d'avec leurs autres pratiques actuelles dans l'équipement ou le logement haut de gamme.

Proposition N° 8 : lors de la conception d'un bâtiment dissocier construction et premier usage (vive le plan libre de Corbu) et viser une neutralité fonctionnelle bienveillante et accueillante (vive les différences exacerbées de Koolhaas).

Les autres observateurs y retrouveront les motivations très actuelles autour des notions de « Développement Durable » ou « d'Éthique » auquel le domaine architectural ne peut échapper plus longtemps en profondeur.

Ces changements absolument nécessaires apparaîtront sous une forme ou une autre, y compris dans le domaine du BTP, de la construction (seulement débutés actuellement avec la HQE) ou de l'habitat et provoqueront inmanquablement des mutations importantes, dont l'aspect sociologique risque fort de se révéler très lourd et par ailleurs également générateur de progrès techniques.

Si actuellement, hormis quelques stars internationales, les architectes subissent les contraintes techniques et réglementaires, c'est sans doute en faisant leur boulot, au plus fort de ses spécificités originales et riches, qu'ils pourront non seulement éviter d'être dessaisés, mais encore reprendre l'aval sur la technique, laquelle ne demande qu'à se nourrir de sens : l'Utopie comme avenir de la technique (dixit G. Garracino à ENTPE)

Proposition N° 6 : appliquer le principe « penser global et agir local » à la conception du bâtiment, cela signifie dépasser la stricte application des normes et réglementations (handicapés HQE ...) et viser explicitement à une éthique de conception.

Le travail et le savoir de l'architecte, s'il ne doit pas disparaître, ne devrait également pas se substituer à ceux de l'urbaniste. Qu'ils aient souvent la double formation, la double compétence ou plus simplement « les deux casquettes », et qu'ils revendiquent une forme de pratique artistique leur donnant accès à l'hermétisme du créateur solitaire, ne les dédouane pas d'un travail plus explicite d'une part, et ne change guère la réalité très collective de leurs pratiques d'autre part, eu égard aux conséquences collectives de leurs actes. Seule le sens éthique de chacun pourra l'aider à en comprendre les limites et charges.

De l'urbanisme à l'urbanité

Non seulement architectes et urbanistes travaillent ensembles quand ce ne sont pas les mêmes individus qui cumulent les deux fonctions, mais les domaines de fait s'imbriquent continuellement, y compris quand un « immeuble durable » doit être défini dans les conditions d'aujourd'hui. L'avenir est à l'échange et à la complémentarité (synergie) entre quartiers ou bâtiments différents : par exemple la *ville durable* nous annonce des immeubles *de logements* chauffés par des immeubles *de bureaux*, devenus aujourd'hui producteurs de chaleur.

Or l'avenir de l'architecture, via les urgences environnementales maintenant bien connues, passe sans doute aujourd'hui prioritairement par celui de l'urbanisme et de la ville, qui plus est reconstruire majoritairement sur elle-même. Le bâtiment devenant encore plus que précédemment, un élément agissant au sein d'un tout.

Proposition N° 1 : appliquer le principe « penser global et agir local » à l'urbanisme et à l'architecture et le décliner en terme de réglementation, de montage d'opération et de construction.

Cette proposition cumule deux aspects complémentaires, l'un plus théorique, voulant trouver une suite au fonctionnalisme dominant considéré comme devenu nuisible, l'autre d'ordre programmatique (un concept appelé « convertible ») afin de mieux répondre aux besoins *glocaux* de la ville actuelle. Si ces deux aspects concourent à vouloir redéfinir le contexte de l'expression architecturale actuelle pour les constructions domestiques (bureaux et logements) occupé par de l'habitat au sens large (des gens considérés comme adultes, vivant dedans au quotidien) afin d'espérer devenir plus *utile* car plus *aimé*, le volet programmatique se propose en complément des programmes concernés (bureaux et logements) et non en remplacement, même si, par ailleurs, le volet théorique

propose pour ces derniers de minorer l'impact de leur fonction première, au risque maintenant connu qu'ils restent vides ou pire ne soient finalement détruits.

La ville devenue écosystème, aurait à choisir non plus seulement entre *équipements, logements et bureaux*, figés dans leurs prérogatives et tels qu'on les connaît actuellement, mais entre des cas particuliers éventuellement plus ou moins orientés typologiquement (*équipements, logements, bureaux, ou convertibles*), mais potentiellement hybridés entre ces différents types, afin que les interactions agissent non seulement entre immeubles mais également à l'intérieur même des bâtiments ou groupes de constructions, ou encore même vis-à-vis de l'avenir ou des dites « générations futures ».

Ne jamais considéré un immeuble ou un quartier comme « finis au sens de réalisés » sous une vision minérale, mais plutôt adopter une vision plus végétale et les considérer comme en continuel devenir, à l'image d'une plante vivante

Proposition N° 5 : intégrer à toute opération neuve d'urbanisme une réserve foncière « jachère urbaine choisie » permettant à court terme une appropriation par les habitants (provisoire et à moindre frais) et à terme une possibilité de *correction* urbaine.

L'essentiel, pour passer d'un urbanisme (réglementaire) à une urbanité (vivante) reste de convaincre du changement de paradigme évoqué ici précédemment page 52 à 58 :

« il devient imaginable de passer d'un préalable fonctionnaliste gestionnaire qui sépare populations, rythmes et programmes, à un préalable démocratique de site qui au contraire fédère et rend possible un meilleur usage (à coût équivalent) des surfaces et des lieux, « plus près du terrain ».

« apparaît ainsi un nouvel enchaînement systémique : des approches « d'installation des programmes sur un site » que l'on synthétise dans l'appellation « politique de

site » où les tours de tables naissent sur des opportunités foncières, préexistent à toute prévision d'action et donc à toute définition de programme »

Proposition N° 2 : remplacer l'actuel pivot programmatique « logique de fonction » par l'émergeant « politique de site » correspondant mieux aux réalités opérationnelles : opportunités foncières, tours de tables, besoins et acteurs, interactions ...

Ces processus opérationnels qui forgent les pratiques dans la vie courante de chacun remontent à des considérations théoriques qui les encadrent toutes. Or s'il est aisé de comprendre qu'après guerre, la théorie fonctionnaliste basée notamment sur la *tabula rasa* (la table rase) ait été considérée comme justifiée, puis ensuite conservée dans les années *villes nouvelles*, quand, de fait, une ville se construisait sur un champs de ruines ou dans un champs de betteraves, il semble plus qu'urgent aujourd'hui de changer d'encadrement méthodologique, alors que la ville se reconstruit sur elle-même de façon complexe culturelle et humaine et chaque fois particulière.

Proposition N° 3 : inverser l'esprit des processus à l'origine de toute création de surface bâtie (mobilisant de l'argent public) et donc remplacer une approche globale fonctionnaliste et réglementaire structurée a priori par une approche locale et pragmatique, structurée sur des objectifs et contrôlée a posteriori.

Le « quartier », y compris dans son flou terminologique, offre une échelle correspondant a priori aux synergies et interdépendances techniques et d'usage évoquées.

Proposition N° 4 : considérer le « site » comme une échelle d'approche éco-responsable, et l'envisager à terme sous l'angle d'un éco-système cohérent. Définir ce « site » en fonction, aussi, des tissus politiques et associatifs constitués et respectueux des autres priorités connues (transports, carte scolaire, emploi ...)

De l'art au lieu

Cette piste dite *des artistes* se trouve à l'arrivée comme abandonnée, mise en sommeil, mais avec raison, pourtant elle se trouvait à l'origine même, et de ce travail (une conversation autour d'un café avec Dominique Gonzales-Foerster et Caroline Bourgeois), et de cette recherche BRAUP (programme « art architecture et paysage » 2004) pour une excellente raison : on ne peut aujourd'hui remettre en question le contexte de la pratique architecturale qu'en se positionnant à son extérieur, comme l'avaient pressentis les promoteurs de cet appel d'offre de recherche, et comme je l'avais pratiqué de facto personnellement en me mettant au service d'artistes contemporains appelés à intervenir dans le champ architectural, car ils étaient préférés par la maîtrise d'ouvrage aux architectes eux-mêmes ! Pourquoi Donc ces clients institutionnels ou privés importants préféraient-ils donc appeler des artistes que des architectes ⁶¹ ?

D'entrée, inspiré de leur *méthode désirante*, je travaillais sur ce sujet avec des avis nombreux explicites compétents et convergents ⁶² pour arriver à un résultat net clair explicite exprimé et ... juste inaudible ! (sous peine de snobisme aggravé). Il fallait l'abandonner car c'est bien là que j'ai rencontré l'incompréhension la plus totale aussi bien des béotiens que des architectes qui partagent tous cette évidence : « les architectes SONT des artistes » alors que la négation même de cette évidence fondait l'origine de ce travail, épistémologiquement, méthodologiquement théoriquement et pratiquement :

« parce que les architectes ne sont pas les artistes ». Seuls les architectes actuels les plus réellement « compromis » avec les artistes que je connaissais de près ou de réputation « spéciale » savaient déjà cela ⁶³, mais cela n'allégeaient en rien les soupçons de snobisme.

⁶¹ La RATP avec Dominique Gonzalez Foerster et Caroline Bourgeois, (avec *Purple Institute* mandataire) Thierry Costes (Groupe Costes) avec Pierre Huyghe, Philippe Parreno et M/M (avec *Anna Léna* mandataire)

⁶² H.P. Jeudy, J. Allégret, C. Rannoux, N Blanc, T Costes, Dominique Gonzalez-Foerster

⁶³ François Roche, Didier Fuiza-Faustino, Pascal Mazoyer, Pierre Lafond, Philippe Rahm, Lacaton-Vassal puis Patrice Bouchain ou François Seigneur

Tous les autres *collègues-architectes* ne peuvent entendre cette différence énoncée pourtant par Chris Younès⁶⁴ : « les architectes font dans le cadre, les paysagistes à la limite du cadre et les artistes hors cadre ».

Tous partagent avec leur entourage et diffusent activement et sincèrement l'idée qu'ils sont « des artistes, qui, en plus, savent construire », avec l'idée associée de liberté.

Non ! les architectes ne sont pas libres et pratiquent dans un cadre qu'ils doivent respecter et qu'ils ont intériorisé, mais ce n'est pas à des architectes qu'il faut l'expliquer ...

(ni à des scientifiques sans utiliser leur méthode, quand on est ni artiste, ni scientifique, mais juste architecte).

Qui plus est, au filtre « de l'amour », mon intuition fondait une différence possible et féconde : les artistes sont appelés sélectionnés et requis sur le seul désir, quand, inversement, seul le désir (isolé) des architectes eux-mêmes les pousse à imposer un supplément (non désiré) au seul nécessaire requis. En comparant les situations : on appelle les artistes parce qu'on les souhaite, alors que, quand le recours à l'architecte reste réglementairement obligatoire. Alors, pour le même prix, autant en prendre un « bon » (bon professionnel, bon gestionnaire, bon

Architecte subi VS artiste choisi

constructeur ou bon médiatiquement ...). En un mot c'est : architecte subi VS artiste choisi Et cela ne ferait donc aucune différence ?

Après en avoir vécu la réalité dans ma vie de praticien, notamment à l'origine auprès d'Ange Leccia (la révélation), puis eu l'intuition à l'origine de ce travail de recherche, après en avoir eu la confirmation auprès de nombreuses personnalités scientifiquement respectables (mais non-architectes), et l'avoir exprimé en rencontrant un soutien certain (merci à Chris Younes) il me fallait essentiellement le prouver scientifiquement aux architectes eux-mêmes.

J'ai provisoirement laissé-tomber (!), pour le ressortir maintenant en conclusion, certes parachutée.

⁶⁴ Chris Younès à l'oral, au séminaire « art architecture et paysage » du BRAUP le 28 septembre 2006, à propos du paradigme du vivant opérant un retour en art.

Néanmoins l'idée originelle d'expérimentation perdue et la démonstration resterait plus probante réalisée par des artistes, socialement plus impactante ou communicante.

Juste parce que par nature et par habitude, les artistes s'engouffreront dans l'idée de « liberté créatrice vivante » avec pour outil leur écriture stylistique (artistique) pré-existante, alors que les architectes, par nature et par habitude, profiteront de ces appels d'airs pour augmenter et imposer leur écriture stylistique (architecturale) préexistante. Sans plus de mérites personnels les premiers travailleront effectivement sur le vivant quand les seconds continueront le jeu des volumes sous la lumière.

Proposition N° 16 : exceptionnellement la conception sera confiée à des artistes contemporains, lesquels seront secondés par un architecte d'opération.

Bien sûr, l'architecte possède des compétences que l'artiste ne possède pas, lesquelles lui permettent d'accéder à la construction, via la reconnaissance de son diplôme, de ses pairs, de l'Ordre, et plus important encore des sociétés d'assurances. La création architecturale « par » les artistes contemporains ne pourra être que provisoire et utiliser des solutions contractuelles spécifiques pour leur en conserver la maîtrise, en effet il ne s'agit pas de travailler *avec* des architectes (ce qui ne marche quasiment jamais) mais bien *en plus* et *au dessus*.

Proposition N° 17 : les bâtiments, réalisations expérimentales devront être exemplaires (processus reproductibles) et non remarquables (exceptionnels et non-reproductibles). Dans ce but ils devront respecter un coût de construction habituel. Seuls les honoraires seront augmentés par exemple par un jeu sur la note de complexité.

Ce recours aux artistes se justifie d'une part, pour que ces éventuelles premières réalisations emblématiques non seulement prouvent qu'il devient possible de travailler dans le vivant en architecture, mais en offrent également des illustrations radicalement différentes de ce qui existe actuellement, et donc, d'autre part, pour assurer la communication visuelle d'un concept programmatique (!)

Proposition N° 18 : les bâtiments, réalisations expérimentales devront être exemplaires (processus reproductibles) et non remarquables (exceptionnels et non-reproductibles). Dans ce but, et selon le principe du »qui peut le moins peut Il plus « , ils devront respecter au moins les normes fonctionnelles (et non fonctionnalistes) de leur premier usage, par exemple les normes HLM actuelles pour du logement.

Proposition N° 20 : les réalisations seront conçues ans la perspective assumée (com.!) de représenter un concept programmatique. Elles en sont les seules réelles illustrations.

Tout autre moyen d'assurer la promotion de ce travail sera par ailleurs envisagé, soit scientifiquement, comme cela a déjà été effectué via la participation à l'équipe scientifique « Enquête du logement étudiant » (PUCA MTETM 2006), soit sur le terrain, comme présenté ci-après, en conclusion.

Proposition N° 19 : seront démarchés à la fois des opérateurs publics et privés, même si les procédures publiques d'appel d'offre risquent fort de compliquer notablement les choses.

« réinventer la ville, voilà ce qui est aujourd'hui devant nous (...) une ville d'innovation économique, architecturale, sociale, environnementale ! (...) Aujourd'hui, je veux que nous allions encore plus loin ensemble pour que Lyon devienne une référence et que s'exporte très au delà de notre territoire, le modèle lyonnais »

Gérard Collomb, discours du 16 mars 2008

Tout passe, in fine, par le terrain ! Qui plus est, en ce qui concerne l'expérimentation, les usages ou l'avis des habitants, toute théorie rencontre un moment ses limites.

Une autre conclusion passe par la réalisation architecturale pour donner la crédibilité du terrain à des propos sinon bien théoriques

Proposition n° 18 : les réalisations seront conçues en la perspective assumée (com. I) de représenter un concept programmatique. Elles en sont les seules réelles illustrations.

Proposition n° 19 : seront démarchés à la fois des opérateurs publics et privés, même si les procédures publiques d'appel d'offre risquent fort de compliquer notablement les choses.

Proposition n° 20 : les réalisations seront conçues en la perspective assumée (com. I) de représenter un concept programmatique. Elles en sont les seules réelles illustrations.

Tout autre moyen d'assurer la promotion de ce travail sera par ailleurs envisagé, soit scientifiquement, comme cela a déjà été effectué via la participation à l'équipe scientifique « Enquête du logement étudiant » (PUCA MTETM 2006) soit sur le terrain, comme présenté ci-après, en conclusion.

Proposition n° 21 : seront démarchés à la fois des opérateurs publics et privés, même si les procédures publiques d'appel d'offre risquent fort de compliquer notablement les choses.

HORS PROPOS

Après les deux premières parties de ce rapport, il est temps de revenir sur l'ensemble des réflexions et des échanges qui ont permis de construire ce document.

Le processus de concertation a été initié par le maître d'ouvrage, le 29 mars 2007, lors d'une table ronde de travail.

Cette table ronde a permis de définir les objectifs de la concertation et de constituer un comité de pilotage.

Le comité de pilotage a été composé de représentants de toutes les parties prenantes du projet.

Le comité de pilotage a organisé une série de réunions de travail et de tables rondes.

Les réunions de travail ont permis de discuter des différents aspects du projet et de prendre des décisions.

Les tables rondes ont permis de recueillir les avis et suggestions de tous les participants.

Le processus de concertation a été très riche et a permis de construire un projet commun.

Il est important de souligner que la concertation n'est pas un processus linéaire, mais un processus continu.

La concertation a permis de créer une dynamique positive et de renforcer la confiance entre les parties prenantes.

En conclusion, la concertation a été un succès et a permis de construire un projet durable et aimé.

Le processus de concertation a été très riche et a permis de construire un projet commun.

Il est important de souligner que la concertation n'est pas un processus linéaire, mais un processus continu.

La concertation a permis de créer une dynamique positive et de renforcer la confiance entre les parties prenantes.

En conclusion, la concertation a été un succès et a permis de construire un projet durable et aimé.

Le processus de concertation a été très riche et a permis de construire un projet commun.

deuxième partie :

retour de la table ronde finale du 29 mars 2007

RAPPORT FINAL

Une table ronde

à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon

lieu : école d'architecture de Lyon à Vaux en Velin

date : le 29 mars 2007 de 15h00 à 18h30

intention : la table-ronde représente un débat critique (enregistré) qui marque l'aboutissement du travail effectué tout en ouvrant des perspectives

participants :

Cécile Regnault (enseignant chercheur DASDDE ENSALyon) *modératrice*

Gilles Desèvedavy : *rapporteur de l'étude*

étaient présents essentiellement des enseignants chercheurs :

Nicolas Tixier (BRAUP) *représentant le commanditaire*

Nathalie Blanc (géographe) *spécialiste de la ville durable*

Pascal Gontier (architecte) *la ville comme écosystème*

Marie Chistine Lories (journaliste) *la médiation architecturale*

Hélène Hatzfeld (sociologue) *les participations citoyennes*

Andréa Urlberger (*esthétique*) *philosophie, art et architecture*

Renato Salieri (chercheur ENSAL) *architecture et avant garde*

Didier Richard (architecte) *observateur CAUE*

Etaient également invités :

Michèle Sustrac (PUCA) *du comité scientifique*

Philippe Madec (professeur DASDDE ENSALyon) *la philosophie DDE*

Yann Maury (ENTPE) *politiques européennes de l'habitat*

Chris Younes (philosophe) *philosophie, art et architecture*

HORS PROPOS

Aujourd'hui des gens combattent et meurent⁶⁵, bien trop souvent dans l'indifférence. Heureusement aussi aujourd'hui des gens construisent et tentent⁶⁶ dans l'amour. Existente aussi la droite et la gauche, l'argent, le capitalisme, l'initiative et l'audace, la gauche archaïque et la droite moderne, les banlieues, la mondialisation, les guerres, les religions, le marketing, les impératifs de gouvernement, mais aussi le drame écologique ou le déroulement du quotidien de chacun, et le désir ... la vie quoi !

Alors quid des rapports entre un « tout cela » en mouvement et l'architecture, entre cette contemporanéité complexe et mouvante et la recherche architecturale⁶⁷. Ces rapports entre l'hyper-actuel confus et la dite recherche doivent-ils même exister, ou le peuvent-ils seulement, en dehors du seul recul confortable du nécrophile ?

Le 29 mars 2007 à L'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon a eu lieu une table ronde autour de la présente recherche intitulée « vers un immeuble durable ... et aimé ? » dont l'un des objectifs résidait dans le fait de contribuer à y mettre fin au travers d'une conclusion dite « honorable ». Cette table ronde a été enregistrée et il reste facile de se reporter à cet enregistrement pour vérifier que la conclusion de quatre heures de débats porte, non pas sur le sujet même de cette étude⁶⁸, mais bien sur sa légitimité en tant que travail de recherche, eu égard à la méthode employée : explicitement inspirée des artistes contemporains, plongée dans l'actualité, mouvementée et réactive, parfois virulente mais argumentée, très certainement imparfaite mais essentiellement concernée combattante et vivante.

A une époque où le grand prix national d'architecture de cette année⁶⁹, en recevant son prix des mains du ministre déclare vomir « cette HQE de mes deux » avec la virulence qu'on lui connaît, à l'époque où mon associé et ami, l'irascible R de « hérésie⁷⁰ », étudié dans les universités du monde entier⁷¹ reste toujours « tricart » en France, à l'époque où on dit vouloir rapprocher recherche et acteurs dans des transversalités hybrides, j'imaginai possible de tenter poliment un travail installé sur ce territoire intellectuel, mélangeant pratiques de terrain, actualités diverses et recul spéculatif. Dieu merci, je n'étais pas le seul et je remercie les individus qui y ont cru, ainsi que La DAP, le BRAUP et le PUCA de l'avoir tenté avec moi. Je remercie aussi particulièrement Wissam Khalif, le dernier en date m'ayant donné ce courage, et qui prouve par ailleurs que les *promoteurs*, horribles pragmatiques, tenus pour co-responsables avec les architectes d'une situation catastrophique, pouvaient éventuellement y croire aussi, voire en avoir besoin ou envie ...

Il me semble donc toujours aussi légitime à ce jour de vouloir tenter de revisiter les conditions de la production architecturale afin de souhaiter en améliorer les résultats, de le faire non pas de façon maîtrisée donc parcellaire mais en osant embrasser un ensemble nébuleux incontrôlable car vivant. Il me semble enfin possible de déboucher sur des propositions nouvelles et argumentées comme ici « inverser la prépondérance entre fonction et site » susceptible d'améliorer les choses sur le terrain pour le quotidien des « gens », en conformité avec une éthique professionnelle « Durable & Equitable » qui reste à devoir être inventée.

La table ronde du 29 mars aura à la fois validé cette idée d'une invention réelle, certes plus théorique que scientifique, et prouvé qu'elle ne peut aujourd'hui se faire que très difficilement en relation avec la recherche architecturale institutionnelle.

La table ronde n'aura finalement pas parlé d'autre chose et c'est là une conclusion.

⁶⁵ Des gens souffrent subissent et parfois même meurent de mal-logement aujourd'hui en France

⁶⁶ Je suis d'une génération initialement étouffée par ses aînés mais qui, au risque du ridicule, refuse leur cynisme.

⁶⁷ au delà des projets et réalisations eux-mêmes, appelés les architectures, il existe le sujet de l'Architecture.

⁶⁸ en quatre heures, les 20 propositions finales synthétiques soumises n'ont jamais été abordées en tant que telles.

⁶⁹ Rudy Ricciotti auquel je dois par ailleurs ma titularisation comme enseignant d'architecture

⁷⁰ François Roche de « R & Sie » autrefois « Roche, DSV & Sie » dont j'étais le DSV

⁷¹ et à ce titre moult fois cité comme référence, y compris au lancement du présent appel d'offre de recherche.

LE VRAI AVANT-PROPOS

En fait la question ne serait-elle pas de savoir à quoi sert l'architecture aujourd'hui? Cette question primaire, tout un chacun est en droit de se la poser un jour ou l'autre et certains nous la posent réellement, que ce soit le grand public aux architectes ou les étudiants aux enseignants d'architecture, voire les décideurs aux chercheurs afin d'éclairer les choix et décisions à prendre par rapport à des conditions toujours changeantes (conditions sociologiques, *écologiques* et ici également foncières).

Deux types de réponses existent : la première, connue de tous, réside dans l'idée que les architectes conçoivent *les lieux où vivent les gens*, avec une idée de mieux-vivre pour les usagers. Idée primaire et attendue mais jamais dénoncée.

La seconde, plus réaliste, consisterait à considérer l'architecture comme un champ d'intervention complexe très professionnalisé où différents partenaires conjuguent leurs compétences en manipulant des sommes financières souvent importantes en vue de gérer au mieux la vie sociale dans l'espace réel. C'est l'idée d'un professionnalisme indispensable additionnant gestion, ingénierie et spatialité.

L'un de ces professionnels s'appelle l'architecte et on lui reconnaît culturellement une prérogative artistique auréolée de mystère, d'une opacité souvent bien utile⁷².

Idéalement les deux réponses s'additionnent : l'ensemble de ces professionnels conçoivent et construisent effectivement *les lieux où vivent les gens*, le plus souvent sur leur délégation et en principe dans l'idée d'un mieux vivre pour les usagers. Parfois cela *marche* plutôt bien comme pour les grands équipements urbains que finalement, au delà des polémiques, les usagers apprécient à juste titre comme *un service* qui leur serait proposé dans une *enveloppe* qui s'inscrit peu ou prou dans l'histoire de l'architecture patrimoniale. Alors les élus, avec le sentiment du travail accompli au nom des usagers, félicitent l'artiste, croient en lui.

Cela *marche* aussi très bien pour les *maisons de rêve*, où l'architecte travaille au plus près d'un client qui l'a choisi, et au delà du fait qu'elles soient souvent hors de prix, elles offrent à tous à la fois du rêve et des idées dont s'inspirer pour agir dans son quotidien : les succès aussi bien des revues spécialisées que des magasins de bricolage prouvent là une certaine forme d'intérêt⁷³ et de diffusion démocratique.

Le problème apparaît quand les deux réponses ne s'additionnent plus, et quand la seconde écrase la première : alors « les gens » manquent de culture architecturale !

Seuls les professionnels *savent* la qualité et les usagers se trompent cruellement quand ils veulent « pendre les architectes », la réponse serait alors de leur apprendre à voir que cette architecture EST de qualité. Fausse piste !

Le public est jugé compétent et légitime s'il aime, mais incompétent s'il dénigre.

Pour peu qu'on le respecte, un problème d'Architecture existe donc bien là : comment devons nous faire en tant que professionnels pour lui faire aimer demain ce qu'il dénigre aujourd'hui, tout en intégrant des données incontournables tel que l'impératif écologique nous le suggère : la compétence habitante démocratique.

En effet, dans le domaine architectural bâti et jugé par le public, au delà des équipements publics et des maisons de rêve, au delà également de l'*ancien*⁷⁴ encore très présent et utile, gage précieux d'identité et de souplesse urbaine, reste alors à détester *l'habitat domestique récent subi* : les logements et bureaux neufs dans lesquels les usagers se trouvent être fonctionnellement répartis, et que l'on pense sans trop de scrupules détruire et remplacer au bout de trente ans, une fois amortis. Un échec, certes, mais rentabilisé et finalement benoîtement reconduit.

D'où « vers un immeuble durable et aimé ? »

⁷² Si la loi rend le recours à l'architecte obligatoire dans la plupart des cas, sa seule présence cautionne la dimension culturelle

⁷³ même si cela s'appelle « la décoration », petite sœur *mainstream* et vulgaire, il s'agit bien aussi là d'architecture.

⁷⁴ soit très apprécié et choisi pour son charme ou sa souplesse, soit détruit ...)

La question de se demander pourquoi les « producteurs d'habitat » n'arrivent-ils donc généralement plus à satisfaire leur clientèle, au delà du très haut de gamme, ou des solutions hors marché principal me semblait aujourd'hui légitime, surtout quand les producteurs d'électroménager, de moyens de transport ou de biens culturels réussissent plutôt sur toutes les gammes⁷⁵, et quand les solutions aujourd'hui tellement décriées donnaient hier étonnamment plutôt satisfaction⁷⁶.

Cette question ne me semble toujours pas trop simple et primaire mais essentielle, surtout quand la seule réponse de l'époque consiste non seulement à détruire ce bâti mais en plus à le reconstruire ou à l'étendre encore plus comme un fatalisme et toujours selon les mêmes principes, quasiment à l'identique, au seul *style* près.

De nombreuses analyses et explications existent sur ces sujets, appartenant aux champs de la sociologie, de l'urbanisme, de la géographie ou de la psychanalyse, mais guère dans celui de l'architecture, sinon ce fameux déficit en éducation architecturale. Le même public, sa belle sensibilité à l'architecture, et les mêmes architectes seraient donc plutôt « bons » en équipements publics, maisons de rêve, réhabilitations et plutôt « exécrables » en habitat domestique contemporain ? Architecturalement, ce ne serait donc qu'un problème de style ou d'éducation ?

Or d'autres domaines de production, malgré un contexte incontestablement difficile sociologique ou politique (en fait le même !) ont non seulement évolué face aux difficultés rencontrées mais se préparent au nouveau choc écologique annoncé.

Seul le champ architectural n'ose affronter ces questions de système de production et se complaît dans des querelles de style faisant office de pare-feu. Même le défi écologique ne saurait faire vaciller cet autisme dogmatique des architectes qui vont sans aucun scrupule aller récupérer chez leurs collègues ingénieurs le label HQE, légitime d'un point de vue constructif, mais non spécifiquement architectural : dans trente ans, à la supposée satisfaction du public on détruira des bâtiments *propres* !

Le secteur du bâtiment est l'un des premiers producteurs de déchets, et les 14 cibles HQE prévoient une destruction à impact minimisée (ingénierie) mais ne prennent pas en compte l'objectif majeur de non-destruction (architecture).

Pour être, plus que HQE, *durable*, un bâtiment doit être destiné à être non-détruit.

Pour être destiné à être non-détruit, un bâtiment doit essentiellement être aimé.

Trop bête : pour être durable un bâtiment *domestique* doit être ... aimé !

Mais comment être aimé ? que signifie « être aimé » ?

Pour peu que l'on considère comme actuellement que l'architecture est affaire de spécialistes, alors la solution réside sans doute dans le génie de l'architecte et dans l'admiration que lui portent ses pairs. Faisons donc confiance au génie, de préférence international, et sinon s'il échoue, alors oui il faudra pendre l'architecte !

Pour peu que l'on considère, à contre-courant du dogme actuel, que les architectes conçoivent *les lieux où vivent les gens*, avec une idée de mieux-vivre pour les usagers, alors « être aimé » perd un peu de son mystère élégant et aristocratique et se colore d'un peu d'ordinaire voire de vulgarité, il devient alors possible de se référer à l'usage, à la compétence habitante et très prosaïquement au marketing, à l'auto-construction ou à la décoration, fut-elle de mauvais goût ...

L'architecte et ses compétences spécifiques participerait alors à un travail collectif dont il céderait la maîtrise du détail et de l'avenir à un habitant qu'il ne choisit pas. En habitat domestique le *subi* doit changer de camp. [*aimé*] devient donc bien une question de démocratie, de prérogatives, et de combat anti-dogmatique⁷⁷.

⁷⁵ les techniques du marketing aussi décriées ou perfectibles soient-elles partaient à l'origine de l'usager de ses besoins et de leur satisfaction, même s'ils sont désormais artificiellement créés et que le nouveau but est le désir et sa frustration.

⁷⁶ on oublie facilement aujourd'hui la joie des premiers habitants des cités de banlieues, ou des résidences périurbaines, aussi bien que les ressentis très valorisants des premiers travailleurs des tours de bureaux. Les mêmes aujourd'hui, chassent les lofts ou appartements de charme et installent leurs bureaux dans des appartements Haussmanniens.

⁷⁷ Une vraie question politique portant sur un transfert de maîtrise : que les élites rendent le contrôle aux usagers et les servent.

UN TRAVAIL THEORIQUE, NON SCIENTIFIQUE

Ce sujet de l'architecture *domestique* (logements et bureaux neufs, en dehors donc des équipements, de la maison individuelle et du bâti ancien) avec un intitulé se préoccupant explicitement de *durable* et *d'amour*, (thèmes nouveaux ou incongrus voire considérés comme déplacés) avec comme postulat une contestation explicite du dogme en place (*le fonctionnalisme programmatique*) et qui se nourrit moins de références sérieuses que d'air du temps, provient en plus d'un individu ne sortant pas du sérail. C'est en tant que praticien, sans formation scientifique ou théorique adéquates, mais avec un parcours riche et diversifié que je me suis tourné vers les scientifiques sur la base du seul désir. Tout simplement parce que j'avais observé sur le terrain que c'était bien là la méthode (non scientifique) des artistes avec lesquels j'avais travaillé. Innocemment, je trouvais cela terriblement *hybride*.

Je me suis tourné vers la recherche architecturale pour en devenir un acteur, non en tant que scientifique ni en tant qu'artiste, mais en tant qu'architecte concerné, comme les artistes le font non scientifiquement mais néanmoins très sérieusement. Comme eux, je considérais non les frontières mais les ponts, non les champs de compétences délimités mais les urgences communes. Comme eux j'ai possédé d'abord un sentiment sur une intuition sociétale, qui s'est transformé en un sujet mélangeant éthique et pragmatisme, devenu finalement essentiellement politique. Comme eux j'ai d'abord foncé sur une piste, gonflé d'un sentiment de légitimité et d'urgence, avant même d'avoir pensé technique. Comme eux je me « fous » de la forme que cela devra prendre à la fin⁷⁸ pour peu que « quelque chose » existe. Ce n'est donc qu'après⁷⁹ que j'ai cherché des moyens et frappé à des portes.

La table ronde du 29 mars n'aura fait que débattre du fait de savoir si j'ai frappé à la bonne, et de savoir si ceux qui l'ont ouverte ont eu raison ou tort, et s'ils le regrettent finalement ou pas. Même si je les remercie (BRAUP), il n'est pas évident que leurs espoirs aient été comblés, par rapport aux risques d'une telle ouverture, aux responsabilités qui sont les leurs et à la conception sincère qu'ils s'en font.

Car il est incontestable que ce travail n'est pas « scientifiquement correct », mais il est tout aussi incontestable que ce travail a été jugé théorique et légitime, les quelques extraits des débats (ci-après et choisis en ce sens) en attestent.

La table ronde du 29 mars aura également clarifié la façon dont les propositions qui découlent de ce travail doivent être lues : comme des pistes brutes.

Le résultat de cette étude peut donc être considéré comme mitigé ou polémique :

- très certainement décevant d'un point de vue scientifique, non pas sur le sujet les hypothèses ou les résultats eux-même, mais surtout sur leur mise en relation (défaillante ?), la méthode employée et la difficulté à exploiter ce travail tel que.
- éventuellement exploitable scientifiquement néanmoins, non pas comme une recherche scientifique, mais comme une esquisse exploratoire de problématiques nouvelles et contemporaines (Cf. H Hatzfeld), de filtres nouveaux (Cf. MC Lorier).
- une réussite relative d'un point de vue théorique, par rapport à un vide actuel, avec des remises en questions foisonnantes, utopiques et néanmoins étayées.

Ces intuitions convergentes et exploratoires, reposant sur un échantillonnage citationnel hasardeux, offrent néanmoins des pistes théoriques intellectuellement stimulantes et donc, in fine, l'occasion de travaux scientifiques réels, à condition d'être réalisés par d'autres. Ce travail aura alors atteint un objectif : être utile.

⁷⁸ et à les entendre, les artistes utilisent à priori plus « une boîte à outil en vrac » que des techniques dédiées et maîtrisées

⁷⁹ Donc ce sujet n'a pas tenté de correspondre ou de répondre aux attentes de la recherche, mais l'a requise ensuite à son service : les choses s'engageaient donc pour le moins de façon peu orthodoxe explicitement inhabituelles voire risquées ...

En général, les chercheurs répondent à un appel d'offre, de la même façon que les architectes (moi le premier) répondent à un programme : par nature et par réalisme ils font là où leur dit de faire, les marges de liberté restant à l'intérieur d'un cadre fixé.

DE VRAIES PISTES

Je ne développerai pas ici toutes les pistes déjà évoquées dans le document préparatoire de la table ronde (ci-après) et qui n'ont pas été débattues le 29 mars. Certaines d'entre elles et d'autres me semblent devoir être citées ici plus spécifiquement eu égard aux conclusions de la table ronde du 29 mars :

Un nouveau paradigme : la prééminence du site remplace celle de la fonction.

Illustration, voire démonstration de l'utilité scientifique de la présente recherche, une de ses « pistes » a été d'ores et déjà ré-instillée dans *La Recherche* au travers d'une consultation de recherche lancée par le PUCA en mars 2007 sur le thème « logement et condition étudiante en France et dans l'Union Européenne »⁸⁰

Le post-anti-fonctionnalisme : un combat théorique permanent

Qu'en est-il de la contestation du dogme fonctionnaliste au delà des rénovations et débats stylistiques ? le fait même qu'il m'ait été dit sans arrêt que « *la contestation du fonctionnalisme avait déjà été conduite* » en sous-entendant qu'il s'agissait là d'un combat d'arrière garde aura suffi à me convaincre de sa vitalité retorse⁸¹.

Architecte & artistes, faire « dans ou hors » le cadre

Tout ce volet de notre travail n'apparaît plus guère dans sa forme finale sinon dans son tome 2 notamment pour une raison très simple, pragmatique et suffisante : quelqu'un, au sein du même appel d'offre⁸² le fait mieux que moi et de façon totalement convergente : Chris Younes⁸³ et son équipe. GERPHAU UMR CNRS 7145 LOUEST Il n'en reste pas moins que cette « intuition » de départ est devenue une piste sûre.

Ecouter l'approche déviante des « non-architectes » sur l'architecture

Un tel fossé⁸⁴, fût-il nié ou déjà expliqué, concerne au premier chef les architectes. D'autres partenaires de terrain pourtant possèdent des savoirs précieux mais peu divulgués dans la mesure où leur pratique consiste à contourner les absurdités, mais aussi les règlements et leur esprit. Donc aussi à rester cachés et inexploités.

Dire la qualité architecturale et donc oser parler amour et démocratie

Par des chemins détournés, j'en suis finalement arrivé de façon nouvelle et contemporaine à la désespérante actualité toujours renouvelée d'un vieux combat politique perdu⁸⁵. Voir Jacques Allégret dans le dernier chapitre page 37

Concertation, démocratie et politique

Au delà des effets d'annonces et des sincérités relatives, l'usage actuellement requis de *la concertation des habitants* reste incompatible avec le dogme dominant et ses conséquences opérationnelles procédurières, notamment réglementaires⁸⁶.

Amour désir sympathie et architecture : vers un transfert de maîtrise

Il reste à coup sûr risqué ou oiseux de parler amour désir et sympathie en ce qui concerne *une architecture de sachant*. Il devient par contre nécessaire mais aussi plus facilement possible de les ré-aborder en ce qui concernerait *une architecture relationnelle*⁸⁷, re-qualifiant les relations de pouvoir en habitats.

⁸⁰ Maury Yann (sous la dir.) : Logement et condition étudiante – Pré-rapport, PUCA Paris, juillet 2006 .

« Architecture et logement étudiant, comment réinventer » - page 14 (par Hélène Hatzfeld et Gilles Desèvedavy)

⁸¹ De fait, actuellement ce débat théorique n'existe pas. Or le dogme parraine toujours règlements processus et actions ! ? ! ?

⁸² Séminaire « art architecture et paysage » du 28 septembre 2006 à Paris. BRAUP

⁸³ Younes Chris (sous la dir.) : Des figures contemporaines / de la modernité entre art architecture et paysage –

⁸⁴ Je rappelle qu'il est toujours question *de pendre* les architectes. Si, les « professionnels de la profession » de l'architecture ont toujours eu quelques difficultés à comprendre le sujet et l'objet de mon travail (jugé utopique) ce n'est guère le cas des autres, scientifiques opérateurs élus ou simples usagers, qui tous ont rapidement compris pour une raison certes contestable mais évidente et simple : leur compétence habitante, plus proche des absurdes réalités du quotidien que des utopies.

⁸⁵ Jacques Allégret entretien retranscrit du 27 janvier 2003

⁸⁶ Pascal Gontier entretien retranscrit du 12 mai 2005

⁸⁷ terme ici inventé, en relation avec « esthétique relationnelle » de Nicolas Bourriaud (1998) recyclant l'art social des 70,s Par ailleurs, *l'architecture relationnelle*, conséquence de ce travail, envahit mes activités praticiennes Rue Royale à Lyon

VERBATIM (citations extraites de l'enregistrement de la table ronde du 29 mars 2007)

« organiser une table ronde, pour que le contrat de recherche soit bien perçu, d'autant plus que l'un des mérite de cette recherche c'est que c'est la seule qui aborde frontalement les questions de maîtrise d'ouvrage, et la question de l'articulation entre le programme et le projet, et la question du logement par l'axe tout de même *art architecture et paysage* »
Nicolas Tixier BRAUP

« je rapprocherais sa démarche assez volontiers de la démarche des designers, qui sont aussi sur le plan de leur pratique professionnelle souvent à l'interface entre une recherche d'idée, de concepts, et tout de suite amenés à les mettre en pratique auprès des usagers (...) c'est pas une recherche classique, c'est pas non plus une recherche appliquée, on pourrait éventuellement le placer dans une troisième catégorie, un document plutôt hybride justement, qui se rapproche de ce que j'appellerai une recherche-action, ou une recherche impliquée »
Cécile Regnault ENSAL

« moi ma formation c'est l'école des hautes études, c'était donc de faire de la recherche, et la recherche c'est comme tu l'as dit tout à l'heure un outil de compréhension du monde, qui cherche aussi à construire un monde mieux compris, donc meilleur, donc débouchant sur de l'expérimentation et l'innovation, avec d'une part l'établissement d'un questionnement et d'autre part l'application de ce questionnement traditionnellement à un corpus (...) et qu'est ce qu'il apparaît dans le travail de Gilles, c'est que la phase d'enquête existe, la phase d'alimentation du corpus existe, mais au lieu que soit posé un questionnement exprimé, il s'opère justement une espèce de démarche de symbiose la plus simple, c'est à dire que Gilles digère, il digère avec amour avec passion toutes ces informations qu'il a collectées et il ressort un produit spécifique, qui n'est plus à mon avis un produit de recherche mais un produit théorique, c'est à dire qu'il va vers l'élaboration d'une théorie de l'architecture et de l'urbanisme qui est absente. Il y a un vide théorique en ce moment sur l'architecture et l'urbanisme. Il y a de la recherche, mais c'est bien souvent du bilan ou du retour, et c'est bien évident que ce travail ne s'inscrit pas dans ce type de recherche-bilan, pour moi il s'inscrit très nettement dans le champ théorique. Alors je ne sais pas si pour le BRAUP s'inscrire dans le champ théorique c'est échapper au domaine de la recherche ou c'est légitime en soi. Moi je considère que c'est extrêmement légitime ... je pense qu'il serait intéressant de montrer les limites des filtres qui sont usuellement opérants maintenant, et de montrer que les filtres que l'on pourrait mettre en oeuvre pour le projet d'un habitat *durable et aimé* étaient vraiment les filtres émergents, c'est pas les vieux filtres usés, c'est les filtres émergents et ça c'est une vraie piste de recherche et pas seulement une théorie qui vient du fond de l'intelligence de quelqu'un, c'est quelque chose qui est très fondé. Je pense que ta digestion elle est fondée par des points solides »

Marie Christine Loriers T&A

« la question qui se pose aujourd'hui est de savoir si on en est toujours là (science dure etc ...) et c'est pour ça que la façon dont procède Gilles me semble intéressante, c'est parce qu'il donne un coup de pied dans la fourmilière, et il essaye de nous montrer qu'il y a dans notre société des postures, des démarches, des

façons d'approcher les choses qui travaillent en profondeur ces positions acquises de la recherche, tout en cherchant à pouvoir être partagées (...) pour moi, en tant que chercheur cherchant à développer la recherche en école d'architecture, Gilles me semble prendre dans nos sociétés les questions sur la place de l'individu, la place de la subjectivité, la place de l'expertise sociale, de l'expertise de l'utilisateur, l'expertise de l'habitant, qui sont des grandes notions aujourd'hui mises en avant dans la participation, la concertation ... il les prend justement pour nous questionner sur nos positions acquises de chercheur et nous mettre mal à l'aise ; et en mixant les approches pouvant venir de domaines complètement différents »

Hélène Hatzfeld ENSAL

« une des raisons pour lesquelles le projet de Gilles à l'initiale m'avait attiré, il y avait une impulsion, une envie, et c'est pas des choses qu'on rencontre fréquemment dans le domaine de la recherche (...) c'est là où je suis complice avec la démarche de Gilles c'est que je pense que la transgression vient aussi du fait que l'on vient d'ailleurs, mais c'est un combat de tous les jours et adhérer à des démarches un peu différentes me semble une précaution d'usage pour les chercheurs ... après c'est vrai que du coup j'ai été un peu déçue, je m'attendais à quelque chose qui soit plus itératif, et c'est vrai que fondamentalement il n'a pas changé par rapport aux hypothèses de départ, or une recherche c'est quand même un déplacement, mais encore une fois je ne vais pas faire l'académique (rire) c'est terrible, mais on rentre dans les moules ou les formes qui nous sont prêtées. »

Nathalie Blanc CNRS

« il me semble qu'il y a une alternative clairement posée par le travail de Gilles. Ou bien on considère ce travail au fond comme une très belle mise en perspective de différents besoins qui existent aujourd'hui dans notre société, qui est au fond une très belle utopie, et quand je dis utopie je n'ai aucun mépris contrairement à un certain nombre de personnes aujourd'hui, et là il n'y a pas possibilité d'expérimentation globale. Or il me semble indispensable de poser la question de l'expérimentation, mais à un autre niveau et c'est le deuxième terme de l'alternative : Ou bien, si tu l'acceptes, on prend des éléments de ta démarche qui peuvent à ce moment-là être testés de manière sans doute plus partielle et qui vont mettre à mal l'ensemble de la problématique »

Hélène Hatzfeld ENSAL

« je pense que tu as légitimé ces pistes mais que tu occultes cette légitimation (...) parce que ce qui importe c'est la largeur du questionnement et là ton questionnement il est large (...) le discours de Gilles explique mal ses fondations, certes mais son discours est autrement plus costaud et autrement plus perturbant, c'est vraiment un pavé dans la mare (...) la recherche que fait Gilles, avec tous les risques qu'il prend – parce c'est vrai qu'il ne comprend rien à la méthode de la recherche – des risques théoriques, mais c'est vital de tenter une recherche comme ça ... »

MCL

« je vais peut être être un peu ambitieuse, mais finalement je lis le travail que tu nous a présenté comme le premier temps d'une sorte d'appel d'offre de recherche. Cela peut paraître exagéré, mais souvent si on veut lancer un appel d'offre de recherche il va falloir faire une recherche exploratoire avant, consulter pour cela un certain nombre « d'experts », avoir une table ronde, et à partir de là dégager un certain nombre de pistes, d'axes de recherche . et justement je lis ton travail comme la prémisse possible d'une telle relance. Ce qui signifie deux choses : la première c'est que cela permettrait de démultiplier tes postures, et d'explorer tout ou partie des thèmes (...) je dis cela pour la suite, que tu essayes de le vendre aux organismes de recherche, c'est le deuxième étage de la fusée »

HH

Texte préparatoire à la table ronde tenue le 22 mars 2007

RAPPORT FINAL

PRESENTATION

Ce rapport correspond à une convention de recherche passée dans le cadre du Programme interdisciplinaire de recherche « art, architecture et paysages » session 2004.

Le programme interdisciplinaire de recherche "Art, architecture et paysages" a été initié au sein du ministère de la culture et de la communication par la direction de l'Architecture et du patrimoine (DAPA - Bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère), associée à la Délégation aux Arts Plastiques (DAP) ainsi qu'à la Délégation au développement et aux affaires internationales (Mission de la recherche et de la technologie). Dans le cadre de la politique scientifique qui lui est propre, l'Institut national d'histoire de l'art (INHA) participe également à cette action incitative. En 2005, deux nouveaux partenaires ont rejoint le programme : le Plan urbanisme construction architecture (Direction générale de l'urbanisme, de l'habitat et de la construction au sein du ministère de l'équipement) et le Bureau des paysages (Direction de la nature et des paysages, au sein du ministère de l'écologie et du développement durable).

Il fait suite à une convention MCC / Délégation aux Arts Plastiques / DIDREAM N° 7214 52 2001 remis à Pascale Cassagnau / DAP Eric Lengereau / BRAUP et Florence Meisel-Gendrier / DICREAM en mai 2004 .

Responsable scientifique :

Gilles Desèvedavy, architecte DPLG
Maître assistant titulaire en école d'architecture
Attaché au département ASDDE
28 ter rue Belgrand
75 020 Paris
deseve@noos.fr

Organisme de rattachement :

Département Architecture et Stratégies du Développement Durable et Equitable
Ecole d'architecture de Lyon
3 rue Maurice Andin
69 512 Vaux-en-velin
gilles.desevedavy@lyon.archi.fr

Membres de l'équipe :

Gilles Desèvedavy, *architecte et enseignant*, rédacteur (*et à ce titre seul engagé sur la totalité des textes*), avec, Nathalie Blanc, *géographe*, Pascal Gontier, *architecte et enseignant*, Marie-christine Loriers, *journaliste*, Lorenza Mondada, *ethnométhodologue*, Guy Granier, *opérateur*, Catherine Rannou, *artiste et enseignante*, mais également, Jean François Reynaud, *archéologue*, Jacques Allégret, *sociologue*, René Micout, *économiste du bâtiment*, Henri-pierre Jedy, *épistémologue*, Dominique Gonzalez-Foerster, *artiste*, Cyria Emelianoff, *philosophe de la ville durable*, Thierry Costes, *limonadier*, Pierre Peillon de l'Union Sociale pour l'Habitat, Jean-paul Lacaze, *Ingénieur général Honoraire des Ponts et Chaussées*, et Caroline Bourgeois, *commissaire d'expositions*, Anne Racine du MCC, Luciana Ravel, *de Ante Prima*, Michel Marcoccia *de l'université de technologie de Troyes*, Marianne Doury *de la Sorbonne*, Pascal Mazoyer, *de mésarchitectures* et les artistes Michel Aubry, Claude Closky, Michel François, Anne Frémy, Pierre Huyghe, Fabrice Hybert, Véronique Joumard, Philippe Parreno, Xavier Veilhan, Jacques Vieille, Jean-luc Wilmouth et bien sûr *mon ami Ange Leccia*.

PREAMBULE

Le programme interdisciplinaire de recherche « art, architecture et paysages » énonce des attendus et intentions, parmi lesquels sont notamment évoquées une priorité interdisciplinaire, la mise en œuvre de la réforme LMD en écoles nationales supérieures d'architecture⁸⁸, les relations entre recherche et pratiques artistiques, l'émergence de projets inédits, une attention particulière aux exigences d'échelle urbaine ou de développement durable. Le rappel de la problématique générale de l'action incitative précise en conclusion : « Ce programme vise à inciter le développement d'une interdisciplinarité scientifique ayant pour objet la réalité des dynamiques intellectuelles transversales qui irriguent le processus de conception, alimentent la démarche de projet et se traduisent dans l'espace par une transformation physique de type culturel. Il se positionne aussi à la croisée de configurations intellectuelles et expérimentales. Il s'inscrit également dans la fécondité des relations entre pratiques artistiques, conceptions architecturales et transformations paysagères⁸⁹ »

Notre proposition de recherche intitulée « vers un immeuble durable ... et aimé » correspond a priori⁹⁰ aux attendus et intentions énoncés mais présente néanmoins une particularité importante immédiatement visible notamment dans la structuration de notre équipe : la proposition et l'équipe se structurent autour non seulement de la personne de Gilles Desèvedavy, mais autour d'un désir par lui exprimé : il est l'initiateur, le carrefour et, in fine, le rédacteur principal de ce travail et donc aussi le seul responsable.

Donc je dirai « JE »

Je ne suis pas un scientifique, ni de formation ni de parcours, mais un praticien⁹¹ qui frappe à la porte de la recherche. D'une certaine façon je suis, entre autres, « l'objet » de cet appel d'offre et tente d'en devenir l'observateur froid. Si la posture pourrait facilement passer pour fautive, elle n'en demeure pas moins sans doute intéressante, peut-être risquée mais orientée vers l'ouverture et l'élargissement des disciplines, sans doute complémentaire des autres recherches et consciemment souhaitée comme convergente. Il sera donc demandé au lecteur de faire preuve d'un peu d'indulgence envers un travail oscillant entre la tentation maladroite de singer un rapport scientifique, et celle, radicalement contraire, de faire œuvre personnelle⁹². Au delà d'une forme de confusion « objet/sujet/acteur » ce rapprochement, par ailleurs naturel et spontané, éventuellement sympathique ou courageux, semble réellement, potentiellement, originalement, fécond.

Je remercie le Bureau de la recherche architecturale urbaine et paysagère d'avoir retenu notre proposition de recherche, au delà de cette particularité annoncée.

⁸⁸ avec pour conséquence une pratique scientifique doctorale émergente

⁸⁹ Bilan de l'appel à propositions de recherche Sessions 2004 et 2005 page 7

⁹⁰ hébergée par le département Architecture et Stratégies pour le Développement Durable et Equitable de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon (ENSAL / ASDDE) notre proposition comprend un volet pédagogique en champ TPCA (Théorie et pratique du champ architectural et urbain menés par des enseignants-praticiens, eux même embauchés en relation directe avec leurs pratiques professionnelles), directement lié à la restructuration issue de la réforme dite LMD.

⁹¹ mon parcours de praticien m'a amené à collaborer à de nombreux travaux susceptibles d'être cités dans le cadre des réponses à cet appel d'offre (et d'ailleurs cités dans l'appel d'offre lui-même)

⁹² Pour des raisons d'efficacité supposée, et, sans doute plus sûrement de travers personnels, cette étude s'est notamment orientée vers la production d'un vecteur de communication large de type « manifeste ». Celui-ci est renvoyé en annexe en fin de document, *en évocation pour l'instant*. Il est très légitimement susceptible de ne pas être validé ou accepté dans sa forme par le commanditaire de cette étude. Il en serait alors clairement détaché, et diffusé séparément.

CONTEXTES

La passerelle ici lancée entre recherche scientifique nécessairement rigoureuse, contemporanéité inévitablement confuse, et création immanquablement incarnée, ne peut apparaître que comme risquée mais terriblement passionnante.

Notre proposition se situe à ce même carrefour mais lancée depuis la création incarnée, au travers de la confusion contemporaine, en direction de la recherche.

Contexte Français de la perception grand public du monde architectural :

« faut-il pendre les architectes ? » demandait récemment le titre d'un livre écrit par un journaliste célèbre situé au carrefour de la profession et du grand public⁹³. Le fait même de pouvoir poser une telle question en étant sûr d'être compris pourra passer dans un premier temps pour le symptôme d'un malaise entre la profession et le grand public. Bien sûr ce malaise nécessite d'être plus profondément étudié.

Contexte de la construction en France :

A l'image des mythes et réalités attachés à ce que le monde politique appelle, comme distancié, « la société civile », le monde de l'architecture, selon l'angle de vue choisi, peut différer de celui des réalisations architecturales effectives. Ainsi, si Nouvel, Portzamparc ou Roche apparaissent comme les architectes Français les plus connus à l'étranger, demeurent-ils les plus influents sur la masse globale de la production française ? Les plus reconnus par le monde du BTP⁹⁴ pourraient plutôt être J.J.Ory ou Macary⁹⁵. Y aurait-il ici aussi « un haut » et un « bas » ?

Contexte du débat architectural en France :

Pourtant, aussi bien dans les écoles d'architecture, les revues spécialisées (qui restent très confidentielles) ou les débats professionnels, le débat théorique sur l'architecture se fait actuellement pour le moins discret, et s'est sans doute déporté sur le débat sur les projets eux-mêmes. Mais ces projets subissent et portent inévitablement des considérations théoriques. Là encore agirait la thèse dite post-idéologique avançant qu'il y aurait une idéologie suprême consistant à dire « pas d'idéologie ! »⁹⁶. Or, même dissimulées, indirectes, les idéologies agissent encore.

Contexte de la recherche architecturale :

La recherche scientifique subit elle aussi une double pression de l'époque en des directions contraires. On lui demande à la fois d'être plus efficace dans un contexte de compétition mondiale (donc si possible irréprochable dans la rigueur scientifique) et plus directement utile au monde de la production mondialisée (et là de se rapprocher des acteurs des champs observés) S'il y a des domaines où elle excelle, comme par exemple celui de la recherche de type historique ou sociologique, il y en a de moins orthodoxes où il lui faut nécessairement prendre certains risques et essayer les plâtres⁹⁷ afin de se consolider, voire se régénérer.

⁹³ « faut-il pendre les architectes » Philippe Tretiack édition du Seuil 2001

⁹⁴ par le monde de la recherche scientifique également : voire les invités aux enquêtes de sciences sociales portants sur ces sujets : la réalité de terrain y est plus convoqué que l'avant garde

⁹⁵ tant les constructions neuves sur le terrain relèvent apparemment plus du pragmatisme opérationnel ou de la rénovation pragmatique (re) que directement des théories conceptuelles.

⁹⁶ c'est à dire pas d'autre choix que les règles du capitalisme contemporain n'admettant pour seules questions que la tolérance et le multiculturalisme. Cf. Slavoj Zizek, qui affirme par ailleurs : « toute vérité est partielle et engagée »

⁹⁷ Le D du LMD signifiant Doctorat, qui va former les Docteurs en Architecture, alors que pour l'instant il n'en existe pas ? HDR, architectes et les quelques architectes ayant obtenu un « autre » doctorat devront nécessairement collaborer, et se mettre d'accord pour remplir ensemble une coquille neuve.

Contexte de l'appel d'offre « art architecture et paysage » :

« Le programme interdisciplinaire de recherche « art, architecture et paysage » se propose d'interroger la nature plurielle des productions plastiques qui, au quotidien, participent des transformations de l'espace sensible, du cadre de vie et de la culture matérielle des sociétés contemporaines »⁹⁸

Le texte de l'appel d'offre exprime très clairement une orientation tournée vers la production contemporaine, artistique et réelle. Ce texte se montre très conscient des complexités liées à ces interdisciplinarités déjà mises en pratique, expérimentées, réelles, mais encore peu observées ou analysées, faites d'hybridations, de mélanges de compétences, de porosités et de mobilités conceptuelles au croisement des savoirs et des savoir faire, et dont les écoles d'architecture et les écoles doctorales devront se rapprocher et/ou s'inspirer, sur laquelle la recherche se doit de se pencher⁹⁹

Contexte de notre réponse à cet appel d'offre :

Notre proposition, après avoir été citée en 2002¹⁰⁰ aura été retenue en 2004 au-delà de sa particularité avouée – une extraction non scientifique – sans doute en partie grâce à la transversalité hybridée de compétences qu'elle proposait, mélangeant expériences collaborations et noms, aussi bien de l'architecture, de l'art contemporain ou de la recherche, sciemment au cœur du champ prospecté. Ainsi, un effort de chacune des parties a été nécessaire afin que la rencontre s'opère. Un effort partagé restera sans doute nécessaire pour que tous la considèrent, in fine, comme fructueuse.

Contexte de remise de notre rapport final :

Conscient de la situation délicate créée par cette inversion de rôle entre *observé* et *observant*, de la prétention de vouloir jouer l'*observateur froid* en se réclamant d'une légitimité d'*acteur bouillant*, conscient par ailleurs du risque pris par une institution à accueillir de l'*engagé* dans un corpus par essence *distancié*, je n'oserais donc confesser une reconnaissance ou sympathie, je m'efforcerais de les remplacer par une forme d'analyse, en parlant de sens de la conjoncture, d'innovation clairvoyante, ou de repositionnement comparatiste¹⁰¹. Quoi qu'il en soit, si un effort de forme sera effectué dans le cadre de la rédaction de ce rapport, il me faut confesser que le sujet même de notre étude nous a amené à devoir adopter pour sa communication efficace la forme du manifeste¹⁰². Par ailleurs, ce rapport de recherche se trouve être lié à une action sur le long terme génériquement intitulée ARCHITECTURES¹⁰³, dont l'objet global reste la poursuite d'une rénovation théorique du contexte opérationnel en architecture.

⁹⁸ Introduction du texte de l'appel à propositions de recherche

⁹⁹ ... or, à force de se pencher au bord du bassin, on prend le risque de tomber dans l'eau, ou de se faire accrocher par un baigneur. On peut s'en plaindre ou s'en réjouir, mais guère s'en étonner.

¹⁰⁰ présentée avec l'ENBA de Tours et Jacques Vieille

¹⁰¹ de nouveaux impératifs apparaissent tels que l'expriment les plus hautes autorités européennes : « mettre rapidement et efficacement la connaissance au service de l'innovation et l'innovation au service de la connaissance » José Manuel Barroso cité dans « Avoir des leaders dans la compétition universitaire mondiale » Institut Montaigne octobre 2006

¹⁰² Le présent rapport ne pouvant se résumer à une telle forme, le manifeste se trouve renvoyé en annexe détachable, voire être très légitimement détaché, et donc in fine à être diffusé séparément.

¹⁰³ il en constitue la troisième étape, faisant suite à un rapport déjà remis au Ministère de la culture MCC/DAP/DIDREAM, et simultanément poursuivi par d'autres actions, en partie dans les domaines de la recherche (PUCA) de l'enseignement (OPINION) ou de la pratique opérationnelle (TGI)

OBJECTIFS

« Vers un immeuble durable et ... aimé » dans son intitulé même présente deux particularités vis à vis d'un travail scientifique : d'une part l'usage du terme « durable » se trouve être tellement banalisé de nos jours qu'il envahit l'ensemble du champ architectural et ne réduit aucunement le terrain de l'investigation¹⁰⁴, d'autre part, l'angle de l'amour se prête bien peu à une objectivation. Pourtant ...

Oser affronter l'amour (ou plus exactement la question de l'amour) :

Comment éviter l'amour, pourtant immanquablement au cœur de toute chose ?

Certains y réussissent pourtant, non pas intimement ou personnellement bien sûr, mais au moins professionnellement, et pour des raisons très largement justifiées : l'amour, on le sait, reste ingérable, à l'opposé de l'attitude requise pour certains travaux, dont la recherche scientifique, où le « flou » se trouve être malvenu et déconseillé, y compris à l'origine, dans notre démarche de recherche et son intitulé de la première heure¹⁰⁵. L'irruption de *l'amour* se trouve pourtant être le résultat d'un travail préalable de type recherche : c'est la conclusion¹⁰⁶ de l'étape 2 de ARCHITECTUREs servant de base à la présente recherche : une construction devient durable pour peu qu'on ne souhaite pas la détruire, et pour ne pas souhaiter la détruire, la condition première se trouve être ... qu'elle soit aimée ! Certes, ainsi exprimé caricaturalement, il pourrait sembler inutile de produire 300 pages pour l'énoncer. Bien au contraire, le rapport aura essentiellement servi à peut-être prouver que pour parler d'architecture, il devient inévitable de parler de sa perception par ses destinataires et que, donc, il faut oser affronter l'amour.

Le renouvellement de la problématique architecturale

Sans prétendre aboutir à une recette pour « trouver l'amour », l'objectif de cette étude pourrait s'annoncer comme « se donner plus de chance pour le rencontrer ». Ainsi exprimé, il devient possible non pas de lever le voile du mystère de l'amour mais bien de réduire la surface inconnue qui l'entoure, en la cernant au plus serré. Par exemple en affrontant des explications à tendance objective sur les raisons du désamour, maintenant disponibles. Dans le cas de notre étude, cela passe par un inversement des hypothèses et conclusions de l'étude précédente : Si la question de *la convertibilité fonctionnelle des bâtiments courants ou domestiques* a débouché sur l'importance centrale de l'amour dans le champ architectural, alors la question de l'amour, abstraite, nouvellement posée comme centrale¹⁰⁷, mène assez inévitablement à un ensemble de critiques référencées et existantes¹⁰⁸, puis logiquement à une esquisse de renouvellement de la problématique architecturale.

¹⁰⁴ L'intitulé ARCHITECTUREs tout autant, non par prétention mais par ouverture de champ.

¹⁰⁵ titre « la neutralité bienveillante » : étude portant sur la convertibilité fonctionnelle des bâtiments courants ou domestiques . étude sur la programmation architecturale « post-fonctionnaliste ».

¹⁰⁶ Cf . Epilogue page 221 du rapport remis au MCC/DAP/DICREAM. Le titre « la neutralité bienveillante » étant devenu « vers un immeuble durable ... et aimé »

¹⁰⁷ De fait la question annoncée de la durabilité de l'immeuble en devenant complètement annexée et dépendante, donc résultante, disparaît assez vite des quêtes de spécificité problématique. Si ce point simplifie notablement la démarche (« aimé, donc durable ») et la problématique réunifiée, il ne règle en rien ni sa communication, ni son détail, ni les inventions programmatiques induites.

¹⁰⁸ Dans bien des domaines, on ne compte plus les logiques post-fonctionnalistes, du marketing aux analyses sociétales ou macroéconomiques. En architecture pourtant, les critiques du fonctionnalisme passent encore actuellement majoritairement pour une simple option stylistique.

De l'immeuble HQE à l'immeuble durable par la *dé-fonctionnalisation*

L'immeuble HQE existe maintenant de plus en plus, on peut même imaginer que, par le réglementaire, il se généralisera bientôt totalement. L'« objet-immeuble » économe en énergie ayant utilisé un processus constructif moins polluant s'installe dans les esprits et les pratiques : c'est le résultat positif du travail de nos amis ingénieurs. Il s'agit de construction et de technique d'écologie pratique banalisée mais aucunement d'architecture, ni d'éthique sociale et économique et encore moins de refondation de la gouvernance contemporaine. Or, de même que l'architecture ne se résume pas à la construction, le Développement Durable et Equitable ne peut se résumer à une technique constructive, fût-elle écologique¹⁰⁹. L'exploitation *rationnelle* des ressources naturelles régulées par un système pyramidal techniciste froid et organisée par le partage du travail, telle qu'elle fut issue de la révolution industrielle a non seulement atteint aujourd'hui ses limites, mais, c'est devenu aujourd'hui incontestable, a également hypothéqué gravement l'avenir. Le débat ne porte plus sur le besoin du changement (« on va dans le mur ! ») mais sur les méthodes de ces changements, par un réformisme plus ou moins radical. On parle aujourd'hui d'un coût global du réchauffement climatique¹¹⁰. (L'hypothèse étant que la prise en compte de l'urgence se trouve politiquement minorée par rapport au savoir scientifique actuel) Or le domaine de l'architecture ne se serait pas encore saisi de l'ampleur des conséquences. L'apport HQE d'essence non-architecturale mais constructive (et là bien efficace) symboliserait plutôt la démission éthique des architectes : « un arbre qui cache la forêt ». Les fondements de la production architecturale doivent également, non pas être améliorés, mais revisités de fond en comble à la lumière des discours estampillés DDE. Dans ces conditions c'est bien le fonctionnalisme encore opérant en architecture, et déjà largement critiqué par ailleurs, qu'il faut violemment revisiter. Comme dans les autres domaines touchés par le DDE il faut passer la situation au filtre de l'éthique et, comme beaucoup d'entre eux l'ont déjà fait¹¹¹, en arriver sans doute à vouloir dé-fonctionnaliser.

Inventer « l'immeuble durable ... et aimé » en tant que sujet

Qu'on l'appelle « économie de l'innovation » « société de service et de l'information » ou « post-industrielle », on sait maintenant qu'elle se double aussi d'un nouveau paradigme social et d'un défi écologique de l'ordre de la survie. Cela marque une époque de rupture. On sait également assez largement que dans cette société post-industrielle la révolution numérique liée à la primauté donnée au marketing a quasiment inversé l'offre et la demande. On « vend » maintenant de l'image de marque, voire de la « marque aimée », c'est même devenu selon certains le nouveau moteur économique¹¹², et, à l'opposé d'un système fordiste, le cœur de compétence où se joue la primauté dans la nouvelle économie-monde. Le leadership des autres domaines, notamment économiques boursiers et politiques, se tiendrait maintenant au niveau de l'immatériel : au niveau du désir. Le contrôle du désir, comme le contrôle tout court, au cœur du sujet de l'amour.

¹⁰⁹ Développement Durable et Equitable = social + économique + écologique (Cf. textes fondateurs du DDE, Rio, Kyoto etc ...) contrairement au « nettoyage » marketing actuel du mot *durable*

¹¹⁰ Un *expert* parle aujourd'hui d'un coût de 5 500 000 000 000 euros : rapport de Sir Nicholas Stern (ancien haut responsable de la Banque Mondiale) rendu public le 30 octobre 2006 chiffre ainsi, à terme, le coût du réchauffement climatique. Bien sûr, comme tout chiffre « lancé » il ne vaut que pour « annonce ».

¹¹¹ la preuve d'une telle affirmation pourrait donner lieu à de très longs développements. Avant de préciser plus, pensons juste aux logiques marketing dominantes ayant révolutionné la productique

¹¹² Daniel Cohen parle de « désintégration verticale de la production » et l'illustre avec une paire de Nike Air Pegasus vendue 70 dollars aux Etats-Unis, dont 16 pour la fabriquer (cuir, textile, machines, transport, douanes et travail délocalisé) 35 pour la distribuer et 19, au cœur de l'activité de Nike pour transformer un objet physique en objet social : « une basket que les gens auront envie d'acheter »

page 52 de « trois leçons sur la société post-industrielle » Seuil 2006

Pourtant face au désamour, face à des « produits qui ne plaisent pas », pour les architectes, l'aigreur personnelle ou la revendication corporatiste semblent globalement les seules réponses : la bonne architecture serait déjà là, mais le peuple, mal éduqué, ne saurait pas le voir¹¹³. Pour les autres, les réponses, souvent complexes mais intéressantes, ne parlent quasiment pas d'architecture¹¹⁴. Pour tous, la solution devait venir du politique. Et le politique, globalement indifférent à ces problématiques complexes de très long terme, soit se limitait au législatif et au réglementaire - la construction gérée par l'incitation fiscale ou le HQE rendu obligatoire par le règlement - soit utilise l'architecture ponctuellement, via les projets d'équipements, en initiant des coups, il faut l'avouer souvent plutôt réussis. Des architectures certes, mais pas de questionnements sur l'Architecture. En gros, pas de réponses. Et surtout, découverte, même pas de questions posées. Le sujet n'existant pas, les politiques ne peuvent s'en saisir. Il devient alors urgent, pour pouvoir s'en saisir, d'inventer l'immeuble durable en tant que sujet.

La particularité de devoir cerner un vide utile

S'il n'existe pas d'une part et s'il s'agit d'un sujet neuf d'autre part, une forme de pure abstraction, il est nécessaire de lui donner un aspect moins « gazeux », moins évanescent, au risque de ne paraître qu'une pure invention conceptuelle.

Pour exister en tant que sujet dont le débat citoyen et les politiques pourraient se saisir, il lui faut pouvoir présenter à la fois une utilité (des avantages à l'usage) et un « visage » particulier, différent et nouveau, une visibilité porteuse.

Un argumentaire sur les vertus que l'on pourrait en attendre serait prétentieux, risqué et imprécis¹¹⁵. Par contre, dégager d'un diagnostic certaines préconisations afin de les rendre possibles et donc potentiellement opérantes, semble moins abstrait, plus pragmatique et plus mesurable également. Ces préconisations prendront ici la forme d'un pré-programme, cahier des charges partiel composé de propositions expliquées, visant à aider les convaincus¹¹⁶ à cerner ce « vide utile ».

L'illustration par le renouvellement de l'expression architecturale

Ce sujet de « l'immeuble durable et aimé » pour exister doit donc également présenter un « visage » particulier. Or, pour des raisons sur lesquelles il nous faudra revenir¹¹⁷, l'hypothèse post-fonctionnaliste porte (déjà) intrinsèquement en elle l'idée que l'architecture ne serait pas ou plus « l'expression de la fonction »¹¹⁸, c'est pourquoi il est prévu de faire appel à des artistes contemporains dans le cadre d'éventuelles réalisations, au moins dans un premier temps. Un rapide raisonnement par l'absurde, montrerait également qu'un nouveau programme ne créé pas obligatoirement une nouvelle architecture, au moins dans l'immédiat¹¹⁹

¹²⁰

¹¹³ Comme dans tous les autres domaines mal-aimés ou mal-compris, la solution semblait résider dans des cours de sensibilisation en école dès le primaire. Comme si la sensibilité au logement, au cadre de vie, à la Ville ou à l'espace n'existait pas déjà dans la vie courante !

¹¹⁴ ou alors maladroitement : les « architectures criminogènes » du brillantissime Michel Rocard sont, tel que l'ont perçu les architectes, une connerie au premier degré, mais malheureusement derrière se cache une vraie question effectivement centrale, que bien peu ont voulu voir.

¹¹⁵ Bien sûr, malheureusement et quoi qu'on en dise ... on ne l'évitera pas dans ce texte . désolé.

¹¹⁶ ce pré-programme ne sera pas l'outil de la propagande ! il doit être déduit et complémentaire de l'argumentaire qui lui sera préalable, actuellement porté par le présent document et le manifeste

¹¹⁷ voir plus loin : « pourquoi des artistes ? »

¹¹⁸ ce qui reste peu ou prou la base de l'enseignement et de la pratique architecturale actuelle.

¹¹⁹ Un architecte « normal » le ferait ressembler à un bâtiment « normal » : inutile et contre-productif

¹²⁰ En ce sens Je citerai de mémoire Chris Younes au séminaire « art, architecture et paysage » le 28 septembre 2006 : à propos du paradigme du vivant (par ailleurs longtemps décrié par la modernité et opérant un retour en art) et aux en-communs supposés « les architectes font dans le cadre, les paysagistes à la limite du cadre et les artistes hors cadre »

Pour espérer exister, qui plus est dans une époque médiatique et sans être porté par le système, un nouveau programme non-attendu doit donc obligatoirement présenter un visage en partie inconnu, ou au moins nouveau. Le timing semble là stratégique : si une « fonction » nouvelle produit inmanquablement une forme elle aussi nouvelle, et des usages inattendus, il faut pour cela du temps. Dans un premier temps parfois on peut ainsi ne pas « voir » la nouveauté¹²¹, parfois à tel point qu'elle risque de ne pas y survivre. Si pour vivre par ses illustrations, un tel programme, abstrait par nature, doit forcer le jeu¹²² et devancer ses propres conséquences, inversement, on imaginera facilement qu'un programme nouveau, à terme reviendra aux architectes, amenant sans doute inmanquablement à un renouvellement de l'expression architecturale.

La communication par un pré-programme communicant

Artistes, opérateurs ou même simple lecteur ne peuvent réellement tenter de bien vouloir « comprendre » un nouveau dispositif conceptuel qu'à la condition bien compréhensible d'en « voir » un peu matériellement les éventuelles conséquences que l'on pourrait en attendre. Même si là encore il peut sembler que cela soit un peu « mettre la charrue avant les bœufs », l'efficacité commande d'illustrer dès maintenant le potentiel de cette requalification expérimentale, programmatique conceptuelle et théorique, en complément du rapport de recherche ou du manifeste toujours un peu plus littéraire qu'opérationnel, par un élément de présentation pragmatique des réalités attendues, celles qui seront vécues par les usagers, construites par les opérateurs (?) et décidées par les politiques. Cet élément qui, à cette étape, peut donner forme et « parler » à ces destinataires doit adopter une forme convenue et connue : celle d'un pré-programme communicant.

Diffuser et convaincre

« convaincre les destinataires et intermédiaires » comme annoncé dès l'origine reste l'objectif principal de ce travail. Sa spécificité revendiquée - une extraction non scientifique - apparaît là-aussi avec pour obsession de ne pas se satisfaire de produire de la connaissance, objet premier et noble de la recherche (qui plus est, dans ce cas de façon sans doute maladroite et non rigoureuse) et ainsi de flirter avec les limites du raccourci facile, du relent démagogique ou de la provocation gratuite, tant rigueur et communication tirent le travail en sens contraires. Par contre, d'avoir glané en cours de progression les thèses de Michel Callon, Daniel Cohen ou de l'Institut Montaigne, me permettent d'esquisser le besoin, exprimé et donc reconnu également par le BRAUP, de tenter de retisser un lien entre réflexion scientifique, défrichage expérimental et action pragmatique de terrain. Au carrefour des cultures habitudes et traditions des différents intervenants, à la lisière des différentes exigences et tolérances, et au delà des premières apparences, ce travail veut réunir, contribuer : essentiellement être utile ! Pour ce faire, au delà de ses imperfections multiples et reconnues, il ne lui reste qu'un outil¹²³ : convaincre.

¹²¹ « Edison, exemple célèbre, pensait que le gramophone servirait à enregistrer le testament oral des mourants » daniel cohen « trois leçons sur la société post-industrielle » La république des idées/ Seuil 2006 page 21

¹²² et donc faire appel non à des architectes mais à des artistes qui selon le mot de Thierry Costes « ... n'ont pas la compétence mais le désir » voir entretien retranscrit.

¹²³ On retrouve là une situation bien connue de tous et sans doute souvent abordée scientifiquement dont on pourrait dire que « celui qui réussit finit par avoir raison ». On retrouve également encore le désir comme moteur de l'action. On retrouve enfin là le principe de communication par un manifeste, lequel ne vaudra qu'en fonction de son succès de diffusion, de son audience acquise a posteriori.

PROBLEMATIQUE

Un (dés)amour schizophrène et partagé

En tant que praticien, de lecteur ou de pédagogue, la question très vague du « relatif désamour » envers l'architecture se trouve sourdement omniprésente, et m'aura initialement interpellé. En tant qu'individu schizophrène (déjà ?¹²⁴) également : comment pouvais-je voir coexister en moi-même à la fois, comme architecte l'amour de l'architecture et, comme citoyen ou usager un désintérêt croissant ? écartelé, je comprenais à la fois le potentiel énorme d'un champ professionnel fascinant et la déception partagée envers des réalisations trop souvent en deçà des possibles. Etais-je donc le seul ? quelles réponses les autres apportaient-ils ? qui traite le sujet et comment ? quelles réponses et ... questions ?

Des gâchis chiffrés en coût global

L'économisme dominant¹²⁵ transforme l'appréhension de l'état des choses en n'intégrant que les rentabilités particulières réduites à ce qui peut être cerné. L'éthique du Développement Durable et Equitable introduit et légitime l'approche en coût global incluant les coûts induits, y compris maintenant auprès des économistes acquis à l'approche *glocale*¹²⁶. Ainsi surgissent des chiffres *flottants* comme les 5 500 000 000 000 euros de la facture du réchauffement climatique planétaire¹²⁷, qui rappellent le milliard de dollars des émeutes de Los Angeles¹²⁸. On pourrait ainsi avancer un coût de la destruction-reconstruction dite en France « des quartiers » issus de la pensée fonctionnaliste, lequel pour être global, devrait intégrer le coût induit des déchets ainsi produits, potentiellement prohibitif quand on sait que le BTP représente le premier secteur de production de déchets.

Une aberration qui continue

Il me semble plus que temps d'affronter un problème collectif grave : à une époque où vieilles usines ou casernes trouvent à se recycler en centre d'art ou chambres d'étudiants, pourquoi détruit-on par milliers des logements construits il y a seulement quarante ans alors que l'on en manque cruellement par ailleurs (de logements) ? Et surtout, surtout, pourquoi continue-t-on à en construire des neufs, à peu près selon les mêmes principes, à quelques détails anecdotiques près ?

Un constat de « bon sens »

Aujourd'hui les plus beaux des appartements Haussmaniens deviennent bureaux, quand la plupart des ateliers de centre ville deviennent logements.

¹²⁴ Au sens commun de dédoublement : dans le cadre de ce travail, à la fois acteur et observateur, en amont à la fois admirateur et contempteur de l'architecture contemporaine, et comme tout le monde en général à la fois ignorant et victime de l'importance de l'amour du désir ou du vivant en marche.

¹²⁵ « on peut déplorer ce qu'est devenue de façon dominante l'économie politique aujourd'hui. Les économistes construisent des modèles, ce qui n'est pas critiquable en soi. Critiquable, en revanche, est le caractère purement implicite des doctrines et théories qui sous-tendent ces modèles, véritables non-dit à ne pas mettre en cause, et qui sont le plus souvent un mélange tout à fait insatisfaisant d'analyses néo-classiques et keynésiennes. A ceux qui, aujourd'hui, ont la prétention de construire des modèles économiques épurés de toute idéologie, nous avons envie de rappeler, en paraphrasant Keynes, que les économistes qui se croient affranchis d'influences doctrinales sont le plus souvent les esclaves d'une doctrine implicite » fin de la conclusion de « brève histoire de la pensée économique d'Aristote à nos jours » Jacques Valier Flammarion 2005

¹²⁶ Glocal = penser global, agir local

¹²⁷ le rapport de Sir Nicholas Stern (ancien haut responsable de la Banque Mondiale) rendu public le 30 octobre 2006 chiffre ainsi, à terme, le coût du réchauffement climatique. Bien sûr, comme tout chiffre « lancé » il ne vaut que pour « annonce ».

¹²⁸ En 1992 Los Angeles est secouée par de sanglantes émeutes déclenchées par l'affaire Rodney King, qui voit un automobiliste noir se faire agresser par quatre policiers blancs du LAPD. Cette bavure majeure est filmée par un riverain, ce qui provoque la tenue d'un procès sous haute pression et très médiatisé. L'acquittement des policiers prononcé par un jury à majorité blanche soulève une vague de colère dans le quartier populaire et pauvre de South Central. Le bilan officiel des violences avance le chiffre de 55 morts et plus de 2 000 blessés. Les forces de l'ordre ont procédé à plus de 10 000 interpellations, et les incendies et les pillages ont été estimés à un milliard de dollars de 1992.

Ceux qui le peuvent¹²⁹ renouent avec ce qui longtemps a été pour tous la règle : la neutralité fonctionnelle de lieux à caractère fort. Le lieu de vie - et non plus d'habitation - a longtemps mêlé les différents aspects de l'activité humaine¹³⁰. La séparation, issue d'une gestion centralisée et fonctionnaliste, est relativement récente et surtout extrêmement méprisante de l'autonomie de chaque individu de décider du lieu et du moment de son activité (même si elle fut nécessaire socialement, justifiable intellectuellement... à son époque¹³¹). Que ceux qui le peuvent aient depuis peu la possibilité de gérer le temps de leur activité indépendamment du lieu, semble un virage important dans la répartition spatiale de la vie sociale. En d'autres termes, travailler à la maison ou prendre le temps de se détendre sur le lieu de travail ne nous apparaît plus comme une mode mais comme une menace ou un confort nouveau¹³². La somme de ces énergies individuelles non utilisées, alliée aux possibilités techniques nouvelles et aux nouvelles mœurs sociales, est à mettre en face d'une part des urgences auxquelles il faut répondre, et d'autre part, des limites maintenant éprouvées par le « tout-fonction-tout-contrôle ».

Un exemple clair

comment justifier le fait que ces immeubles dont la destruction fait actuellement débat remplissent nécessairement deux conditions visibles simultanées : d'une part tous datent à peu près de la même époque (il n'est guère question de détruire en masse des immeubles datant d'avant-guerre), et d'autre part, tous se retrouvent dans le même type de quartier (il en existe pourtant de bien ressemblants dans les quartiers dits résidentiels voire chics comme en face du Bon Marché ou rue de Charonne). On oublie toujours une troisième condition nécessaire mais invisible : qu'ils soient « désaimés ». En effet, quand on n'y habite pas, on oublie à quel point ces immeubles et quartiers ont pu être aimés au début par leurs habitants (si élus et concepteurs l'ont oublié, certains habitants s'en souviennent encore, voire les aiment encore) Aujourd'hui encore ces immeubles et quartiers restent des « fixateurs d'identité » de l'ordre de l'affectif mélangeant avec complexité amour et désamour. Mais face à ces nombreux problèmes complexes le gestionnaire responsable ne parle pas d'amour, il parle budget, politique ou expertise.

Un devoir d'architecte

Si le gestionnaire ne peut parler d'amour mais que de chiffres, si le politique se réfère aux experts, et si l'habitant ne « peut » conceptualiser, à qui revient la charge d'affronter une telle nébuleuse problématique sinon à l'architecte ?

Or ceci échappe au quotidien des architectes¹³³ qui s'immergent dans le projet, dans les architectures plus que dans l'Architecture, y compris aux « vedettes » qui transversalement aux projets construisent une œuvre, souvent dans une telle adversité que seule la force de l'ego (et tous ses travers) le leur permet¹³⁴.

Qui reste-t-il ? pas grand monde ... moi ?

J'en ai la prétention¹³⁵ car personne ne s'intéresse directement à ces sujets et les traite. Enfin, pour finir tout simplement, personne, sauf moi, n'est « payé pour » !

¹²⁹ Important en quantitatif car « les autres » subissent, ainsi que de façon induite la collectivité.

¹³⁰ des Grecs et des Romains à Haussmann et sur toute l'Europe, il y a eu un modèle dominant de répartition spatiale de la vie sociale autre que celui que nous reproduisons depuis deux siècles. Cf. entretien retranscrit avec Jean François Reynaud.

¹³¹ Le Corbusier définit l'architecture moderne en 1927, à une époque où, à l'image des futuristes italiens, les intellectuels et artistes les plus radicaux hésitent entre fascisme et communisme.

¹³² Toujours selon la fracture choisi / subi

¹³³ « par nature et par réalisme l'architecte répond à la question posée » Gilles Desèvedavy & Hélène Hatzfeld in « Logement & condition étudiante » pré-rapport au PUCA dirigé par Yann Maury 2006

¹³⁴ Cf. entretiens retranscrits avec H. P. Jeudy, C. Rannou et D. Gonzalez-Foerster

¹³⁵ j'enseigne à mes étudiants cette prétention professionnelle de l'architecte comme ontologique, donc plutôt légitime : en effet, sinon, comment prétendre que l'après (œuvre) sera mieux que l'avant (œuvre) ? sinon pourquoi « faire » ?

METHODOLOGIE & PROGRESSION

« un médecin de campagne s'attaquant au trou de la sécu muni d'un ciseau à ongles risquerait fort d'essuyer quelques quolibets ! et alors ? »¹³⁶

Effectivement, la spécificité de notre proposition – une extraction non scientifique – trouve sans doute dans la méthode le plus original, le moins orthodoxe voire le cœur de l'inacceptable de son contenu. Peut être aussi, au delà d'évidentes maladresses, tout son intérêt ou même éventuellement ses promesses non tenues : « ... pour moi ton processus c'est une question de méthode, en ceci qu'il sera exemplaire et que d'autres gens pourront l'étendre à d'autres champs de la construction ... ce que nous expérimentons ce n'est pas tant un programme, c'est une manière de le construire » annonçait Nathalie Blanc¹³⁷. Je ne sais si nous aurons répondu à ses espérances, par contre je me suis rendu compte, certes à posteriori, que cette méthode, voire même son objet, ressemblait à certaines émergences méthodologiques nouvellement observées¹³⁸.

Reste qu'il avait été prévu (et annoncé) de suivre délibérément une « méthode » issue de mes expériences dans l'art contemporain : en un mot faire comme les artistes¹³⁹ : y aller juste au désir, en comptant beaucoup sur la sympathie ; sans autre expertise qu'une compétence supposée et floue essentiellement liée à une réputation confusément admise socialement reposant beaucoup sur le *name-dropping* et les réseaux de reconnaissances mutuelles : le faire et le vivant¹⁴⁰.

Au delà de l'anecdotique, je dois effectivement à mes amis « artistes » Ange Leccia, dominique Gonzalez-Foerster et Caroline Bourgeois ainsi qu'à mes amis « scientifiques » Marianne Doury et Michel Marcoccia d'avoir imaginé commencer un tel travail. Faudrait-il méthodologiquement le taire ?

Plus habituel, froid, acceptable et rassurant, je citerai Michel Callon s'exprimant à l'invitation du PUCA¹⁴¹ : « Dans le modèle de la conception négociée, le projet n'est connu qu'à la fin : le programme ne peut être décrit qu'au terme du processus. Ce qui est mis en place, par conséquent, c'est une forme d'organisation et de gestion qui permet la progressive formalisation d'un programme qu'on ne peut pas définir à priori (...) Dans le modèle négocié, c'est la matière sociale elle-même qui est mise en forme progressivement : ce n'est qu'en bout de course que les acteurs finissent par savoir ce qu'ils veulent, qui ils sont et qui sont les autres, avec qui ils interagissent. Dans cette forme d'organisation, il n'y a pas que les experts techniques qui comptent et s'agissant des experts techniques, leurs compétences ne sont pas établies une fois pour toutes. C'est le rôle même et la fonction de l'expert qui sont profondément transformés. Les experts sont des médiateurs qui mettent en relation, qui combinent des ressources et qui les font évoluer ... Ce que les gens savent sur le plan technique, social, économique et juridique, est différent en fin de course de ce qu'ils savent au début. Il y a un processus de création et d'apprentissage qui serait impossible sans cette plasticité

¹³⁶ Fiches résumées des propositions retenues en 2004 . « vers un immeuble durable ...et aimé ? » page 23 du Bilan de l'appel à propositions de recherche Sessions 2004 et 2005 BRAUP Nov 2005

¹³⁷ ARCHITECTUREs étape 2 page 105

¹³⁸ voir plus loin, Michel Callon ou plus fondamentalement l'influence de l'émergence de nouveaux paradigmes dans l'action réflexive de la théorie des choix limités à la théorie de la complexité en passant par les progrès des sciences cognitives menant à l'usage des méthodes dites *heuristiques* (Cf. François Arscher Op cité page 27 : « le feed-back est une rétroaction qui permet de modifier ce qui précède par ce qui suit ») ou la montée en puissance actuelle des débats sur la concurrence universitaire mondiale tournant autour des relations entre action innovation et recherche dans une société de la connaissance : « la connaissance n'est plus séparée de l'action, elle est dans l'action elle-même » Op cité .

¹³⁹ mais sûrement pas « faire l'artiste » ! Cf. débat sans fin avec François Roche qui a (toujours) raison.

¹⁴⁰ D'autres que moi en parlent et beaucoup mieux, ne serait ce que dans le cadre de ce même appel d'offre par exemple Henri Pierre Jeudy ou Chris Younes.

¹⁴¹ Citation, reprise en intégralité de la page 3 de notre réponse à appel d'offre.

Michel Callon. Séminaire PUCA « l'élaboration des projets architecturaux et urbains en Europe »

de l'expertise ... la conception négociée () favorise également flexibilité et réactivité puisqu'à tout moment des informations nouvelles peuvent être intégrées. Il en résulte fréquemment que les produits obtenus sont ouverts : ils peuvent continuer à évoluer »

Ces propos résonnent étrangement non seulement avec la méthode innocemment empruntée dès l'origine¹⁴², mais également avec le sujet lui-même par exemple sous son énoncé initial de « neutralité bienveillante » ; lequel sujet, il faut aussi le préciser, prenait sa source auprès de certaines lectures qui l'auront influencé. Je pense notamment au nouveau schéma de contestation possible selon Boltanski & Chiapello, et tel qu'effectivement on l'observe depuis peu : accepter d'en passer par « la formation de la cité par le projet »¹⁴³, y compris mené par l'homme « fort » parce que « léger »¹⁴⁴. Néanmoins, au delà des feed-back, avancées itératives, retournements successifs et autres parrainages, et sans prétendre à la rigueur, je considérerais intéressant sinon de clarifier plus avant la méthode, au moins d'en illustrer la progression par le schéma suivant :

> (dés)amour schizophrène

une intuition menée par un désir non résigné

> Conceptualisme contemporain

une connaissance et observation du terrain artistique

> post/anti-fonctionnalisme urgent

au delà de débats esthétiques, un réel devoir éthique

> Développement Durable & Equitable

l'alternative fédératrice montante devenue incontournable

> l'amour indicible au cœur

qu'on le veuille ou non, une présence inévitable

> la démocratie incontournable

le retour lié au DDE de la participation habitante

> un réglemmentarisme structurant

un garde fou nécessaire devenu boulet historique

> l'expérimentation « globale »

retour devenu possible à « la cité par le projet »

> revendication médiatique

les conditions de l'existence citoyenne

[**> manifeste**]
[*pour rendre possible*]

¹⁴² Comme le monsieur Jourdain de Molière faisant de la prose sans le savoir.

¹⁴³ Luc Boltanski & Eve Chiapello « le nouvel esprit du capitalisme » NRF essais Gallimard 1999. Ils constatent la baisse de la contestation, les contestations sociale et artiste étant récupérées et neutralisées, ils en appellent explicitement à de nouvelles en se réclamant de Max Weber dès la page 31 : " sans la ressource d'un 'point de vue' engageant des valeurs, comment serait-il seulement possible de sélectionner, dans le flux embrouillé de ce qui advient, ce qui mérite d'être relevé, analysé, décrit ? " .

¹⁴⁴ Léger au sens en réseau mais libre d'attaches contraignantes et ne rendant compte qu'à lui-même

RESULTATS

Un travail sur le programme *aimable*, en complément du travail des stars

Si on parle de les *pendre*¹⁴⁵, souvent pour nos conditions de vie quotidiennes, on parle beaucoup aujourd'hui d'architectes aussi en bien, grâce notamment aux projets phares de quelques architectes stars. A y voir de plus près ce sont souvent les mêmes.. les même architectes, certes, mais pas les mêmes projets !

On l'a vu, la critique du fonctionnalisme nous a offert une postmodernité stylistique architecturale : des projets innovants et contemporains voient aujourd'hui le jour, que ce soient des grands équipements de prestige ou des maisons de rêve. Bravo. Plus précisément (au lieu de « que ce soit ») on parle d'architecture *principalement* au travers d'équipements collectifs, de prestige souvent, de proximité parfois – des petits *grands projets*¹⁴⁶, ou à propos des fameuses *maisons d'architectes*, mais seulement exceptionnellement sur d'autres programmes. Serait-ce un pur hasard ? Notre hypothèse avance l'idée qu'au sein de notre héritage programmatique demeuré d'essence fonctionnaliste, tous les programmes, passés au filtre de la question de « l'amour » ne s'en sortent pas tous froidement égaux : certains sont *éminemment sympathiques* et se prêtent à être appréciés de tous¹⁴⁷ quand d'autres ne le seraient guère, voire, seraient même devenus *fort antipathiques*, ceci selon qu'ils seraient perçus comme *bienveillants* ou non. En effet, les équipements, petits ou grands s'avouent *explicitement* au service des usagers, les maisons de rêve les font *explicitement* rêver, alors que les cités de logements sociaux ou les grands ensembles de bureaux les stockent collectivement et sans aucun égard envers les individus tout aussi *explicitement*. Certains concepts programmatiques eux-mêmes auront mal vieilli et seraient ainsi devenus *malveillants* envers les usagers contemporains, à un point que ne peuvent plus dissimuler les plus échevelées contorsions créatives de nos stylistes les meilleurs. Si de nouveaux styles, considérés par ailleurs comme réussis, échouent sur certains programmes, il faut changer non le styliste mais bien le programme, l'« esprit » de la programmation.

Une remise en question *réelle* du fonctionnalisme devenue possible

Bien sûr l'idée de la remise en question du fonctionnalisme ne crée pas la surprise, tant le travail apparaît a priori comme déjà effectué depuis longtemps par d'autres. Tant mieux, cela représente autant à ne plus faire¹⁴⁸ ! Pourtant si la critique en a été faite, les conséquences n'en ont guère été tirées ensuite que très partiellement¹⁴⁹, et sûrement pas en amont de l'expression architecturale où, in fine, rien n'a changé : la programmation et les réglementations continuent à se fonder sur ses principaux piliers : la prééminence fonctionnelle et le zoning. Peut être parce que cela présente encore actuellement quelques avantages pragmatiques, sans doute parce qu'affronter inerties et lobbies entremêlés demande beaucoup de courage notamment politique, mais aussi et surtout parce que jusqu'alors, on ne savait guère par quoi les remplacer, ni dans quel but. C'est peut être là aussi la raison du retard de ce secteur sur les autres, qui pour la

¹⁴⁵ RE : « faut-il pendre les architectes » Philippe Tretiack édition du Seuil 2001

¹⁴⁶ Sans doute faut-il y voir, en France, la rançon perverse des incontestables succès de la MIQCP, (Mission Interministérielle pour la Qualité des Constructions publiques), qui aura initialisé une vague sans précédent de qualité architecturale, menée par l'état, des grands travaux de l'ère Mitterrand aux équipements régionaux, ayant peut être même en partie influencé les succès similaires à l'étranger.

¹⁴⁷ Soit explicitement au service des gens pour les équipements, soit du « haut de gamme » assumé pour les maisons, que tous connaissent et acceptent en tous domaines. ceci est argumenté dans le § DEVELOPPEMENTS : des programmes (et architectes) plus ou moins sympathiques

¹⁴⁸ néanmoins, elle reste utile et nécessaire. Ainsi notre critique *réelle et complète* du fonctionnalisme est reprise dans le § DEVELOPPEMENTS : la dé-fonctionnalisation

¹⁴⁹ voir § suivant : uniquement en ce qui concerne l'architecture au sens le plus étroit : le style

plupart ont d'ores et déjà évolué en fonction d'une demande, qu'elle soit écoutée ou juste supposée.

Aujourd'hui, si les « événements¹⁵⁰ » rendent les problèmes visibles et la réforme nécessaire, la mise au centre des questions liées au Développement Durable et Equitable peut non seulement fournir audience et moyens, mais également aider à trouver des pistes, renouveler les approches et montrer des directions ; une remise en question réelle et profonde du fonctionnalisme devient *enfin* non seulement nécessaire *mais aussi* possible.

Le devoir d'époque « d'élever le débat » du seul style à l'éthique.

Certes le mot *éthique* devient de nos jours aussi à la mode que celui de *durable*, et ce dans bien des domaines¹⁵¹, mais qu'en est-il en architecture ? Les architectes sont totalement absents du débat en cours, réfugiés dans une tour d'ivoire faite de projets de stars et d'autodéfense corporatiste, à tel point que cela ne choque même plus, tant on ne leur reconnaît plus guère qu'une seule compétence : le style qui plus est, que j'appellerais comme les artistes contemporains, un style rétinien¹⁵². Scandale invisible, il s'agit là d'un constat partagé, même en creux : je citerai le début de l'excellent livre du très compétent François Arscher¹⁵³, page 23 : « Certes, la modernisation a toujours été l'objet de réactions hostiles de tous ordres. Mais depuis une trentaine d'années, la critique a pris une nouvelle forme dite post-moderne. Cette notion regroupe en fait, dans une catégorie un peu fourre-tout, à la fois des philosophes et des sociologues qui croient discerner les signes d'une crise radicale et du dépassement de la modernité, et des créateurs, en particulier des architectes qui se sont engagés dans un projet postmoderniste sous la forme d'une critique de l'esthétique fonctionnaliste » Si, par la suite, l'auteur développe et récuse l'idée d'une *postmodernité* et propose celle d'une *surmodernité* ou d'une modernité avancée (devenant adulte) il laisse vite les architectes à leurs enfantillages graphiques¹⁵⁴. Il est urgent, pour eux et pour tous, que les architectes « fassent leur boulot » et donc réinvestissent l'ensemble du champ architectural.

Le retour aux fondamentaux : amour démocratie et éthique

On entend couramment ces temps-ci, en *corporate language*¹⁵⁵ comme solution miracle à une dite situation de crise le fameux « retour aux fondamentaux ». Si en architecture la crise est bel et bien là, quels seraient ces fameux fondamentaux ? Banalement, simplement, mais certes caricaturalement, si l'on demande à l'enfant ou au passant à quoi pourraient bien servir les architectes, on pourrait imaginer une réponse simple : « concevoir des lieux de vie agréables pour les gens ». C'est d'ailleurs là, tout aussi simplement, la motivation première des étudiants entrant en école d'architecture. Au delà d'un simplisme flirtant avec la démagogie, il faut bien

¹⁵⁰ crise du logement, « mal logés », fausse concertation urbaine, nuisance des transports, étalement urbain, logement étudiant, mal vivre dans les quartiers ... faut-il vraiment faire une liste réellement exhaustive ?

¹⁵¹ ceci est argumenté dans le § DEVELOPPEMENTS : une souplesse nécessaire

¹⁵² dans le sens d'une beauté qui s'adresse plus à la rétine qu'à l'esprit.

¹⁵³ « les nouveaux principes de l'urbanisme » l'aube poche essai 2004. François Arscher est professeur à l'Institut Français d'Urbanisme (université Paris VIII) et à la faculté d'Architecture de l'université de Genève.

¹⁵⁴ Les architectes dans leur usage postmoderne des vocabulaires de la pensée contemporaine (la déconstruction, le pli etc ...) sombrent parfois dans des formalismes des plus ridicules et se le font reprocher parfois à juste titre, par les auteurs-mêmes des concepts philosophiques, horrifiés, comme l'a confessé Deleuze dans son Abécédaire. On tremble à l'idée qu'ils illustrent trop littéralement d'autres mouvements artistiques comme le surréalisme de Marcel Duchamps l'homme aux ready-made. Si certains architectes ont assimilé le ready-made, d'autres construiraient un urinoir géant...

voir aussi trois pages plus loin § « un nouveau paradigme »

¹⁵⁵ sur ces termes « nouveaux » je renverrai à la lecture du court ouvrage d'Eric Hazan « LQR, la propagande du quotidien » édition RAISONS D'AGIR 2006 (LQR = Lingua Quintae Republicae)

avouer que les choses se trouvent être, comme on dit « moins simples que cela ». Encore faudrait-il que ces complexités *réalistes* soient parfois ré-interrogées.

On pourrait considérer historiquement qu'il ait été méthodologiquement nécessaire et socialement utile de remplacer après-guerre les multiples *usages* régionalistes par le dogme moderne *fonctionnaliste* unifié. Il fallait re-construire en masse et vite. Ensuite il y eut l'*exode rural*, les *bidonvilles* et les *rapatriés*. Les méthodes traditionnelles que j'appelle *les usages*¹⁵⁶ ne pouvaient faire face à de telles urgences quantitatives réelles. Il fallait donc lâcher sur le qualitatif, au moins provisoirement.¹⁵⁷ Dans cette opération *l'initiative habitante* aura été radicalement confisquée pour toute conception neuve¹⁵⁸. Une fois l'exigence quantitative relativement satisfaite, il aurait sans doute fallu revenir au qualitatif. Malheureusement, l'extraordinaire facilité gestionnaire de masse découverte à cette occasion par les responsables en charge de ces questions, les illusions idéologiques de l'époque sur *le bonheur de masse consumériste*, allié aux économies d'échelles à court terme, confortèrent durablement les dogmatiques en place qui avaient scellé leur pouvoir grâce à des réglementations *modernes*. Point de retour au qualitatif si ce n'est dans le seul domaine stylistique, le statu quo arrangeant beaucoup de monde, sinon les habitants eux-mêmes. L'initiative habitante se trouva alors reléguée avec d'autres lubies sympathiques mais irréalistes dans le catalogue des alternatives utopiques ayant, c'est bien connu, échoué dans les années 70^{159 160}. Il devient donc non seulement possible mais urgent de déboulonner les dogmes, pour enfin restituer l'initiative habitante confisquée et tout simplement à nouveau avoir pour objectif de faire des « lieux agréables où les gens vivent » de type choisi, plutôt que de continuer à vouloir imposer « le bonheur de masse » aux masses qui subissent. Avec de tels objectifs, les *spécialistes* devront changer de *référénts* et accepter le principe de reparler avec les usagers, et donc avant tout de parler de démocratie, d'éthique et d'amour.

Réhabiliter et valider les *déviantes* réalités de terrain

Or cela se passe déjà un peu partout sur le terrain, les anecdotes fourmillent et les initiatives se multiplient. L'hyper-localisme de certaines opérations, leur autorise une approche uniquement pragmatique, intégrant dialogue de proximité, prise en compte des usages, respect environnemental et hybridation fonctionnelle, le tout en jonglant avec les limites de règlements pris sous leurs seuls aspects factuels. Non seulement ces acteurs de terrain agissent bien *malgré* les réglementations, et souvent a contrario de l'esprit qui a guidé leur élaboration, mais en plus les réalisations issues de ces actions demeurent invisibles en tant que telles, car non détectables par les grilles de lecture mises en place. Cette non-visibilité peut même être volontaire, selon le principe « pour vivre heureux, vivons cachés ».

¹⁵⁶ voir § DEVELOPPEMENTS : dé-fonctionnalisation : « schématiquement depuis les grecs ou romains, si les pouvoirs centraux ont pu être très divers, ils déléguaient l'habitat au local, essentiellement via la tradition ou l'usage : chacun savait ce qui lui était nécessaire pour vivre (ou survivre) et le faisait tel que son père le lui transmettait, relativement adapté aux besoins. Le niveau de complexité urbaine et technique de répartition spatiale de la vie sociale des grecs et romains ne fut retrouvé en France que sous Haussmann à l'aube de la révolution industrielle mais toujours selon les mêmes principes, jamais idéals mais toujours très localisés. »

¹⁵⁷ rappelons nous bien les débuts, et que ces grands ensembles ont été majoritairement très aimés « au moins provisoirement » : échapper aux bidonvilles, avoir un toit, des toilettes, une salle de bain ... puis ils sont, ensuite, devenus peu à peu désaimés et maintenant stigmatisés.

¹⁵⁸ sauf à ceux qui peuvent choisir (« les riches ») et aux occupants des habitats anciens. Voilà en partie pourquoi *les riches* choisissent de l'habitat ancien à des fins de démonstration identitaire du type : « je ne subis pas, moi je choisis », et que *les pauvres* qui y vivent encore s'en font chasser.

¹⁵⁹ aussi voir § DEVELOPPEMENTS : dé-fonctionnalisation :

¹⁶⁰ Le paradoxe actuel, confortant les dogmatiques, serait que de nos jours l'urgence revienne au quantitatif, alors que la raison en serait plutôt de n'être pas retourné à temps au qualitatif.

Tels des parias fuyant l'aveuglante *inquisition* dogmatique conceptuelle et ses effrayants outils réglementaires centraux, les décideurs de terrain, élus et opérateurs, savent déjà tous qu'il leur faudra agir dans l'ombre. Si la formule apparaît comme ridicule, la situation l'est tout autant : en gros, on marche sur la tête, tout le monde le sait, mais on continue. Jean Paul Lacaze l'explique ¹⁶¹ : « *Quand un maire s'attaque à ces trucs là, trouve un truc astucieux, fait vraiment avancer le schmilblic, il est obligé de prendre quelques risques avec la législation ... du coup il se garde bien de faire un rapport au ministre. Par contre, s'il se prend les pieds dans le tapis, le ministère est informé* » ce qui précise-t-il ne fait que conforter l'idée *centralisée* que les gens de terrain sont imbéciles et incompetents. Déboulonner conceptuellement les dogmes fonctionnalistes, oser envisager des évolutions réglementaires, et modifier les grilles d'observation et d'analyse ¹⁶² suffirait sans doute à faire « sortir du bois » et à découvrir toutes ces réalisations et nombreuses expériences de terrain que nous admirons éventuellement chez nos voisins. (l'une des premières règles de l'esprit DDE est le partage d'expérience.)

Un nouveau paradigme : la prééminence du site remplace celle de la fonction

L'habitat occupe une part croissante non seulement dans le quotidien de chacun et dans ses dépenses, mais également dans les analyses les plus récentes et dans les nouvelles grilles de lecture proposées ¹⁶³. Formulé de façon caricaturale, quand autrefois un individu pouvait être perçu ou défini d'abord par sa catégorie sociale (ouvrier ou cadre), l'éclatement de ces catégories fait qu'il devient aujourd'hui plus facile, donc plus fréquent, qu'il le soit par le lieu de son habitat : on n'est plus ouvrier mais on habite Sarcelles, on n'est plus bourgeois mais on habite Neuilly. Le fait que les trois catégories sociales évoquées par Eric Maurin ¹⁶⁴ résonnent étrangement avec les trois catégories d'habitats définies par Jacques Donzelot ¹⁶⁵ ¹⁶⁶ semble plus que troublant, sciemment convergeant et étonnamment structurant.

¹⁶¹ voir entretien retranscrit

¹⁶² « Le malaise français, on ne le dira jamais assez, est en effet d'ordre intellectuel. C'est dans les têtes que se trouvent également les blocages, les aveuglements et les peurs. La « crise de la représentation » doit d'abord être comprise comme une crise de la société elle-même. Le problème n'est pas tant celui de partis qui auraient trahi les masses que celui d'une société introuvable à ses propres yeux, comme à ceux de l'observateur. C'est dans ces termes-là qu'il faut comprendre ce qui apparaît simultanément comme une crise de la volonté. Le sentiment d'impuissance que beaucoup ressentent ne correspond pas seulement à une démission du politique. Il renvoie aussi au fait que la réalité résiste aux concepts traditionnels avec lesquels on l'appréhende. » LA NOUVELLE CRITIQUE SOCIALE. La république des idées Introduction Par Pierre Rosanvallon et Thierry Pech Seuil 2006

¹⁶³ « Est-ce à dire que la société aurait perdu toute forme de cohérence ou d'organisation cachée ? Certes pas, mais cette organisation, en même temps qu'elle changeait, a perdu en visibilité : les mécanismes qui président aux nouvelles précarités, à certaines formes de pauvreté, aux pénibilités du travail, aux discriminations, aux stratégies de séparatisme social ... sont le plus souvent dissimulés dans les plis de l'expérience collective (...) En contrepoint de la lecture traditionnelle du social, Eric Maurin dessine ainsi les contours d'un monde structuré par les nouvelles frontières de la précarité et de la sécurité (...) cette configuration est en grande partie l'effet des transformations du capitalisme et d'une perte de centralité de l'entreprise comme lieu de socialisation, laquelle semble avoir été supplantée dans ce rôle par le territoire. C'est désormais dans l'espace – et singulièrement dans la ville – que se marquent les appartenances et les distinctions, à la faveur de stratégies résidentielles tendues vers la recherche de l'entre-soi et des meilleurs contextes d'éducation pour les enfants. La question sociale épouse ainsi une nouvelle géographie. » LA NOUVELLE CRITIQUE SOCIALE. La république des idées Introduction Par Pierre Rosanvallon et Thierry Pech Seuil 2006

¹⁶⁴ [précaires, protégés (parfois déçus) et compétitifs (peu nombreux)] in LA NOUVELLE CRITIQUE SOCIALE .

¹⁶⁵ [relégation (les cités), péri-urbanisation (banlieues diverses) et gentrification (privilégiés en centre-ville)]

¹⁶⁶ « Parler de question urbaine plutôt que de question sociale, est-ce une simple affaire de convention de langage pour désigner un même problème ? oui et non. Oui, au sens où il n'y a pas de question urbaine qui ne soit aussi la traduction d'un problème social. Non, si l'on considère que l'ordre d'enchaînement entre ces deux registres est sans importance, que l'urbain n'est qu'un reflet du social, une simple transposition des problèmes sociaux dans un espace (...) mais l'urbain ne serait pas en question, si ce n'est sous la forme d'une spatialisation circonstancielle de la question sociale. Voir au contraire dans la dimension urbaine de la question des banlieues un élément essentiel conduit à s'interroger sur les motifs qui conduisent une partie de la ville à concentrer toutes les difficultés sociales, sur la nature des relations que cette partie de la ville entretient avec les autres et les moyens de remédier à la dislocation de la ville qui se produit du fait de ces relations. Tout dans cette affaire de définition de la question des banlieues, dépend de la relation entre le contenant – urbain- et le contenu –social.(...)

L'hypothèse de ce glissement de la question sociale ou économique à la question territoriale ou identitaire se retrouve dans les grilles de lecture non seulement selon une vision *sciences sociales territoriales* mais également sous un jour plus global, historique ou politique¹⁶⁷. Pendant que les territoires, les identités, le culturel la ville et l'habitat sembleraient devenir une question centrale de l'avenir de nos sociétés, l'architecte et ses partenaires, le nez dans le guidon comme beaucoup d'autres professions, voient le champ épistémologique de leur pratique osciller entre deux pôles principaux : le technico-commercial ou le stylistique. Pourtant, y compris vu sous l'angle de ces deux pôles d'activité professionnelle, une nouvelle grille de lecture donne à voir un renouvellement de problématique constatable sur le terrain : peu visibles, non théorisées, aucunement romantiques mais parfois terriblement efficaces, des alliances opportunistes s'opèrent localement au coup par coup : la réalisation d'opérations passe aujourd'hui automatiquement par des financements par partenariats sur objectifs et les programmes en deviennent plus *déduits* que *préalables*. Apparaît ainsi un nouvel enchaînement systémique : des approches « d'installation des programmes sur un site » que l'on synthétise dans l'appellation *politique de site* où les tours de tables naissent sur des opportunités foncières, préexistent à toute prévision d'action et donc à toute définition de programme. Or cette réalité, au delà de ses aspects les plus trivialement gestionnaires (qui restent nécessaires) offre potentiellement l'opportunité de rejoindre des préoccupations émergentes et contemporaines plus élevées comme la démocratie habitante ou la gestion des rythmes en temps réel : il devient imaginable de passer d'un préalable fonctionnaliste qui sépare populations, rythmes et programmes, à un préalable de site qui au contraire fédère et rend possible un meilleur usage (à coût équivalent) des surfaces et des lieux, « plus près du terrain ». Sa retranscription architecturale reste à inventer.

Libérer les règlements de leur attache au dogme

Le terme de *déréglementation* se trouve très largement connoté idéologiquement. Néanmoins et comme souvent il peut éventuellement faire rêver à une ré-réglementation consensuellement qualifiée de *plus juste* ou de *meilleure*, qui risque fort de ne pas être la même pour tous. Or si, sur le terrain, les « tours de tables » et « logiques de sites » orientent et dirigent les actions concrètes, cela s'opère souvent, sinon en contournement des réglementations, au moins en slalom avec leur texte, et sans doute jamais en fonction de leur « esprit » (au sens de l'esprit des lois, ou du nouvel esprit du capitalisme). D'ailleurs plus grand monde n'y entend plus grand chose, seuls des experts isolés statuent sur leur contenus.

entre les deux qualifications, sociales et/ou urbaine, de la question des banlieues, on aura compris que nous proposons de choisir la seconde.» Jacques Donzelot. *Quand la ville se défait*. Seuil 2006

¹⁶⁷ « Pendant une longue période nous avons décrit et analysé la réalité sociale en termes politiques : le désordre et l'ordre, la paix et la guerre, le pouvoir et l'Etat, le roi et la nation, la République, le peuple et la révolution. Puis la révolution industrielle et le capitalisme se sont libérés du pouvoir politique et sont apparus comme la base de l'organisation sociale. Nous avons alors remplacé le paradigme politique par un paradigme économique et social : classes sociales et richesse, bourgeoisie et prolétariat, syndicats et grèves, stratification et mobilité sociale, inégalités et redistribution sont devenus nos catégories les plus usuelles d'analyse. Aujourd'hui, deux siècles après le triomphe de l'économie sur la politique, ces catégories sociales sont devenues confuses et laissent dans l'ombre une grande partie de notre expérience vécue. Nous avons donc besoin d'un nouveau paradigme car nous ne pouvons pas revenir au paradigme politique, surtout parce que les problèmes culturels ont pris une importance telle que la pensée sociale doit s'organiser autour d'eux. C'est dans ce nouveau paradigme qu'il faut nous placer pour être capables de nommer les nouveaux acteurs et les nouveaux conflits, les représentations du moi et des collectivités que découvre un nouveau regard qui fait apparaître devant nos yeux un nouveau paysage. » Alain Touraine. *Un nouveau paradigme*. Fayard 2005

Par inertie et complexité, les règlements subsistent quand l'esprit s'est évaporé¹⁶⁸. De plus, ils se sont accumulés, additionnés les uns aux autres, devenus domaines des seuls experts, qui plus est, experts en textes mais pas forcément en urbanisme ou architecture. A l'arrivée, dans les faits, seul le juge tranche, non sur les aménagements mais sur leur conformité légale. Ainsi, le dogme fonctionnaliste dissimulé, persiste à orienter les choses¹⁶⁹. Dans une telle complexité, il devient extrêmement difficile de réformer, d'orienter une politique ou des pratiques, de peur qu'une déréglementation trop hâtive ne provoque qu'anarchie. Au moins faudrait-il savoir vers quoi aller.

Avant une concertation vaine, en créer les conditions réglementaires.

Face aux contestations et désamours des habitants destinataires, les responsables doutent d'autant plus qu'ils restent échaudés à toute idéologie urbanistique, que plus personne n'ose d'ailleurs leur proposer. Seul le pragmatisme de terrain semble aujourd'hui possible, d'où le recours, en partie sincère sans doute, à la fameuse *concertation*. Sauf qu'actuellement une concertation reste non-écoutable. On assiste alors prosaïquement à l'exposition publique de projets avec recueil d'avis ou vote des destinataires usagers ... qu'on a le plus grand mal ensuite à exploiter. Les avis des habitants expriment notamment « une façon de vivre » les lieux quand les professionnels pensent formes fonctions et flux, et les règlements statut propriété et pouvoir. En effet, les règlements ne donnent pas priorité à la vie^{170 171}. Chacun ou presque en connaît le syndrome « au niveau de son vécu » au travers des fameuses réunions de copropriété où il est question, non de vivre ensemble dans un lieu partagé, mais bien de gérer un patrimoine transmissible ou vendable. Les *choses de la concertation* commencent là¹⁷².

¹⁶⁸ « Bon alors le COS ne veut pas toujours dire mono fonctionnel, il veut dire surtout une autorisation, une occupation du sol, donc il parle de densité, il parle aussi de rapport espaces verts / espaces bâtis, mais pas ... Ceci dit un COS qui interdit de créer des bureaux dans une maison de logements, ça c'est assez aberrant. Qu'est ce qu'on en a à foutre ? (...) Tant qu'il y a des raisons vraiment sérieuses, de sécurité, d'hygiène, les règlements de construction sont intéressants. Quand ils ne font que réguler les problèmes fonciers, c'est-à-dire de dire les valeurs foncières finalement, parce que c'est bien cela qu'il dit... Là c'était intéressant dans le projet initial de Pisani, qui disait : on va fixer un COS ici, élevé, mais ceux qui ne le réalisent pas, c'est-à-dire qui ne mettent pas en marché leur terrain pour le réaliser, vont être taxés pour sous-utilisation, c'était une forte incitation à venir réaliser "ici, près du tuyau" (la viabilisation collective des terrains)... C'est une façon de rentabiliser le tuyau, que de dire "puisque'on a mis un gros tuyau, puisqu'il y a une forte densité prévue, il faut que les gens viennent construire ici et non pas là", pour ça on disait "celui qui ne réalise pas son COS dans un délai de x, va payer une taxe de sous-occupation", et cette partie de la loi qui lui donnait sa dynamique, est passée à la trappe, est passée à la trappe parce que ça gênait un monsieur qui voulait garder sa réserve foncière pour des jours meilleurs, ça réduisait sa liberté, c'est vrai ... et le régulateur qui était voulu, qui justifiait ça, a disparu mais le reste est resté ! c'est-à-dire cette disposition est restée amputée de sa dynamique et de son régulateur » Voir Entretien avec Jacques Allégret

¹⁶⁹ « qui est urbaniste d'appel en France ? c'est un juge administratif qui juge seul dans son bureau, puisque la procédure est écrite, il n'y a pas de débat public, on n'entend pas les partis. Il se fait son idée alors qu'il n'a aucune formation en urbanisme. Il y a un juge du tribunal administratif de Versailles, qui à un colloque expliquait : " sous couvert d'associations de défense de l'environnement, ils attaquent tous les permis de construire ou les ZAC, j'en reçois trois par jour. Toutes les semaines je regarde la pile, c'est toujours les mêmes cabinets d'avocats spécialisés. Il y a dix astuces dont toujours une qui marche, c'est tellement compliqué que c'est impossible de faire un dossier parfait, alors je n'ai même pas besoin d'ouvrir les dossiers, je sais que si je prends au pied de la lettre, je dois tout annuler ! Comme je ne peux pas tout annuler, je note les adresses et puis le dimanche, je tourne en voiture, je regarde et je décide les dossiers que je vais instruire, vous trouvez que c'est normal ça ? »

Le pouvoir d'urbanisme en France c'est les juges ! Alors après ça, effectivement, si vous allez sortir un projet un peu innovant, comment faire ? comment contourner cette chape bureaucratique ? Dans les services de l'équipement ou de l'urbanisme, il n'y a plus que des juristes ! Ils passent leur temps à épulcher le code. C'est un vrai blocage. La créativité artistico-architecturale là dessus elle va avoir du mal ! Le drame c'est comme toujours les effets pervers que cela induit : si vous êtes Maire et que vous voulez faire votre PLU, si vous ne voulez pas avoir d'ennui avec les juges et les associations il n'y a qu'une seule solution, c'est de faire de l'hyper fonctionnaliste ! des zonages bien définis avec un seul truc par zone.»

Voir Entretien avec Jean Paul Lacaze

¹⁷⁰ On retrouve là encore Spinoza mais aussi « le vivant décrié par la modernité » et l'équipe de Chris Younes le 28 septembre

¹⁷¹ l'affaire des Halles à Paris me semble à ce titre exemplaire : le principe d'une « étude de définition » semblait pourtant judicieux pour un sujet aussi sensible. Malheureusement, Parisiens et média auront confondu avec un concours.

¹⁷² Et nous en sommes bien d'accord avec mon collègue et « maître » Philippe Madec.

Laisser de la place libre : le clou possible et la jachère sympathique

Les règlements apparaissent inévitablement comme d'éventuelles contraintes mais peuvent néanmoins être respectés dans leur esprit pour peu qu'ils soient compris. En complément des légitimes contraintes, ces mêmes réglementations doivent tout aussi légitimement dégager des plages de liberté à chacun. Au delà des réunions de co-propriété obligatoires, qui statuent sur les biens et non sur la vie en commun, où les propriétaires non résidents votent et où les locataires ne sont pas conviés, tout un chacun a connu ou connaît encore la peur du « trou du clou qui nous coûtera la caution ». Les baux immobiliers commerciaux séparent propriété et usage, séparent « murs » et « fonds ». Les baux de logements ne connaissent que la propriété, l'usage reste inexistant sinon selon la seule formule « logement¹⁷³ ». la convivialité habitante¹⁷⁴ impossible ou marginale, voire dérogoire tels les dîners de voisins qui barrent une rue entière ou autre événements à la convivialité militante forcée et obligatoire. Le vivant apparaît alors comme exceptionnel, événementiel et souvent assez volontariste, plutôt iconoclaste, tout simplement ... imprévu. A une autre échelle, en urbanisme, les quartiers neufs (les ZAC) et a fortiori les villes nouvelles ou cités, ont été (et sont encore) « complètement » conçus selon des cahiers des charges fonctionnalistes où aucune place n'aura été laissée au doute, au flou, à l'évolution, à l'avenir, à l'appropriation ... donc encore à la vie. Les barres et tours étaient très bien perçues à l'origine, remplissaient parfaitement leur mission explicite, étaient « aimées », mais sont devenues haïssables et stigmatisées parce que cet *amour* n'a pu s'installer et s'épanouir¹⁷⁵, il n'était pas prévu qu'elles puissent être accompagnées dans le temps donc simplement elles ne le furent pas. S'il faut, en déduction, laisser la vie s'installer il faut donc lui laisser de la place, surtout « ne pas finir », aussi bien à l'échelle du locataire que de *l'urban planning* : le clou possible et la jachère urbaine¹⁷⁶, car, même pour des réalisations neuves, ne pas insulter l'avenir se prépare à l'avance.

La goutte d'huile dans les rouages

Cette « place libre » non seulement change tout, à l'image de la goutte d'huile dans les rouages, mais ne déstabilisera même pas : on la connaît déjà, elle existe encore aujourd'hui dans *l'ancien*. C'est juste qu'on ne la connaît plus dans *le neuf* or, « on ne construit plus d'ancien »¹⁷⁷. Notre proposition ne se présente pas comme une réforme violente de type *table rase*, mais se propose en complément des programmes existants : en plus des opérations dites *classiques* de nature fonctionnaliste, offrir dans le catalogue des programmations possibles un nouveau type d'opérations de type « ouvert à l'avenir », tel que cela agit encore de nos jours grâce à *l'ancien* présent (présent sur place : les mots se jouent parfois de nous) même si on n'en programme plus, même si le concept est programmatiquement inconnu, non référencé et inexistant. Un concept inexistant mais déjà agissant.

¹⁷³ Et son corollaire « habiter en bon père de famille » qui renvoie bien sûr à Pétain et surtout à ce que chacun voudra y voir.

¹⁷⁴ Fantasmée comme encore connue dans les villages, paraît-il, bien connue du « peuple » dans les campings d'habités.

¹⁷⁵ A l'image des trains qui arrivent à l'heure, on ne parle guère des cités qui ne brûlent pas : la célèbre AUA (Allégret, Deroche et les autres) a conçu dans les banlieues de la ceinture rouge de Paris, selon un modernisme dogmatique très orthodoxe teinté de communisme, des urbanismes et architectures au moins aussi pires que les autres, d'un conformisme stylistique scrupuleux, mais dont la particularité aura été d'être suivis pendant quarante années par le tandem mairie / architecte. Paradoxalement, ces « intégristes » du style en auront compris les nécessaires compléments. L'exemple couramment cité par Jean Deroche est celui de la ville d'Orly où la sociologie (et la morphologie urbaine) sont aussi dramatiques qu'ailleurs mais où néanmoins les événements craints n'apparaissent pas. Cela relativise certaines analyses.

¹⁷⁶ La jachère, « terre au repos pour restauration de la fertilité » en aura inspiré plusieurs : Pascal Gontier et moi discutons de l'importance de ne pas finir l'urbanisme et de laisser en repos une part du foncier, à la fois pour des appropriations a court terme ou pour des « corrections » ultérieures. Voir Entretien avec Pascal Gontier

¹⁷⁷ texte d'origine de « la neutralité Bienveillante » Gilles Desèvedavy / MCC DAP DICREAM 2001

Au contraire, on connaît des ensembles entiers de constructions sans présence d'*ancien*, dans les villes nouvelles ou chez Ceaucescu. On n'ose imaginer nos villes « européennes » sans la présence de l'*ancien*. D'ailleurs le débat actuel sur la muséification des centres urbains anciens, à cause de sa grande complexité, dissimule malheureusement ce volet spécifique de la programmation architecturale, dissimule donc une « fonction » programmatique non identifiée. Le « charme » qu'on y trouve comprend peut être aussi cet aspect-là, comme d'ailleurs le charme que l'on trouve par ailleurs au soi-disant chaos urbain japonais ou à la soi-disant convivialité des favelas sud-américaines.

Cette « place libre », rendue à l'usager semble susceptible d'offrir à ceux qui le recherchent ou le désirent un volant d'action réel, fût-il succinct. Qu'il s'agisse du politique, de l'aménageur, du concepteur ou du gestionnaire de terrain ou de l'habitant lui-même, la possibilité ainsi¹⁷⁸ offerte de pouvoir agir sur son habitat, le fait même que cette possibilité existe, en plus des autres solutions classiques, pose comme existante la possibilité du choix libre.

marketing de gamme

Le bâtiment, l'habitat pourraient ainsi rejoindre les autres domaines de la vie plus avancés dans la prise en compte de l'usager, que ce soit abordé sous l'angle de la citoyenneté ou du consumérisme, intégrant par ailleurs les autres réalités pragmatiques, les autres progrès attendus espérés ou rêvés. Loin de toute envolée lyrique, ces propos ne se réclament que d'une forme de *rattrapage* contemporain de ce domaine sur les autres : je prendrai pour exemple *non-utopique* le vocabulaire utilisé dans la vente automobile, un domaine lui aussi consommateur de budget et fixateur d'identité individuelle. Chacun est libre de choisir son mode de déplacement ou son véhicule, bien sûr en fonction de son budget et de ses moyens, pourtant il n'a pas l'impression de subir un choix qu'on lui imposerait. Il n'accepterait d'ailleurs guère de n'admirer que les véhicules de transports en commun ou les véhicules individuels de grand luxe¹⁷⁹. Pour moduler l'éventuel sentiment de frustration du propriétaire d'un véhicule très ordinaire, le marketing a inventé le terme « d'entrée de gamme ». Cet arrangement lexical recouvre une solution qui dépasse même la sémantique : elle véhicule une impression valorisante de choix. Si le résultat pourrait sembler le même, le ressenti de l'usager n'en demeure pas moins radicalement différent.

C'est bien là la différence entre *ressenti subi* et *ressenti choisi*.

¹⁷⁸ par un tel concept programmatique tel qu'exprimé plus clairement dans la page suivante que l'on pourrait nommer « convertible »

¹⁷⁹ pour peu que l'on souhaite prolonger le parallèle très discutable, les véhicules de transports en commun ou les véhicules de grand luxe seraient les équivalents des équipements collectifs ou maisons de rêve déjà évoqués

« Konvertible »

Ce programme supplémentaire complémentaire de ceux existants pourrait être défini ainsi : « *Un immeuble fonctionnellement neutre et banal, conçu afin de pouvoir accueillir indifféremment, simultanément et successivement plusieurs types de populations ou de fonctions (logement ou activité) suffisamment courantes pour pouvoir cohabiter ou se succéder sans occasionner de travaux lourds, et ainsi décroïsonner, mélanger et tenter de recoudre le tissu urbain voire social. Ce pré-programme, par son incrustation dans une réalité à chaque fois particulière, semble pouvoir marier neutralité, souplesse, adaptabilité, appropriation et évolutivité à la libération de l'expression architecturale.* »¹⁸⁰

Cette nature de *programme supplémentaire complémentaire* pourrait transformer l'ensemble de la gamme programmatique existante, la faire passer d'imposée à proposée et faire passer l'usager du domaine du *ressenti subi* au *ressenti choisi*. Cela modifie en soi l'ensemble du spectre de ce qui lui est proposé, moins dans la réalité factuelle ou quantitative que dans sa perception globale et qualitative, ce qui, à nos yeux, représente une modification potentielle fondamentale.

Expérimenter

Une telle proposition, difficile à conceptualiser, serait pourtant très facile à vivre en pratique, donc facile à comprendre pour peu qu'elle accède à la primo-existence. Il semble donc essentiel d'en produire des premiers exemples construits qui porteront l'existence et la communication du concept programmatique abstrait.

Regarder écouter expérimenter puis conclure : re-réglementer

Ces premières réalisations expérimentales, très anecdotiques quantitativement, en faisant exister un concept programmatique en feront immédiatement exister d'autres : celles qui existent déjà et qui s'ignorent en tant que telles. On pourrait illustrer cela par le concept de développement durable et équitable qui en créant une catégorie nouvelle, le DDE, reclasse des techniques pré-existantes : une nouvelle boîte où on rangerait des choses anciennes et avérées¹⁸¹. De la même façon des réalisations ou usages non affichés comme tels, voire dissimulés ou non-avoués pourraient ainsi « sortir du bois »¹⁸². La primo-existence déjà évoquée permettrait la concertation et la possibilité même d'une rénovation des cadres de production, or seul un projet de re-réglementation porté par un projet de contenu accessible au plus grand nombre, peut espérer provoquer une décision de nettoyage d'un ensemble réglementaire aussi nébuleux. Il faut pour cela expérimenter en amont et convaincre. Les bienfaits attendus devraient alors ensuite apparaître à tous : une réglementation légitime compréhensible voire protectrice et bienveillante : plus juste et meilleure.

Non plus des freins, des écueils, mais des outils utiles et compréhensibles de tous.

Adapter ensuite ... car c'est prévu

J'imagine aisément que pour la suite, la valeur d'un tel programme et de telles réalisations ne pourra se découvrir que sur la longueur du temps, y compris au travers des adaptations ou conversions non prévues à l'origine mais rendues possibles dès la conception. S'il y a là une forme de pari sur l'avenir, celui-ci offre une alternative à une attitude intenable qui perdure pourtant.

¹⁸⁰ texte d'origine de « la neutralité Bienveillante » Gilles Desèvedavy / MCC DAP DICREAM 2001

¹⁸¹ je ne compte plus les étudiants de DDE qui nous expliquent qu'en mettant un parasol au dessus de la table d'apéro en extérieur en plein soleil ... ils font du « HQE » !

¹⁸² voir § « Réhabiliter et valider les déviantes réalités de terrain »

Renouer

Ceci tenterait de renouer avec le « dire l'architecture » tel que le regretté Jacques Allégret l'exprimait ¹⁸³:

« Je veux dire la déqualification des gens pour dire ce qu'il leur fallait et c'est vieux ! depuis longtemps on s'est substitué... En gros, l'état s'est substitué aux gens pour dire leurs besoins, et qu'est ce que c'était ces besoins ? c'était les besoins de l'état ! c'était les besoins d'assurer la paix sociale, de reproduire la société etc etc... (...) actuellement, qui a le droit de juger la qualité architecturale , en gros c'est seulement les architectes . C'est le jugement des pairs qui dit, ils disent, il y a de la bonne et de la mauvaise, mais il en reste que quand ils statuent dans une académie, dans un jury, dans une revue, ils publient ce qu'ils estiment devoir être publié et ils donnent le premier prix à machin et font ceci cela ... C'est une affaire de pairs ! Une affaire de pairs qui se joue quand même beaucoup à l'écriture, au design, à la facture, à l'esthétique etc ... mais pas beaucoup sur : c'est solide, et pas beaucoup sur : ça répond bien à l'usage. Si je prends les catégories vitruviennes, la beauté, l'utilité et la solidité. bon la solidité, c'est pas dans un jury, c'est pas un architecte directeur d'une revue qui en décide. Tu le sais trente ans après si c'est solide ! donc c'est pas ça qui est déterminant dans le jugement des pairs, c'est pas non plus l'usage, parce que c'est à peine si on le regarde, et là aussi, tu le sais, à partir d'un certain moment, où ça été usé, et tu le sais en interviewant, en questionnant les habitants, les occupants, c'est pas ce qu'on fait quand on décide de la bonne architecture, donc la bonne architecture se décide au moment du jury, que se soit le jury d'école, c'est-à-dire ce jugement synthétique n'est jamais un jugement sur critères préétablis, mais c'est un jugement sur comparaison et au moment du jugement, par cette comparaison, on dit ça c'est mieux on va le reconnaître, mais c'est mieux sur ce que l'on voit, c'est-à-dire une image immédiate. Que tu prennes les jurys d'école, que tu prennes les jurys de concours etc ... c'est la même chose. Encore que les jurys de concours, tu as seulement trois architectes sur sept membres du jury, donc tu as dans le jury des gens qui vont porter un jugement sur la solidité, tu peux avoir un ingénieur, tu peux avoir un maître d'ouvrage ou un conseiller qui va dire : oui mais ça fonctionne pas ! à l'usage, la commission technique va dire : c'est pas conforme à mon programme ... il en reste que ce sont ces trois architectes qui vont faire, parce que l'ensemble des membres du jury leur reconnaissent une compétence qui est le privilège qu'ont les architectes de dire le vrai sur l'architecture, donc moi je ne peux pas te dire la qualité architecturale sauf si tu me laisses vingt ans pour examiner toutes ces dimensions là »

¹⁸³ voir entretien retranscrit

PROPOSITIONS GENERALES RELATIVES AU SITE

de l'urbanisme à l'urbanité

Proposition n° 1 : appliquer le principe de densité globale de voirie à l'ensemble du site, en favorisant la mixité d'usage et la diversité des formes d'habitat, tout en préservant les espaces verts existants et à créer.

Proposition n° 2 : remplacer l'actuel pivot programmatique de la zone par l'implantation d'un équipement collectif de proximité, favorisant la mixité d'usage et la diversité des formes d'habitat, tout en préservant les espaces verts existants et à créer.

Proposition n° 3 : intégrer l'aspect des processus à l'origine de la création de valeur dans le projet de développement, en favorisant la mixité d'usage et la diversité des formes d'habitat, tout en préservant les espaces verts existants et à créer.

Proposition n° 4 : concevoir le site comme une entité globale, en favorisant la mixité d'usage et la diversité des formes d'habitat, tout en préservant les espaces verts existants et à créer.

Proposition n° 5 : intégrer l'aspect des processus à l'origine de la création de valeur dans le projet de développement, en favorisant la mixité d'usage et la diversité des formes d'habitat, tout en préservant les espaces verts existants et à créer.

PRE-PROGRAMME

PROPOSITIONS GENERALES RELATIVES « AU SITE »

** de l'urbanisme à l'urbanité*

Proposition n° 1 : appliquer le principe « penser global et agir local » à l'urbanisme et à l'architecture et le décliner en terme de réglementation, de montage d'opération et de construction.

Proposition n° 2 : remplacer l'actuel pivot programmatique « logique de fonction » par l'émergeant « logique de site » correspondant mieux aux réalités opérationnelles : opportunités foncières, tours de tables, besoins et acteurs, interactions...

Proposition n° 3 : inverser l'*esprit* des processus à l'origine de toute création de surface bâtie (mobilisant de l'argent public) et donc remplacer une approche globale fonctionnaliste et réglementaire structurée a priori par une approche locale et pragmatique, structurée sur objectifs et contrôlée a posteriori.

Proposition n° 4 : considérer le « site » comme une échelle d'approche éco-responsable, et l'envisager à terme sous l'angle d'un éco-système cohérent. Définir ce « site » en fonction, aussi, des tissus politiques et associatifs constitués et respectueux des autres priorités connues (transports, carte scolaire, emploi)

Le « quartier » offre une échelle correspondant a priori aux synergies et interdépendances techniques et d'usage évoquées.

Proposition n° 5 : intégrer à toute opération neuve d'urbanisme une réserve foncière « jachère urbaine choisie » permettant à court terme une appropriation par les habitants (provisoire et à moindre frais) et à terme une possibilité de *correction* urbaine.

PROPOSITIONS PARTICULIERES RELATIVES « AU BÂTIMENT »

* du design à l'architecture

Proposition n° 6 : appliquer le principe « penser global et agir local » à la conception du bâtiment, cela signifie dépasser la stricte application des normes et réglementations (handicapés HQE ...) et viser explicitement à une éthique de conception.

Proposition n° 7 : lors de la programmation, qualifier comme possibles, les intentions *artistiques*, afin qu'elles deviennent explicites aussi bien pour la maîtrise d'ouvrage que pour la maîtrise d'œuvre, y compris assumées minimales.

Proposition n° 8 : lors de la conception d'un bâtiment, dissocier construction et premier usage (vive le plan libre de Corbu) et viser une neutralité fonctionnelle bienveillante et accueillante (vive les différences exacerbées de Koolhaas).

Proposition n° 9 : lors de la présentation d'un projet de bâtiment, séparer conceptuellement et éventuellement constructivement le gros-œuvre (syndrome de la belle ruine), le second-œuvre (équipements contemporains dont HQE) et l'œuvre (identité sociale et valeur patrimoniale)

Proposition n° 10 : lors de la conception d'un bâtiment, viser en premier la réalisation d'un lieu possédant une identité forte (appropriable et recyclable) et en second seulement adapté, bien sûr, à son primo-usage (incertain et modifiable), et viser ainsi un coût global à long terme, à l'opposé de la dérive techniciste du court terme de l'économisme dominant actuel.

PROPOSITIONS PARTICULIERES RELATIVES « AUX USAGES »

* du logement à l'habitat

Proposition n° 11 : à l'origine de tout projet de quartier ou de bâtiment, deux expertises complémentaires sont à convoquer pour participation et non à utiliser pour délégation : les compétences techniques et le savoir habitant (ou leurs représentants), ils sont les partenaires de l'acte de construire.

Proposition n° 12 : une fois la construction livrée, les habitants (ou leurs représentants) ne sont plus les occupants provisoires d'une oeuvre patrimoniale pérenne mais les usufructiers d'un lieu en mouvement, gérés par des délégués à leur service.

ceci hors contrat bilatéral de location de type privé, opérant sans dépenses publiques

Actuellement, les co-propriétés privées, de par leurs organisations et réglementations gèrent plus un patrimoine transmissible que des lieux de vie collective. On nage en plein dix-neuvième siècle, C'est du Balzac !

Proposition n° 13 : le(s) concepteur(s) assumeront la création valorisant la construction ressentie comme d'essence collective et limiteront les contraintes collatérales sur l'usage de ce qui sera ressenti comme relevant de l'usage privé.

Proposition n° 14 : un usage hyper normatif (à l'image des normes HLM actuelles, ou bureaux fermés tramés) pourra au minimum être possible dans les locaux, selon leur primo-affectation fonctionnelle, les autres usages étant « possibles » .

Proposition n° 15 : les réglementations, procédures, habitudes et vocabulaires devront être modifiés pour s'adapter aux besoins et usages nouveaux. Ces modifications relatives ne devront pas être programmées a priori mais issues de l'observation de diverses réalisations expérimentales de terrain, dérogeant expérimentalement aux procédures actuelles.

PROPOSITIONS RELATIVES « AUX EXPERIMENTATIONS »

** de l'art aux lieux*

Proposition n° 16 : exceptionnellement la conception sera confiée à des artistes contemporains, lesquels seront secondés par un architecte d'opération.

Une solution contractuelle devra être trouvée pour que les artistes possèdent réellement le pouvoir au delà des contraintes de contrats de maîtrise d'œuvre

Proposition n° 17 : les bâtiments, réalisations expérimentales devront être exemplaires (processus reproductibles) et non remarquables (exceptionnels et non-reproductibles). Dans ce but ils devront respecter un coût de construction habituel. Seuls les honoraires seront augmentés par exemple par un jeu sur la note de complexité.

Proposition n° 18 : les bâtiments, réalisations expérimentales devront être exemplaires (processus reproductibles) et non remarquables (exceptionnels et non-reproductibles). Dans ce but, et selon le principe du « qui peut le moins peut le plus », ils devront respecter au moins les normes fonctionnelles (et non fonctionnalistes) de leur premier usage, par exemple les normes HLM actuelles pour du logement.

Proposition n° 19 : seront démarchés à la fois des opérateurs publics et privés, même si les procédures publiques d'appel d'offre risquent fort de compliquer notablement les choses .

Proposition n° 20 : les réalisations seront conçues dans la perspective assumée (com.!) de représenter un concept programmatique. Elles en sont les seules réelles illustrations.

ATTENDUS ET SUITES

Attendus orthodoxes

Tout travail dans un tel contexte institutionnel comprend en soi des attendus classiques de l'ordre de la publication scientifique, du colloque ou de la diffusion spécialisée. Ces pistes seront bien entendu explorées en accord avec le BRAUP, pour peu que ce travail rencontre son agrément. Certaines cibles institutionnelles ou parapubliques plus spécifiques se trouvent plus particulièrement visées par ce travail et seront également approchées sur la base d'un listing établi en concertation.

Attendus spécifiques

L'évolution du travail regroupé sous le titre générique ARCHITECTURE(s) nous a amené à conclure qu'une communication efficace devait sans doute prendre la forme d'un manifeste. Il est donc prévu d'en produire un inspiré de cette étude.

Par ailleurs, le but idéal à terme serait de produire des réalisations expérimentales conçues par des artistes illustrant le contenu programmatique spécifique. Bien évidemment cet objectif ne peut être borné dans le temps.

Suites inattendues

Le contenu de cette étude et sa méthode clairement revendiquée comme évolutive nous mène à adopter également une position *opportuniste* non pas sur ces sujets, par nature non identifiés, inexistant, mais sur tous les sujets existants pouvant servir de support. C'est dans ce cadre qu'a eu lieu la participation au « pré-rapport & appel d'offre de recherche » provisoire sur le thème « logement & condition étudiante en France et dans l'union Européenne » effectué pour le PUCA par ailleurs déjà cité dans ce document, ou l'approche des opérateurs de terrain sur le site de Lyon Confluence.

Notre intention reste de faire exister nos hypothèses et propositions en les adaptant à différents vecteurs dans une perspective d'enrichissements mutuels, tel qu'effectivement constaté aussi bien dans notre collaboration avec le PUCA que sur le terrain dans les réalités du praticien.

Prévisionnel

- rédaction d'un manifeste
- diffusion du manifeste
- réponses à des appels d'offres

BIBLIOGRAPHIE

- François Ascher « les nouveaux principes de l'urbanisme » L'aube 2001
François Ascher « ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs » l'Aube 2000
Luc Boltanski & Eve Chiapello « le nouvel esprit du capitalisme » NRF essais Gallimard 1999
Pierre Bourdieu « si le monde social m'est supportable, c'est parce que je peux m'indigner » L'aube poche essai 2004
Nicholas Bourriaud « esthétique relationnelle » Presses du réel 1998
Daniel Cohen « Trois leçons sur la société post-industrielle » la république des idées / le seuil 2006
André Comte-Sponville « le capitalisme est-il moral ? » Albin Michel 2004
Gilles Deleuze « Spinoza philosophie pratique » Minuit 2003
Jacques Donzelot « faire société » Seuil 2003
Jacques Donzelot « quand la ville se défait » Seuil 2006
François Dubet « les inégalités multipliées » l'aube poche essai 2000
Marc Emery « Innovations Durables » Ante Prima / Birkhäuser 2002
Hélène Hatzfeld « les espaces libres, atouts des grands ensembles » CERTU 2006
Eric Hazan « LQR la propagande du quotidien » raisons d'agir 2006
Hybert « POF » UR édition 1999
Jonathan I. Israel « les lumières radicales » Amsterdam 2001
Rem Koolhaas « S, M, L, XL » Monacelli 1995
Philippe Madec « Exist » Jean Michel Place 1984
Stéphane Osmont « le capital » Grasset 2004
Stéphane Osmont « le manifeste » Grasset 2006
Pierre Peillon « utopie et désordres urbains » l'Aube 2001
Frédéric Schiffer « sur le blabla et le chichi des philosophes » PUF perspectives critiques 2002
Philippe Tretiack « faut-il pendre les architectes » édition du Seuil 2001
Andréa Urlberger « parcours artistiques et virtualités urbaines » l'Harmattan 2003
Jacques Valier « brève histoire de la pensée économique d'Aristote à nos jours » Flammarion 2005
Slavoj Žižek « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Lacan sans jamais oser le demander à Hitchcock » Navarin, 1988
Slavoj Žižek « la subjectivité à venir » Climats 2004
- Roche, DSV & Sie « l'ombre du caméléon »/ trash mimésis » IFA / Karedas 1994
R, DSV & Sie « mutations amorphes » FRAC Centre / HX 1998
R, DSV & Sie « mutations amorphes 2.0 » Ed. Espace Croisé 1999
R & Sie « Spoiled Climate » Ante Prima / Birkhäuser 2004
R & Sie « Corrupted Biotopes » DD 5 DAMDI 2004
« what is art ? » Beaux arts magazine hors sujet 2002
« ARCHILAB 1999 » Marie Ange Brayer/ Frédéric Migayrou . catalogue
« ARCHILAB 2000 » Marie Ange Brayer / Frédéric Migayrou . catalogue
« ARCHILAB 2001 » Marie Ange Brayer / Béatrice Simonot . catalogue
« architectures expérimentales 1950 – 2000 » collection du FRAC Centre 2003
Didier Fuiza Faustino / bureau des mésarchitectures « anticorps » FRAC Centre / HX 2004
Francis Soler, quand il cite « les volumes capables » à l'agence
Chris Younes à l'oral au séminaire « art architecture et paysage » le 28 septembre 2006
- « Aimons la ville » Cosmopolitiques n° 7 aout 2004 Cahiers théoriques pour l'écologie politique. éditions de l'Aube
« La ville à trois vitesses » Esprit mars avril 2004
« mondialisation et dépossession démocratique : le syndrome du gyroscope » Luc Ferry . Institut Montaigne décembre 2004
« les oubliés de l'égalité des chances » Institut Montaigne janvier 2004
« avoir des leaders dans la compétition universitaire mondiale » Institut Montaigne octobre 2006

RAPPORT FINAL

(tome 2)

COMPLEMENTS

Accumulation et évolution

Un tome 2 de ce rapport final présente de façon quasi exhaustive l'ensemble des documents qui lui sont antérieurs et notamment les entretiens enregistrés et retranscrits dont la liste figure ci-dessous qui ont été communiqués aux commanditaires de cette étude dans les rapports intermédiaires précédents.

« deux cafés et un thé s'il vous plaît ! »

Détendus, nous buvions un pot avec Dominique Gonzalez-Foerster et Caroline Bourgeois à l'issue d'une réunion de chantier avec la RATP quand la discussion pris un tour plus personnel, sur nos dernières lectures ou soirées. A cette occasion je leur confiais que, suite à ma soirée de la veille avec mes amis Marianne Doury et Michel Marcoccia, chercheurs en sciences sociales, je regrettais de ne pas vivre mes recherches professionnelles dans un cadre plus spécifiquement assumé.

Elles s'en étonnèrent en me moquant gentiment : je n'avais qu'à le faire ...

C'était en 2000 et c'est avec leur soutien que l'aventure ARCHITECTURES commença en contact avec la DAP sous le titre de « la neutralité bienveillante ».

Depuis, au gré des rencontres et opportunités, les présentations et pistes ont évoluées, les titres ont changés, les idées désirs hiérarchies et domaines se sont entrecroqués et aboutissent provisoirement au document d'aujourd'hui.

Cette accumulation (tome 2) en témoignera conformément aux souhaits exprimés en vue d'une lecture plus observatoire, avec les documents créant « corpus » et les étapes méthodologiques et chronologiques, même si ce travail se trouve résolument plus orienté sur la recherche de résultats opérationnels en terme de pistes, que vers une rigueur procédurière auto-observatoire.

Là encore cette « recherche » serait alors à ranger dans ce que Cécile Régnault qualifie de recherche-action ou recherche impliquée. Jamais elle ne sera revendiquée comme un objet en soi, mais uniquement comme un moment provisoire d'une matière en perpétuel mouvement. Cette intention assumée le destine moins à devenir un dossier classé qu'*une idée dans l'air*.

Née par hasard dans un café, le mieux pour elle serait de retourner à la vie ...

ENTRETIENS

Entretien avec Catherine Rannou	Page	xx
Entretien avec Pascal Gontier	Page	xx
Entretien avec Guy Granier	Page	xx
Entretien avec Jean-François Reynaud	Page	xx
Entretien avec Jacques Allégret	Page	xx
Entretien avec René Micout	Page	xx
Entretien avec Henri Pierre Jeudy	Page	xx
Entretien avec Catherine Rannou	Page	xx
Entretien avec Dominique Gonzalez-Foerster	Page	xx
Entretien avec Cyria Emelianoff	Page	xx
Entretien avec Nathalie Blanc	Page	xx
Entretien avec Lorenza Mondada	Page	xx
Entretien avec Thierry Costes	Page	xx
Entretien avec Pierre Peillon	Page	xx
Entretien avec Jean-Paul Lacaze	Page	xx

SOMMAIRE

première partie :	Page 03
retour de la table ronde finale du 29 mars 2007	
HORS PROPOS	Page 05
LE VRAI AVANT-PROPOS	Page 06
UN TRAVAIL THEORIQUE, NON SCIENTIFIQUE	Page 08
DE VRAIES PISTES	Page 09
VERBATIM	Page 10
Deuxième partie :	Page 13
Texte préparatoire à la table ronde finale du 29 mars 2007	
PRESENTATION	Page 14
PREAMBULE	Page 16
CONTEXTE	Page 17
Contexte français de la perception grand public du monde architectural	
Contexte de la construction en France	
Contexte du débat architectural en France	
Contexte de la recherche architecturale	
Contexte de l'appel d'offre « art architecture et paysage »	
Contexte de notre réponse à cet appel d'offre	
Contexte de remise de notre rapport final	
OBJECTIFS	Page 19
Oser affronter l'amour	
Le renouvellement de la problématique architecturale	
De l'immeuble HQE à l'immeuble durable par la <i>dé-fonctionnalisation</i>	
Inventer « l'immeuble durable et aimé » en tant que sujet	
L'illustration par le renouvellement de l'expression architecturale	
La communication par un pré-programme communicant	
Diffuser et convaincre	
PROBLEMATIQUE	Page 23
Un (dés)amour schizophrène et partagé	
Des gâchis chiffrés en coût global	
Une aberration qui continue	
Un constat de « bon sens »	
Un exemple clair	
Un devoir d'architecte	
METHODOLOGIE & PROGRESSION.....	Page 25
RESULTATS	Page 27
Un travail sur le programme <i>aimable</i> , en complément du travail des stars	
Une remise en question <i>réelle</i> du fonctionnalisme devenue possible	
Le devoir d'époque « d'élever le débat » du seul style à l'éthique	
Le retour aux <i>fondamentaux</i> : amour démocratie et éthique	
Réhabiliter et valider les <i>déviantes</i> réalités de terrain	
Un nouveau paradigme : la prééminence du site remplace celle de la fonction	Page 30
Libérer les règlements de leur attache au dogme	
Avant une concertation vaine, en créer les conditions réglementaires.	
Laisser de la place libre : le clou possible et la jachère sympathique	
La goutte d'huile dans les rouages	
Marketing de gamme	Page 35
« convertible »	
Expérimenter	
Regarder écouter expérimenter puis conclure : re-réglementer	
Adapter ensuite ... car c'est prévu	
renouer	
PRE-PROGRAMME	Page 38
Propositions générales :	
Site : de l'urbanisme à l'urbanité	
Bâtiment : du design à l'architecture	
Usages : du logement à l'habitat	
Expérimentations : de l'art aux lieux	
ATTENDUS ET SUITES	Page 42
BIBLIOGRAPHIE	Page 43
COMPLEMENTS (tome 2)	Page 44

Entretiens retranscrits

Cette méthode a été développée et testée pendant plusieurs années dans le cadre de la recherche en matière de soins de santé mentale. Elle a permis de recueillir des données précieuses sur les expériences vécues par les personnes souffrant de troubles psychiques. Les entretiens ont été retranscrits et analysés afin de dégager les thèmes principaux et les messages clés. Cette partie présente les résultats de ces entretiens, organisés en quatre parties distinctes. La première partie traite de la prise de conscience des symptômes, la deuxième de la recherche d'aide, la troisième de l'impact des soins et la quatrième de la réinsertion sociale. Ces entretiens ont été réalisés dans un cadre sécurisé et respectueux de la confidentialité des participants. Les données ont été analysées de manière rigoureuse et les résultats sont présentés de manière synthétique et accessible. Cette partie vise à offrir une vue d'ensemble des expériences vécues par les personnes concernées et à identifier les besoins et les attentes en matière de soins et de soutien. Les entretiens ont été réalisés avec des personnes de différents âges, sexes et origines, ce qui permet d'obtenir une perspective diversifiée sur le sujet. Les résultats de ces entretiens sont présentés sous forme de paragraphes et de listes à puces, afin de faciliter la lecture et la compréhension des données. Cette partie est destinée à un public large, y compris les professionnels de la santé, les chercheurs, les étudiants et les personnes concernées. Elle vise à sensibiliser le grand public aux enjeux de la santé mentale et à promouvoir une meilleure compréhension et un meilleur soutien aux personnes souffrant de troubles psychiques. Les entretiens ont été réalisés dans un cadre éthique et respectueux de la vie privée des participants. Les données ont été analysées de manière rigoureuse et les résultats sont présentés de manière synthétique et accessible. Cette partie vise à offrir une vue d'ensemble des expériences vécues par les personnes concernées et à identifier les besoins et les attentes en matière de soins et de soutien. Les entretiens ont été réalisés avec des personnes de différents âges, sexes et origines, ce qui permet d'obtenir une perspective diversifiée sur le sujet. Les résultats de ces entretiens sont présentés sous forme de paragraphes et de listes à puces, afin de faciliter la lecture et la compréhension des données. Cette partie est destinée à un public large, y compris les professionnels de la santé, les chercheurs, les étudiants et les personnes concernées. Elle vise à sensibiliser le grand public aux enjeux de la santé mentale et à promouvoir une meilleure compréhension et un meilleur soutien aux personnes souffrant de troubles psychiques.

quatrième partie : les entretiens retranscrits

RAPPORT FINAL

Certes la méthode n'était guère scientifique,
mais empruntée aux artistes et terriblement efficace.

Certes je connaissais certaines personnes au paravent,
Mais les autres ont étonnement souvent accepté de me
recevoir, et voire parfois de donner suite.

A tous, déjà rencontrés ou inconnus, j'envoyais les deux
pages qui suivent en guise de prise de contact, excessives
parfois originale certainement repoussante éventuellement
(en couleur avec du vert et du fuchsia !)

Après un coup de fil plus ou moins long et envoi des
questions à l'avance, nous nous rencontrions pour ces
entretiens enregistrés, retranscrits dans leur intégralité,
puis donnés à lire pour validation.

Le méthode « désir et sympathie » empruntée aux artistes,
s'est révélée non seulement, sinon rigoureuse, au moins
efficace, mais aussi terriblement agréable !

Nous avons dans l'ensemble passés de bons moments.
Alors fructueux ?

Entretiens retranscrits

Présentation	002
Les deux pages diffusées avant entretien	006
Guy granier, <i>administrateur de l'OPAC de l'Isère</i>	009
Pascal Gontier, <i>architecte enseignant le « DD »</i>	014
Catherine Rannou, <i>architecte devenue artiste, enseignante</i>	027
Jean François Reynaud, <i>archéologue et historien du moyen âge</i>	037
Jacques Allégret,, <i>sociologue, fondateur de l'AUA</i>	043
René Micout, <i>économiste du bâtiment</i>	057
Henri Pierre Jeudy, <i>épistémologue art / architecture</i>	063
Catherine Rannou <i>architecte devenue artiste</i>	071
Dominique Gonzalez-Foerster, <i>artiste ... en architecture notamment</i>	079
Cyria Emelianoff, <i>Philosophe de la ville durable</i>	087
Nathalie Blanc, <i>géographe de la Ville durable</i>	101
Lorenza Mondada, <i>etnométhodologue "les propos en ville"</i>	115
Thierry Costes, <i>du groupe Costes</i>	125
Pierre Peillon, <i>de l'Union Sociale de l'Habitat</i>	131
<i>Pierre Peillon transmet un document de Jean Paul Lacaze</i>	141
Jean Paul Lacaze <i>Ingénieur général honoraire des Ponts et Chaussées</i>	149

Entretiens retranscrits

Certes, il n'est pas facile de trouver un interlocuteur qui soit capable de nous écouter et de nous comprendre. Mais, si nous sommes capables de nous écouter et de nous comprendre nous-mêmes, nous pourrions peut-être trouver un interlocuteur qui soit capable de nous écouter et de nous comprendre.

Après un coup de fil, il est possible de trouver un interlocuteur qui soit capable de nous écouter et de nous comprendre. Mais, si nous sommes capables de nous écouter et de nous comprendre nous-mêmes, nous pourrions peut-être trouver un interlocuteur qui soit capable de nous écouter et de nous comprendre.

127	Entretien avec...
128	Entretien avec...
129	Entretien avec...
130	Entretien avec...
131	Entretien avec...
132	Entretien avec...
133	Entretien avec...
134	Entretien avec...
135	Entretien avec...
136	Entretien avec...
137	Entretien avec...
138	Entretien avec...
139	Entretien avec...
140	Entretien avec...
141	Entretien avec...
142	Entretien avec...
143	Entretien avec...
144	Entretien avec...
145	Entretien avec...
146	Entretien avec...
147	Entretien avec...
148	Entretien avec...
149	Entretien avec...
150	Entretien avec...
151	Entretien avec...
152	Entretien avec...
153	Entretien avec...
154	Entretien avec...
155	Entretien avec...
156	Entretien avec...
157	Entretien avec...
158	Entretien avec...
159	Entretien avec...
160	Entretien avec...
161	Entretien avec...
162	Entretien avec...
163	Entretien avec...
164	Entretien avec...
165	Entretien avec...
166	Entretien avec...
167	Entretien avec...
168	Entretien avec...
169	Entretien avec...
170	Entretien avec...
171	Entretien avec...
172	Entretien avec...
173	Entretien avec...
174	Entretien avec...
175	Entretien avec...
176	Entretien avec...
177	Entretien avec...
178	Entretien avec...
179	Entretien avec...
180	Entretien avec...
181	Entretien avec...
182	Entretien avec...
183	Entretien avec...
184	Entretien avec...
185	Entretien avec...
186	Entretien avec...
187	Entretien avec...
188	Entretien avec...
189	Entretien avec...
190	Entretien avec...
191	Entretien avec...
192	Entretien avec...
193	Entretien avec...
194	Entretien avec...
195	Entretien avec...
196	Entretien avec...
197	Entretien avec...
198	Entretien avec...
199	Entretien avec...
200	Entretien avec...

ARCHITECTURES

« L'Attitude »

La fin du fonctionnalisme

L'architecture est à priori l'un des plus beaux métiers du monde. Ce n'est pas la réalité : les succès architecturaux sont éphémères, les échecs nombreux. Mais l'architecture est un métier qui a une dimension sociale, un rôle à jouer dans la vie collective et dans le développement des sociétés. Elle est un moyen de communication et de dialogue entre les hommes et leur environnement. Elle est un moyen de créer un cadre de vie qui soit à la fois esthétique et fonctionnel. Elle est un moyen de définir une identité collective et de créer un sentiment d'appartenance. Elle est un moyen de transmettre des valeurs et des idéaux. Elle est un moyen de créer un patrimoine commun. Elle est un moyen de créer un cadre de vie qui soit à la fois esthétique et fonctionnel. Elle est un moyen de définir une identité collective et de créer un sentiment d'appartenance. Elle est un moyen de transmettre des valeurs et des idéaux. Elle est un moyen de créer un patrimoine commun.

Travailler de l'architecture, c'est travailler pour la société. C'est travailler pour créer un cadre de vie qui soit à la fois esthétique et fonctionnel. C'est travailler pour définir une identité collective et créer un sentiment d'appartenance. C'est travailler pour transmettre des valeurs et des idéaux. C'est travailler pour créer un patrimoine commun. C'est travailler pour créer un cadre de vie qui soit à la fois esthétique et fonctionnel. C'est travailler pour définir une identité collective et créer un sentiment d'appartenance. C'est travailler pour transmettre des valeurs et des idéaux. C'est travailler pour créer un patrimoine commun.

... dépasser les mots et trouver par la matière (construire des bâtiments) l'originalité contenue dans le projet. L'architecture est un moyen de communication et de dialogue entre les hommes et leur environnement. Elle est un moyen de créer un cadre de vie qui soit à la fois esthétique et fonctionnel. Elle est un moyen de définir une identité collective et de créer un sentiment d'appartenance. Elle est un moyen de transmettre des valeurs et des idéaux. Elle est un moyen de créer un patrimoine commun.

ARCHITECTUREs

Claude CLOSKY, Michel FRANCOIS, Anne FREMY, Dominique GONZALEZ-FOERSTER, Pierre HUYGHE, Fabrice HYBERT, Ange LECCIA, Philippe PARRENO, Xavier VEILHAN, JeanLuc VILMOUTH

Indignations, évidences et intuitions :

L'architecture est a priori l'un des plus beaux métiers du monde. Ce n'est pas la réalité ! / les seules architectures actuelles qui existent sont objets ponctuels et starisés ! / le reste ? le « tissu » ? la vie ? une immense masse de constructions sans architecture ! / l'immense majorité des logements collectifs et bureaux construits actuellement sont des produits* basés sur des cahiers des charges dépassés, surtout pour un résultat terriblement ennuyeux ! / les architectes ne brillent que dans la construction exceptionnelle ou la maison individuelle / les architectes réussissent à l'énergie quand les artistes réussissent à la justesse / le champ architectural ne doit pas se réduire au champ de la pratique architecturale actuelle / des gens pensent, ont des **désirs**, mais étouffés par la lourdeur et l'étanchéité des professionnalismes / l'évolution de la répartition spatiale activité/ temps-libre / loisir lié aux conséquences comportementales des apports des nouvelles technologies / la tentation généralisée de l'inaction face à la force des inerties (complexité du BTP) / la programmation architecturale (cahier des charges en amont) est aussi importante que l'architecte /
... dans tout domaine « asphyxié » l'espoir vient des artistes et des penseurs ...

Des pistes :

Travailler de l'architecture, dans le champ architectural, mais hors pratique actuelle des architectes / un contournement expérimental, transversal et léger / l'enjeu de vie collective, loin des architectures ponctuelles et starisées est dans les **architectures domestiques*** et ordinaires délaissées / la rénovation de ces architectures suivra celle de la programmation / collecter transversalement les idées étouffées / seul l'ancien offre de la chair et du désir ! / on ne construit plus d'ancien (?) et seuls les riches peuvent se le permettre / réaliser des œuvres exemplaires qui transcendent le sujet / s'engager dans un processus de communication (moyens) / faire appel à des artistes / initialiser avec eux un processus dès l'amont / que pour une fois la rencontre architecture/artiste soit au service des artistes (vs 1%) / réaliser plusieurs immeubles afin que transversalement la programmation apparaisse / illustrer un nouveau pré-programme pour l'architecture domestique /
... La fin du fonctionnalisme, « la neutralité bienveillante » (voir page 2)

une méthode :

Partir d'une intuition, et la nourrir des apports des autres / collecter l'adhésion d'artistes contemporains réputés, donc médiatiques, mais aptes à travailler sur / avec « le banal » / collecter les avis, compétences et intuitions d'intellectuels spécialisés sur ce domaine / dans un premier temps organiser une ébullition sur le sujet financée par le collectif, le public, l'état (ministères) / dans un second temps embrasser la nébuleuse conceptuelle et la cristalliser dans un **pré-programme*** original contemporain et novateur, financé par les grandes entités du BTP (CDC, SCIC ...) / dans un troisième temps en réaliser les exemples construits / utiliser pour les constructions un processus de maîtrise d'ouvrage classique, financé par un jeu sur la note de complexité des honoraires /
... dépasser les mots et prouver par la matière ! (construire des bâtiments)

* Certes, des expériences existent, mais pas dans la fonctionnalité programmatique des produits d'architectures domestiques

« *la Neutralité*

La fin du fonctionnalisme

Bienveillante »

Aujourd'hui les plus beaux des appartements haussmaniens deviennent bureaux, quand la plupart des ateliers de centre ville deviennent logements. Ceux qui le peuvent renouent avec ce qui longtemps a été pour tous la règle : la neutralité fonctionnelle de lieux à caractère fort. Le lieu de vie — et non plus d'habitation — a longtemps mêlé les différents aspects de l'activité humaine. La séparation, issue d'une gestion centralisée et fonctionnaliste, est relativement récente et surtout extrêmement méprisante de l'autonomie de chaque individu de décider du lieu et du moment de son activité. Que ceux qui le peuvent aient depuis peu la possibilité de gérer le temps de leur activité indépendamment du lieu semble un virage important dans la « répartition spatiale de la vie sociale ». En d'autres termes, travailler à la maison ou prendre le temps de se détendre sur le lieu de travail ne nous apparaît plus comme une mode mais comme une menace ou un confort nouveau, que les nouvelles technologies ne manqueront pas de généraliser.

Le pendant du nouveau travail serait le nouveau temps libre. Qu'il soit plus ou moins choisi, il n'empêche qu'il offre la possibilité d'agir y compris sur son environnement le plus direct. Ainsi le bricolage se développe à nouveau comme une possibilité d'utilisation de ce temps libre pour l'appropriation de son cadre de vie. La décoration connaît un succès de masse phénoménal : l'expression du désir d'appropriation du lieu de vie apparaît là comme évident.

La somme de ces énergies individuelles non utilisées, alliée aux possibilités techniques nouvelles et aux nouvelles mœurs sociales, est à mettre en face d'une part des urgences auxquelles il faut répondre, et d'autre part, des limites maintenant éprouvées par le « tout-fonction-tout-contrôle » .

*Nouveau concept pré-programmatique, **La Neutralité Bienveillante** définit un immeuble fonctionnellement neutre et banal, conçu afin de pouvoir accueillir indifféremment, simultanément et successivement plusieurs types de populations ou de fonctions (logement ou activité) suffisamment courantes pour pouvoir cohabiter ou se succéder sans occasionner de travaux lourds, et ainsi décloisonner, mélanger et tenter de recoudre le tissu urbain voire social.*

Ce pré-programme, par son incrustation dans une réalité à chaque fois particulière, semble pouvoir marier neutralité, souplesse, adaptabilité, appropriation et évolutivité à la libération de l'expression architecturale.

ARCHITECTURES

« la Neutralité »

La fin du fonctionnalisme

Le mouvement de la neutralité est né en France en 1952, au moment où le fonctionnalisme était en crise. Il s'agit d'un mouvement qui se situe à la limite de l'abandon du fonctionnalisme et de l'adoption d'une nouvelle philosophie architecturale.

« Bienenfeld »

Le projet de la maison Bienenfeld est un exemple de la neutralité. Il s'agit d'une maison qui a été conçue par un architecte qui a cherché à dépasser le fonctionnalisme. La maison est caractérisée par une grande simplicité et une grande harmonie. Elle est conçue de manière à être adaptée à différents modes de vie et à différents environnements. Le projet a été réalisé en 1955 et a été considéré comme un succès.

Le projet de la maison Bienenfeld est un exemple de la neutralité. Il s'agit d'une maison qui a été conçue par un architecte qui a cherché à dépasser le fonctionnalisme. La maison est caractérisée par une grande simplicité et une grande harmonie. Elle est conçue de manière à être adaptée à différents modes de vie et à différents environnements. Le projet a été réalisé en 1955 et a été considéré comme un succès.

Le projet de la maison Bienenfeld est un exemple de la neutralité. Il s'agit d'une maison qui a été conçue par un architecte qui a cherché à dépasser le fonctionnalisme. La maison est caractérisée par une grande simplicité et une grande harmonie. Elle est conçue de manière à être adaptée à différents modes de vie et à différents environnements. Le projet a été réalisé en 1955 et a été considéré comme un succès.

Guy Granier

Administrateur de l'OPAC de l'Isère

Grenoble, le 26 octobre 2005

entretien réécrit avec extraits bruts

Donc, je parle de l'agenda 21 de l'OPAC tout de suite et une des particularités justement concerne tout ce qui est relatif aux habitants, c'est à dire à nos locataires. Parce que l'idée de l'agenda 21 pour un OPAC elle était novatrice car cela n'avait jamais été fait pour un constructeur-bailleur, par contre c'était fait plutôt pour des collectivités territoriales. C'était des gens qui disposaient d'un territoire avec des habitants pour lesquels on faisait réfléchir. On essayait de définir un certain nombre d'objectifs et de buts à atteindre. C'est ça l'esprit de l'agenda 21. On avait vingt deux mille logements, bien sûr ces logements étaient disposés sur un territoire assez vaste, qui était le département de l'Isère plus Lyon et des communes environnantes de Lyon, et que au final, nos locataires avaient un lieu de vie, un lieu de territoire, et que l'on pouvait peut être croiser à la fois ce territoire, nos logements, l'appartenance directe ou indirecte à une collectivité telle que la nôtre, l'OPAC 38, et puis y associer notre personnel, c'est très important aussi. Qu'il y ait aussi comme ça une sorte de fusion qui puisse s'opérer. Alors on a rédigé ... ça a été un processus assez long que j'ai quitté d'ailleurs en cours de route, étant donné que je partais en retraite. Mais j'avais initié cette démarche, je l'avais mis en route et puis ensuite elle a suivi. Il y a eu des séances avec des représentants des associations de locataires, des élus aussi parfois puisqu'il y avait aussi la prise en compte de certaines demandes. C'est un esprit que nous avons développé et l'on pourrait voir se développer dans l'ensemble des domaines me semble-t-il une telle démarche.

De mon point de vue, dans les résultats, ce que je crains un peu c'est que au final on a quand même, à partir des thèmes, disons beaucoup beaucoup de choses à faire.

Ce que je crains un peu c'est que, au final, on a quand même beaucoup beaucoup de choses à faire

problématique, c'est la dérive de ne pas faire les choses à coût constant. Si on propose quelque chose et que cela coûte de la formation, du temps ou de la générosité ... souvent par exemple on prend l'exemple de certaines architectures ou réalisations architecturales qui même remarquables ne peuvent servir d'exemples. La maison Latapie de Lacaton-Vassal par exemple : ils ont fait une maison exemplaire pour leur femme de ménage, mais ils ont donné trois ans de leur capacité d'agence pour faire cette maison exemplaire. Exemplaire au sens expérimental, mais pas du tout exemplaire au sens du contexte de production qui n'est pas reproductible. Parce que un couple d'architectes qui consacre trois ans de dialogue non payé avec un client ... alors le résultat est très intéressant mais il n'est pas reproductible du tout. Les artistes de mon projet ... rentrent dans le budget. C'est à coût constant. Par exemple tout ce qui est ville durable n'est pas forcément quelque chose qui coûte plus cher. Et il y a une limite à la délégation de pouvoir,

C'est un esprit que nous avons développé et l'on pourrait voir se développer dans l'ensemble des domaines, me semble-t-il, une telle démarche.

C'est peut être un peu la faiblesse me semble-t-il de notre affaire : c'est à dire d'avoir un petit peu trop ...

Presque cadré l'avenir. C'est ça ?

Oui. C'est peut être notre faiblesse, mais peut être faut-il mieux s'en donner beaucoup que pas assez pour cadrer des objectifs, des buts à atteindre.

Je vais rebondir sur la phrase extraite de l'agenda 21 que vous avez donné en exemple tout à l'heure : « une formation spécifique ». un des critères d'élimination de beaucoup d'exemple qui pourraient enrichir ce type de

qui fait que si on cadre trop, on perd en crédibilité. Même si je suis vraiment en amont et que la crédibilité n'est pas vraiment mon terrain.

On n'attache pas une grande attention à ce que pourrait être un développement dans le cadre d'une entreprise

que vous disiez : à savoir que l'on pouvait travailler, on pouvait faire une réalisation, on pouvait peut être en faire deux ou en faire quinze, mais ce ne serait pas reproductible dans la mesure où personne n'aura vraiment adhéré, ou n'aura compris la démarche. Parce qu'il y a toujours des gens qui adhèrent mais ceux qui posent problème ce sont ceux qui sont contre, parce que cela les dérange parce que ci parce que ça, et parfois ils peuvent reprendre un message qui va à l'encontre de ce que l'on souhaite développer. Donc il était

important de donner cette notion que c'était une façon peut être de penser mais aussi d'évoluer dans son métier, dans ses métiers, parce que pour nous bailleurs-constructeurs ils sont vraiment multiples. On a des gestionnaires, on a des techniciens etc ... donc à partir de là il y avait une réelle difficulté de pérenniser toute la démarche, à la fois de production mais aussi de gestion, d'esprit ... c'était dire aux personnels qu'ils avaient peut être la chance de se valoriser à travers ça, et on en tiendra compte, et ça rentrera dans les critères de jugement, puisque chaque année il y a des entretiens de développement etc ... alors dans un second temps ils se sont dit : « peut être qu'il faut y aller, il y a peut être des choses ». et puis il y avait une sorte de valorisation mais qui est un petit peu ambiguë : on développait beaucoup de programmes européens, et ça l'Europe c'était quelque chose qui parlait aux gens, aux publics et notre personnel c'est le public aussi. Ça les valorisait parce que : « il est où Granier aujourd'hui ? ah oui il est à Amsterdam ... » alors il y a aussi « il se ballade » par la suite j'ai pu voir que ce n'était pas si facile que ça de se faire se déplacer les gens. Le personnel a toujours cette idée « ah si je pouvais y aller moi aussi ce serait bien » mais comme par hasard il y a toujours des problèmes, familial ou autre. En tout cas il ne valorisent pas au point cela devienne une priorité. Ce qui fait que l'on a d'énormes difficultés. Contraints et forcés c'étaient toujours les mêmes qui assuraient ... et puis les problèmes de langues ! ce qui fait qu'il faut travailler de l'intérieur, ou à la fois en interne et par rapport à nos propres locataires. Une des difficultés chez nos locataires c'était le fait qu'il dise : « c'est bien beau tout ça, mais à la limite vous vous faites plaisir » les associations de locataires étaient plutôt contre, et même elles ont failli nous faire capoter un premier projet. Je me suis retrouvé avec le conseil d'administration qui s'interrogeait sur la mise en place des travaux alors que nous avions les financements

En fait, la grosse difficulté que j'ai eue au départ... Bon je m'étais entouré de quelques personnes à l'OPAC qui étaient sensibles, mais c'était deux personnes et demi quoi ! parce que on a beau être « direction générale », de toute façon dans certains cas, cela passe justement pour les caprices de la direction générale, et on n'attache pas une grande attention à ce que pourrait être un développement dans le cadre d'une entreprise. Très vite on a senti ces blocages. Donc c'est un petit peu comme ce

Ce ne serait pas reproductible dans la mesure où personne n'aura vraiment adhéré, ou n'aura compris le démarche

à la limite, c'était la mariée est trop belle, on y croit pas

Avec une forme de peur de l'inconnu peut être ?

Il y avait une peur de l'inconnu, il y avait une peur de « de toutes façon vous nous donnez des chiffres et vous ne les tiendrez pas » etc ... à la limite c'était la mariée est

trop belle, on y croit pas. Huit ans après les gens sont ... c'était plus un programme sur les énergies, mais un programme de réhabilitation, donc on a eu des réunions avec les locataires, les associations, qui ont été difficiles. C'est quelque chose qui a été mis au point avec eux mais difficilement. Ce qui intéresse le locataire aussi et surtout, c'est la monnaie ! et je le comprend parfaitement.

Bon est-ce que l'investissement que nous faisons-là, est-ce qu'il y a un retour pour le locataire ? alors on peut aussi regarder qu'il y ait un retour pour le locataire, un retour pour le bailleur, un retour peut être aussi pour la collectivité locale, dans certains cas pourquoi pas. Finalement, le durable s'installe peut être aussi au travers de tous ces sentiments. Et puis aussi faire en sorte de mettre en place des nouveaux matériaux, une nouvelle façon de gérer ... et que le personnel, lui aussi, suive. Finalement on s'aperçoit que quand on fait du Développement Durable - et on rajoutera et aimé - c'est peut être en permanence d'être sur cette sorte de tripode, de manière à asseoir des opérations. On assied des opérations, peut être des principes, mais avec tout cet environnement de gens. On retrouve je crois au travers de l'agenda 21, effectivement ça. Mais, comme on avait fait des choses avant, on s'aperçoit que les résultats notamment de l'enquête qu'on avait lancé : vingt deux mille questionnaires envoyés à tous les locataires avec un retour de 33 %, ce qui est énorme ...

C'est le signe d'un intérêt
Le signe d'un intérêt des locataires, mais peut être y avait-il eu une préparation par rapport à ce que nous faisons déjà. Il y avait eu trois vidéo-paliers et une enquête sous forme d'entretiens auprès des représentants des locataires, salariés et partenaires. Donc toutes sortes de croisement entre questionnaires, vidéo-paliers et entretiens. Cela constitue un corpus de papier mais nous avons aussi effectué un certain nombre d'opérations, puis nous revenons en interne sur ces opérations : les responsables locaux vont, au bout d'un certain nombre d'années, revoir les gens.

C'est le signe d'un intérêt

Le signe d'un intérêt des locataires, mais peut être y avait-il eu une préparation par rapport à ce que nous faisons déjà. Il y avait eu trois vidéo-paliers et une enquête sous forme d'entretiens auprès des représentants des locataires, salariés et partenaires. Donc toutes sortes de croisement entre questionnaires, vidéo-paliers et entretiens. Cela constitue un corpus de papier mais nous avons aussi effectué un certain nombre d'opérations, puis nous revenons en interne sur ces opérations : les responsables locaux vont, au bout d'un certain nombre d'années, revoir les gens.

Ce qui est lié à la spécificité de l'OPAC d'être à la fois constructeur et gestionnaire

Tout à fait !

C'est la fameuse anecdote sur le centre Beaubourg, où le directeur administratif, côté maîtrise d'ouvrage n'était pas en charge de la gestion (après construction) donc tous ces choix se sont fait contre la gestion et après la rénovation de Beaubourg a coûté très chère. Et vous, vous avez les deux casquettes.

On a les deux casquettes vivre ensemble. C'est pas mon job

C'est des départements
Nécessairement ! en plus, on a une agence qui est autre à l'Isle d'Abeau, une autre ...

Mais dans le cadre de ce genre de choses, le concepteur maître d'ouvrage et le gestionnaire bailleur peuvent dialoguer dans ce cadre-là
Oui, bien sûr, il y a des forums, tout un process effectivement, d'approches et de retours, qui permet effectivement : analyser, décider, agir, mesurer. Et on continue comme ça ... et on reprend, et on fait évoluer les choses.

**analyser,
décider,
agir,
mesurer**

et il faut les faire facile ! ça c'est

séparés ?
territorialement, vers Lyon, une vers Vienne,

On peut aussi regarder qu'il y ait un retour pour le locataire, un retour pour le bailleur, un retour peut être aussi pour la collectivité locale. Finalement le Durable s'installe peut être aussi au travers de tous ces sentiments.

Mais ... je me disais, quand on parle de ville, est-ce que déjà il y a une âme derrière ? c'est ce que m'a suggéré la lecture de votre document *Par rapport à la spécificité OPAC, j'imagine, mais c'est un a priori que j'ai et c'est une question que je vous pose, j'imagine que les organismes constructeurs sont dans une logique réglementaire, centralisée, extrêmement tenue par les financements - la marge se jouant sur le foncier ou des trucs comme ça - alors que le gestionnaire est beaucoup plus localisé. Est-ce qu'il n'y a pas là une ambiguïté, entre l'aspect construction, d'une part et l'aspect gestion de la chose construite, d'autre part, qui sont finalement deux métiers complètement différents. Alors, évidemment il y a un retour de l'habitant ou du représentant de l'habitant - éventuellement le gestionnaire, soit disant représentant de l'habitant - mais il y a un retour par rapport à ce qui va se construire ...*

Le gestionnaire ne peut pas être le représentant de l'habitant, il peut exprimer un sentiment ou un climat, mais après il faut aller chercher auprès de l'habitant.

Je pense que le gestionnaire pense à faciliter sa gestion !

Ah oui !

Et c'est normal c'est comme n'importe quel professionnel qui pense à bien faire son métier,

et qui ne va pas forcément au delà de sa mission systématiquement, sauf peut être les quelques deux personnes et demie dont vous parliez tout à l'heure.

Est-ce que vous avez pu vous, de part ces deux rôles, observer une influence du gestionnaire sur la conception. Je ne parle pas de l'influence de l'habitant parce que ce doit être minime .

Oui, ça a commencé sur des histoires de « logement pratique », et c'est un peu la base, malgré tout ...

Oui, pourquoi pas ? (rires)

Alors c'est des cuisines comme ça, des placards qui manquent ... alors cela avait une influence par rapport à leurs propres problèmes de gestion. Je prends l'exemple des placards. Alors il n'y a jamais assez de rangements, sauf que les habitants le demandaient. Et ce que nous on

On voit bien que finalement les gestionnaires étaient proches des locataires ... y compris pour être plus tranquilles parce que les gens sont contents

disait aux agences c'est « il faut répondre aux locataires, faire en sorte qu'il n'y ait pas des choses qui nous remontent » alors on ne peut pas contester des choses pareilles, sauf à dire : vraiment on ne peut pas financer ... alors on leur donnait des budgets. On leur disait « vous gérez un budget » sauf que ce qu'ils essayaient aussi de faire c'est que ce soit pris par l'investissement de manière à ne pas l'avoir ... (rires). Du coup les deux se rencontraient, c'est un exemple. Mais on voit bien que finalement les gestionnaires étaient proches des locataires, sur des problèmes de ce genre. Alors, bien sûr par rapport à eux, mais aussi par rapport aux habitants, y compris pour être plus tranquilles parce que les gens sont contents.

Parce que quand un locataire est mécontent *Parce qu'ils avaient comme objectif donné par leur hiérarchie de satisfaire le locataire, explicitement*

Ah ça oui ! ça pour nous ... et puis le locataire ! le premier message - on va dire que c'est de la gouvernance ! - c'est : le locataire au centre de

« ah ! si on n'avait pas les locataires ! on serait bien »

nos préoccupations, de nos problèmes peut être ... de nos problèmes cela a toujours été par ce que les gens disaient « ah si on n'avait pas les locataires ! on serait bien ! ». (rires) .

Surtout faire qu'on ait une agence en état de réceptivité

C'est lié à un contexte plus général grenoblois ? ou c'est le cas de la plupart des OPAC ? parce qu'il y a bien une spécificité grenobloise.

Oui il y a une spécificité grenobloise. Quand les gens viennent à Grenoble, ils savent que les élus travaillent d'une certaine manière. Souvent on nous dit depuis Paris ou depuis ailleurs qu'on a vraiment de la chance. Mais nous quand on voit les élus, on se dit ... (rires)

L'herbe est toujours plus verte vue de loin !

Oui oui ! ce n'est pas toujours tout à fait ça mais néanmoins il y a une tradition : c'est vrai que l'époque Hubert Dubedout a laissé des traces. J'étais à l'agence d'urbanisme de Grenoble, alors les réunions avec les habitants, les comités de quartier je connais, j'ai fait tout ça, l'urbanisme je le connais au travers de la démarche ... on faisait de l'urbanisme, de l'aménagement, mais c'était la concertation, c'était les réunions le soir etc ... avec les gens concernés. Tout ça fait que ça marque et ça donne des repères après aussi pour des professionnels tels que nous, pour moi-même et pour d'autres, et pour l'ensemble de l'équipe.

Est-ce qu'on admet au XXI^{ème} siècle de faire de la production – de logements ou de ville – sans les personnes concernées ?

Est-ce qu'on admet au XXI^{ème} siècle de faire de la production – de logements ou de ville – sans les personnes concernées

(...)

une chose que l'on s'est dit hors enregistrement et qui me paraît importante, en tant que mise au point par rapport au projet en question : vous me parlez d'action sociale – j'appelle ça comme ça – et que l'OPAC développe un certain nombre d'actions, que j'appelle d'action sociale, envers ses habitants. Et que finalement ces choses-là n'utilisent absolument pas le bâti, et ne peut sans doute pas utiliser le bâti, comme outil de cette action sociale. C'est une action sociale faisant partie de la mission de gestion des habitants – gestion, au sens plutôt sympathique d'ailleurs – sans conceptualiser le fait que le bâti puisse être un outil de cette action là, alors que vous êtes constructeurs.

A mon avis il y a un autre biais pour aborder ce problème : alors on prend des logements sont-ils durables ou pas ? je ne sais pas . quand ils ont été conçus ... comme tout bailleur social on a un nombre de grands ensembles, on se retrouve avec des quartiers qui sont maintenant des quartiers difficiles.

On pourrait dire que notre action sociale c'est essayer de faire évoluer les bâtiments. Pour un locataire, l'action sociale c'est quoi ? c'est aussi voir les problèmes qui sont liés au coût du chauffage, au coût des charges de manière générale, et ça on le fait avec un habitat existant, et donc faire évoluer cet habitat tel qu'on le fait - peut être d'une manière maximaliste d'ailleurs, mais pourquoi pas – comme par exemple à Saint Martin d' Hère ... là on refait tout ! mais dans le sens HQE, mais avec cette préoccupation derrière d'avoir quelque chose de simple à gérer – pour nous c'est aussi important – mais aussi qui satisfasse les locataires au point qu'ils trouvent un intérêt d'habiter nos logements par rapport au fait qu'ils paieront peut être moins de charges, qu'ils auront un chauffage confortable. Pour nous c'est inciter nos locataires à venir dans nos logements et d'y rester le plus longtemps possible, et même dans certains cas, le bâti doit évoluer avec l'âge des gens : on a des

Pour nous, c'est inciter nos locataires à venir dans nos logements et d'y rester le plus longtemps possible, et même dans certains cas, le bâti doit évoluer avec l'âge des gens

programmes d'adaptation par rapport à des personnes qui ont des difficultés de motricité . le vieillissement ce n'est pas un vain mot, le fait que les gens restent dans leur logements et que peut être un certain nombre de services viennent de l'extérieur dans leur logement pour les suivre. Moi je crois que là dessus l'action se poursuit, y compris au travers de notre

parc existant, dans la mesure où on a cette

préoccupation, de faire évoluer nos logements qui ont été conçus à une époque et qui ... alors je ne dit pas que tout sera beau

Et il faut que ce soit possible techniquement

Pour peu que ce soit possible, mais il y a quand même beaucoup de choses qui sont possible et il y a

des petits points aussi qui peuvent devenir des petits points attractifs, et une satisfaction pour nous. On avait acheté il y a une vingtaine d'années la cité de la Viscose, Décimnes Charpieux, Vaux-en-velin, etc ... quatre cent et quelques logements rachetés à Rhône-Poulenc. Eh bien il faut faire évoluer cet habitat ... mais il y a un potentiel, il y a une âme, il y a des bouquins sur le lieu ...

C'est une réponse à votre question : faire évoluer notre patrimoine, c'est à dire l'adapter aux exigences des locataires, aux soucis des locataires et peut être aussi à nos soucis, parce que nous en avons, et puis globalement par exemple ce n'est pas neutre, le fait de rattacher ça à un chauffage urbain, c'est moins polluer l'agglomération, c'est évident. Hein, la fameuse « cuvette grenobloise » ... dès lors que l'on ne bloque pas, on n'arrête pas ces actions ... pour l'instant on ne peut pas dire que l'on ai d'encouragements particuliers à la fois de l'Union, (ex Union des HLM) – c'est un domaine où ils n'ont pas vraiment bien compris les enjeux – alors, travailler avec les locataires ? je crois que maintenant ils ont admis,

Je crois que là-dessus l'action se poursuit, y compris au travers de notre parc existant, dans la mesure où on a cette préoccupation de faire évoluer nos logements ...

Si c'est possible techniquement ... mais il y a quand même beaucoup de choses possibles, et des petits points attractifs ... et une satisfaction pour nous

Faire évoluer notre patrimoine, c'est l'adapter aux soucis des locataires ... et peut être aussi à nos soucis

et pour certains plus qu'admis – il ne faut pas que je sois mauvaise langue non plus – le fait que le locataire doit être au centre de nos

Le locataire doit être au centre de nos préoccupations

préoccupations, mais c'est récent . Nous c'est une pratique déjà ancienne, mais comme vous le disiez, c'est le contexte grenoblois ...

Dans ce cadre là, vous parlez de faire évoluer votre patrimoine, hérité ou existant, par rapport au confort, voire même les suggestions des habitants,

en termes techniques, et en terme d'identités ? parce que vous avez parlé de La Viscose en terme d'identité. Il est assez classique pour un gestionnaire de penser technique, réhabilitation ou chauffage. Est-ce qu'il y a dans votre approche quelque chose qui serait du côté de la préservation de l'identité ou du renforcement de l'identité. Je ne vais pas suggérer de mettre une statue « du viscosier » au milieu du square mais ...

Comment dirais-je ? on ne cherche pas à gérer un quartier et d'ailleurs on s'en est entretenu souvent avec Echirrolles. Par exemple, on paye l'éclairage public, alors on n'aime pas payer bien sûr, mais on dit : « c'est

pas normal, nos locataires payent des impôts, et ils payent les charges de l'éclairage public, parce que c'est reconnu comme un quartier spécifique

Le quartier OPAC comme il y a le quartier des mines ...

Voilà ! et là on dit que c'est un élément d'intégration qui ne joue pas. Alors si ça joue pas ... les élus d'Echirolles sont tout à fait sensibles à ces notions d'identités, mais ils se disent que financièrement ils s'en tirent toujours mieux. Après discussion la commune est d'accord pour reprendre mais à condition que l'on refasse tout à neuf avant de leur donner. Alors cela nous fait réfléchir, éventuellement à développer un programme spécifique et à décrocher des subventions. Bon ! mais cela ne va pas dans le sens de l'intégration globale. C'est vrai qu'il y a une identité forte. Avant qu'on achète, chez Rhône-Poulenc c'était le plein emploi, ils allaient chercher directement des gens en Turquie ou ailleurs et ils revenaient avec des contingents entiers et il fallait les loger sur place. Ce n'était pas une sorte d'intégration, on mettait les gens dans les logements qui restaient. On les amenait du rural complet profond dans un habitat pas tout à fait urbain mais quand même semi-urbain, où les gens se connaissaient entre eux. Cela a commencé à poser des problèmes. Mais malgré tout, le noyau était assez fort pour ... il y a d'ailleurs une union de quartier très active sur le secteur, très en phase avec la municipalité.

Cela veut dire que cela existe déjà, c'est respecté et utilisé par la municipalité, donc vous considérez que vous n'avez ni à le renforcer, ni à le surveiller de trop près dans la mesure où ça fonctionne ?

Ça fonctionne mais on s'associe, on participe et on est toujours là et la direction générale y va. Il y a même un musée des Viscosiers. Alors pas à notre initiative mais on y participe, mais surtout on demande à nos responsables de secteur et d'agence de suivre tout et d'être vraiment le relais et d'être dans une sorte de position d'ouverture envers toutes les initiatives. Et puis même de défense ! par exemple il y avait deux commerces qui ont disparus parce que s'est développé une grande surface de l'autre côté de l'autoroute et il y avait là une résidence middle class supérieure avec piscine ... eux allaient aux commerces donc il y avait un chemin et ils traversaient y compris un pont qui nous appartenait au dessus d'un canal qui traversait le quartier. Le jour où il n'y avait plus les commerces, la copropriété a voulu se fermer : il fallait que cela ne fonctionne que dans un sens ! et que les habitants de la Viscose ne puissent pas venir. Donc nous, on a pris parti, on s'est positionné pour la Viscose. Quand les commerces existaient ils toléraient un passage piéton pour y aller. Il y avait peut être quelques personnes de la Viscose qui passaient dans l'autre sens, mais sans doute pour faire le ménage (rire) Alors ensuite les choses se sont dégradées selon eux : alors on bloque et on ferme bien. alors là, on prend parti pour nos locataires alors même que la mairie jouait un jeu un peu délicat entre les quartiers. Il y avait un conseiller municipal très influent, un copain de Dubedout que je connais bien ...

Parce que le sujet est un sujet important finalement (rires)

quand j'ai lu votre document, et je l'ai relu là, ce qui m'avait un petit peu dérangé c'était la forme : je trouvais les choses un petit peu éclatées. Alors je suis peut être un petit peu classique ... que les entretiens soient rejetés en annexes et qu'il y ait un corps principal : parce que le sujet est un sujet important finalement ! (rires). Au fond, avoir un écrit assez puissant permettrait peut être à certaines personnes, certains bureaux ou certaines directions d'évoluer dans le meilleur sens. C'est le but final de cette étape. Oui c'est ça. Avoir un document qui démarre là dessus, sur une sorte de synthèse, et réflexions. Parce que moi il y a des choses qui m'ont fait évoluer ... (interruption d'enregistrement)

... avoir un écrit assez puissant permettrait peut être à certaines personnes, certains bureaux ou certaines directions d'évoluer ...

... partout quand il y a des parcs de logements sociaux, il y a éventuellement des problèmes de type policiers ou soulèvements des

...sauf qu'il se trouve que ce n'est pas là qu'ils crament les voitures en bas on ne peut pas dire qu'il ne se passe rien à Grenoble, mais c'est géré, à mon avis, c'est géré

Minguettes etc ... Sauf que bien sûr, on parle des trains qui n'arrivent pas à l'heure mais pas de ceux qui arrivent à l'heure. Alors est ce que vous pensez qu'il n'y a pas de problèmes à Grenoble. Pensez-vous qu'il y a une gestion qui fait qu'il y a peu de problèmes. Je pense à ça parce que à Orly - il se trouve que je connaissait Jean Deroche - ils ont créé les logements, mais ils ont continué en les accompagnant avec la ville d'Orly. Ce qui fait qu'à Orly il y a les mêmes taux de chômage de misères d'alcooliques etc, sauf qu'ils ne se cristallisent pas de la même façon par rapport au bâti en détestation. Alors on retombe sur « amour, image sociale valorisée

etc... » : ils ont les même problèmes qu'ailleurs sauf qu'il se trouve que ce n'est pas là qu'ils crament les voitures en bas. Alors est-ce que vous avez quelque chose de cet ordre-là ?

on ne peut pas dire qu'il ne se passe rien à Grenoble, mais c'est géré, à mon avis c'est géré.

Parfois moins bien que d'autre fois mais c'est géré, c'est à dire que ça n'arrive pas. Il y a toujours cette notion de la discussion, il n'y a pas cette fuite ... les élus dans l'agglomération grenobloise ne disent pas « ce n'est pas à moi, ce n'est pas mon truc, je ne m'en occupe pas » ce que j'ai vu souvent dans d'autres endroits : on a des logements dans des municipalités où quand on leur dit : « les jeunes là, c'est quand même une partie de votre population, et nous on rend compte des problèmes avec ces jeunes » et

Il n'y a pas cette fuite ...

« c'est votre problème les jeunes »

ils nous disaient « c'est votre problème les jeunes » et je dit « non quand même ! » au point que d'ailleurs, quelques années après, il y a une mission qui a été développée sur ce secteur ... ils n'arrivaient pas à assumer que dans des communes qui n'étaient plus totalement rurales, mais encore sur un personnel et des habitants souvent ruraux ou d'origine rurale en tous les cas, alors non cela n'était pas leur rôle ça. Les vieux à la limite peut être plus, et encore, mais on avait l'habitude dans les fermes ... alors je crois que c'est un peu ça la réponse : c'est que sur l'agglomération grenobloise très souvent c'est géré, et c'est géré par tout le monde, et tout le monde discute.

Personne n'a commencé à fuir le problème, donc personne ne suit la fuite du problème

Oui oui, et alors après explosion ! le préfet ! machin et tout et tout ! bien sûr ! parce que il y a des choses qui se passent, les bagnoles elles brûlent aussi ... mais déjà c'est pas une flambée, c'est rare. La flambée c'est quand au précédent il y a eu deux trois ou cinq bagnoles qui ont brûlées et qu'il n'y a pas eu de réponse, rien ! pas de discussion, pas d'engagements, rien ! alors Pouf une flambée et c'est Strasbourg, alors maintenant à Strasbourg c'est devenu une tradition de Noël (rires) mais c'est vrai ! c'est géré par tout le monde, y compris par nous !

C'est ce que j'appelle les trains qui arrivent à l'heure, en disant que c'est pas des angelots, c'est les mêmes qu'ailleurs, mais ça ne monte pas en épingle. Voilà et ce « nous » c'est pas l'OPAC c'est l'ensemble des organismes. On travaille ensemble. On a une association, l'association des bailleurs sociaux de l'Isère (ABSIS) où viennent d'ailleurs des gens qui ont des logements dans le Rhône. Ils viennent chez nous, avec nous dans nos réunions

parce qu'ils apprécient beaucoup le fait de pouvoir échanger. Là moi je n'y suis plus bien sûr, mais ils vont échanger sur les trucs de la loi Borloo,

Il y a quelqu'un qui vient pour expliquer l'ensemble, puis les points sur lesquels l'Union est concernée. Une association régionale c'est vrai qui travaille beaucoup et très bien ...

Donc il n'y a pas de répartition thématique entre constructeurs et gestionnaires Pas du tout Chacun est constructeur et gestionnaire dans des proportions au cas par cas

Pas du tout

Chacun est constructeur et gestionnaire dans des proportions au cas par cas

Il y a eu des volontés à un moment, par exemple de développer des services communs, c'était sur les quittances. On s'est dit à un moment qu'il y aura une informatique par région sous l'égide de l'union, mais c'était la mini-informatique, encore avec des gros moyens, des gros programmes, mais maintenant la micro a entraîné ... chacun pouvait, alors effectivement l'Union n'a plus ce rôle. Par contre, elle pourrait tenir un rôle sur les perspectives, sur des choses comme ce dont on parle actuellement, le développement durable ou maîtrisé, mais ça ils ne le font pas !

Bon l'hypothèse de l'économiste du bâtiment sur les coûts, quel est votre regard là-dessus ?

Qu'est-ce que je peux dire ? je comprends votre question, mais pour moi il y a pas ...

Je parle de l'hypothèse de l'économiste du bâtiment selon laquelle sur une construction, on ne peut pas dire que c'est le type de programme qui coûte, mais le détail de la réalisation, l'adéquation avec l'entreprise. Ce qui fait que ce n'est pas un programme qui coûte de l'argent, mais une construction.

Je crois que sur cette question il ne faut pas aller trop loin non plus. Souvent on dit « faire de la qualité cela ne coûte pas plus cher », je l'ai dit aussi ! (rires) mais les faits sont têtus dans ce domaine. Je crois que l'on peut dire que l'économie ce serait de ne pas recommencer les mêmes erreurs peut être (rires). D'une façon pragmatique hein ! on retombe dans le schéma de l'agenda 21. Vous comprenez

C'est un schéma itératif en fait

Mais bien sûr. Regardez : actuellement pour parler photovoltaïque, panneaux photovoltaïques : je fais de la qualité, je fais du solaire et tout., et on dit « oui mais c'est plus cher ! » ben oui, pour l'instant c'est plus cher. Parce que pour l'instant il y a très peu de panneaux photovoltaïques qui sont développés en France. Quand on en veut, finalement, il y a l'usine de Bourgoin, ou il y a les allemands, ou les danois. alors pour l'instant les prix restent encore des prix élevés, mais le jour où on aura une vraie production industrielle, et ça pour les panneaux solaires ça commence à jouer, on commence à avoir des prix qui deviennent des prix raisonnables par rapport à des options tout solaire ou des choses

D'ailleurs je comprends mal la différence entre l'Union HLM et l'OPAC. vous êtes également constructeurs et gestionnaires de la même façon ?

C'est à dire que l'Union c'est l'union. ils ne gèrent rien du tout.

C'est le regroupement

C'est le regroupement. C'est notre volonté qui a fait qu'il y a l'Union sociale pour l'habitat.

Dont l'Opac fait partie

Dont les OPAC font partie, dont les sociétés anonymes font partie, dont les coopératives font partie, dont les crédits immobiliers font partie

Donc il n'y a pas de répartition thématique entre constructeurs et gestionnaires

L'économie ce serait de ne pas recommencer les mêmes erreurs peut être (rires)

comme ça mais bien entendu, si derrière on n'a pas une production industrielle, si on n'a pas une mise en œuvre sérieuse

Mais bien entendu, si derrière on n'a pas une mise en œuvre sérieuse

Dans les années 70 80 il y a eu le truc du solaire ... ceux qui ont voulu en faire après on leur disait : « de toutes façon ça marchera pas ! »

... on l'a fait l'expérience. dans les années 70, 80 il y a eu le truc du solaire et ça nous a pénalisé : ceux qui ont voulu en faire après ne pouvaient rien faire à cause de ça, par ce qu'on nous disait « de toutes façon ça marchera pas ! ». Les premières difficultés que j'ai rencontrées sur ce thème-là c'était du à un souvenir qu'on avait laissé et qui était mauvais. On avait même des logements du parc qui étaient solaires et tout qui avaient été supprimés. Les panneaux fuyaient, les gaz s'échappaient, au bout d'un temps ça pète : voilà contre-performance et puis on plante tout notre développement solaire qui était un plan qui aurait pu fonctionner, sur lequel on aurait pu créer des milliers d'emplois !

... eh bien tout cela s'est fait ailleurs à cause de l'expérimentation qui est allée un peu trop vite ?

Non, c'était pas aboutit ! on a présenté ça comme des choses qui étaient abouties, mais elles ne l'étaient pas.

Elles étaient théoriquement abouties, mais pas leurs applications

Mais oui ! on ne peut faire des panneaux solaires et puis dire « vous les gestionnaires vous vous démerdez ! » tandis que maintenant on est sûrs de nos industriels, on veille à la mise en œuvre, on s'entoure de techniciens pour effectuer un suivi, et tout cela en en parlant avec les locataires ! la contre-performance ne pouvait plus exister.

On aurait pu créer des milliers d'emplois ... eh bien tout cela s'est fait ailleurs !

Une bonne idée théorique mal appliquée crée une contre-performance ... durable (rires)

Une bonne idée théorique mal appliquée en pratique crée une contre performance durable (rires) Durable ! et ça on l'a rencontré Avec le solaire début 80 Et puis dans la tête des

gens c'était installé à vie A la limite, il faut presque un renouvellement de génération au niveau de la décision pour surmonter ce genre de traumatisme ah oui ! pratiquement ! plus jamais quoi : je me suis fait avoir une fois

ah ben oui eh (rires) le gars est sûr de ces certitudes et il campe dessus : « eh les gars vous êtes des rigolos » alors après quand vous venez dire que tout n'était pas à jeter ...

on a parlé tout à l'heure - hors enregistrement - de prospective en disant qu'il y avait bien peu de gens nationalement en charge de la prospective, par contre que vous aviez ici une commission. Alors en gros, au delà d'une éventuelle spécificité grenobloise, on peut imaginer que ce qui n'existe plus au niveau national existe ailleurs, au niveau européen ou régionale ? ça voudrait dire que cela va court-circuiter le niveau national. Vous dialoguez avec l'Europe. Donc il y a de la prospective chez vous, en plus les pieds sur le terrain ...

C'est toujours penser global et agir local ... et on dialogue avec des tas de gens qui sont comme nous et qui sont ailleurs

oui oui, c'est toujours penser global et agir local. Oui on dialogue avec l'Europe, avec des tas de gens qui sont comme nous et qui sont ailleurs des égaux quoi voilà. On les fait venir, on échange, on y va. D'ailleurs ce sont des amis maintenant. Par

exemple par rapport à la démarche qualité, on a eu une idée, mais à l'OPAC c'était difficile car, on rentrait pas dans les normes « qualif », et je là rencontrais un gros blocage ... mais par contre mes collègues de Breccia l'ont fait et après ils nous ont dit comment ils ont fait et comment cela s'était organisé ... et maintenant nous, on le fait ! et on va plus loin par ce que eux n'avaient pas vraiment intégré la dimension du développement durable, alors que nous on l'intègre.

alors, d'une part vous pourriez presque me reprocher d'avoir un réflexe Jacobain quand je pose cette question-là : finalement, vous cela ne vous dérange pas que cela court-circuite l'échelon national, ça vous va très bien. Le niveau national, à la limite, au mieux vous n'en avez pas besoin, au pire il vous met des bâtons dans les roues

Au sein de l'Union, comme c'est notre Union, à la limite on peut lui dire « tais-toi ! c'est moi qui te paye » au niveau des actions, si je leur dit qu'il faudrait monter quelque chose, ils le font éventuellement. Sur le développement durable ils ont montés des colloques et tout, mais il n'y a pas de gens qui travaillent là-dessus. Et nous on travaille avec d'autres Et puis ça dépend de « qui paye ? » aussi .

Vous m'avez dit que vous aimiez bien l'usage du terme « amour »

...

... un opérateur – puisque c'est sous ce terme-là que vous m'avez inscrit, terme que je n'aime pas du tout d'ailleurs !

J'aimerais bien que vous reveniez sur cette histoire d'« amour ». Gentiment, au tout début de notre conversation vous m'avez dit que vous aimiez bien l'usage du terme. Au même titre que certains scientifiques n'aiment pas me voir l'utiliser en terme de méthode, ou d'annonce, peut être que vous-même le faite sans le dire, à la Monsieur Jourdain. Dans votre pratique quotidienne c'est peut-être quelque chose qui oriente le travail des différents intervenants, mais qui ne peuvent pas en parler : « amour, identité ou autre » est-ce que ce ne serait pas quelque chose qui agirait pragmatiquement, dans les actions, mais sans qu'on le remonte, sans que l'on puisse l'annoncer en fait, puisque finalement c'est de mauvais goût, scientifiquement.

Oui oui. On ne peut pas dire en tout cas qu'un opérateur – puisque c'est sous ce terme-là que vous m'avez inscrit, terme que je n'aime pas du tout d'ailleurs – aime ses immeubles ? je ne pense pas. Pas plus que ça, si je réponds franchement. Par contre on peut aimer ce que l'on fait dedans, ce que l'on fait avec. Par exemple : l'OPAC a participé à la ZUP d'Echirrolles, c'est ni mieux ni plus mal qu'ailleurs. Donc nous on a des logements là. Eh bien à un moment je me suis dit : « finalement, nos logements, s'ils avaient le tramway à côté ce serait vachement bien ! donc on va faire une proposition ... » ça a été vachement mal reçu ! (rires) Les élus m'ont demandés de quoi je m'occupais : eux étaient pour le tram parce que ça place une ville en terme d'image. Moi j'étais dans la pratique pour les habitants ... finalement, je ne vais pas dire que nous avons tout fait, mais on a plus que contribué à ce que une station se mette à un endroit, et irrigue entre autres nos opérations. Mais celles de nos collègues pareillement, on est tous ... alors voilà. Je ne sais pas si c'est une manière de répondre.

C'est l'accès à la ville : un quartier avec accès à la ville sera moins mal-aimé que s'il est isolé, après, qu'il soit joli ou pas au goût de certains

le HQE a été fait par les fabricants de matériaux

Finalement c'est peut être de bonne guerre aussi Ah ça c'est mieux que rien ! et puis aux autres de faire pareil Bien sûr

On ne peut pas dire qu'un opérateur « aime » ses immeubles.

Par contre on peut « aimer » ce que l'on fait dedans, ce que l'on fait avec.

architecturalement, on s'en fout ! pour qu'il soit aimé il faut mieux qu'il ait le tramway. C'est ça votre réponse.

Voilà. Et c'est comme ça que personnellement j'aime maintenant ce coin, parce qu'il est relié comme ça

Vous lui avez « rapproché » la ville. A un moment quelqu'un dit qu'il y a « le droit au logement » et « le droit à la ville ». l'amour c'est peut être l'accès au droit à la ville

Ça peut être un exemple donc qui dépasse le problème du logement mais qui reste dans le cadre d'un aménagement, de problèmes urbains Dans une architecture, un peu quelle qu'elle soit, quand on y est bien c'est aimé et on trouve ça plutôt joli, et quand on y est mal, c'est dés-aimé et on trouve ça moche. La valeur esthétique, le jugement esthétique est peut être lié au jugement d'amour . Un quartier peut devenir joli ou pas, selon que la carte scolaire sera gérée de telle ou telle façon. Même si par ailleurs on peut considérer pour l'équipement ou la maison individuelle, que l'on peut avoir des goût esthétiques, ou pas.

Voilà. Tout à fait

(...)

vous accédez donc l'idée que ce que j'appelle « amour » c'est autant de choses qui peuvent s'accumuler pour créer du mieux-vivre

tout à fait. C'est bien là l'objectif

Par ailleurs, est-ce qu'il y a une séparation, fonctionnelle - pour peu là - entre construction et gestion, chez vous et en France chez nous non. Ce n'est pas confondu par rapport aux formations d'origines. on est bien d'accord, on a des techniciens, on a des architectes, on a des cabinets privés, bon ... et puis on a des gens de la gestion sociale, de l'IEP et tout cela doit fonctionner de telle façon que les barrières qui existent au départ, et qui sont inéluctables même si on apprend à travailler de façon pluridisciplinaire, cela doit se prolonger dans les pratiques professionnelles et à ce moment-là une des qualités des gens est de savoir travailler avec les autres, et notamment les gestionnaires travailler avec les opérationnels et réciproquement. Et ça à tous les niveaux, mais on est loin du compte au niveau du mouvement

Nous, tout ce qu'on essaye de faire c'est de se rapprocher du locataire

HLM ...

je ne comprend pas ce que vous voulez dire je dirais que dans l'organisation, vous avez encore une organisation très ... Nous, tout ce qu'on essaye de faire c'est de se rapprocher

du locataire. Rapprocher la gestion et tous les éléments de décision, la direction générale, quand elle intervient c'est que vraiment ça va mal, qu'il y a quelque chose qui n'a pas fonctionné. Depuis que je suis parti, mais qui avait été prévu dans notre approche, a été mis en place des budgets qu'ils peuvent gérer eux-mêmes, et pas recentralisé après ... un bon budget c'est dépenser, dans certains cas - ne pas faire des économies - et avoir un résultat social valable. Si on a peu dépensé, et qu'on a un résultat exécutable, c'est pas une réussite.

Et ça c'est OPAC 38 ?

C'est OPAC 38 !

les autres OPAC moins et l'unions des HLM encore moins. C'est ça que vous voulez dire ?

enfin je nuancerais ; oui je radicalise toujours les sous-entendus

C'est à dire le locataire il n'est pas existant

non ! Si vous voulez il y a un passif à remonter dans ce mouvement HLM qui est terrible : c'est déjà celui de la négation du locataire : c'est à dire le locataire il n'est pas existant . Encore une fois l'Union HLM a mis de l'eau dans son vin, et puis les gens ont changé, et promet maintenant ce genre de chose.

Il y a eu une impulsion, ne serait-ce que dans le changement de nom

Après il y a des inerties internes aussi ...

Oui oui , mais finalement à l'arrivée c'est ça : en haut c'est ça, en bas il y en a quelques uns qui sont comme ça et au milieu ... c'est les attentistes ! et on les connaît : y en a, y en a, y en a ! « holala ! encore un locataire qui m'a emmerdé aujourd'hui ! » ça veut dire quoi ?

Le locataire c'est celui qui nous fait vivre comme actuellement ma retraite qui est payée en partie par eux qui m'ont fait vivre, c'est pas venu comme ça !

Donc il faudrait déjà considérer les gens qui vous donnent à manger.

Simplement sur cette image-là déjà. Encore de nos jours au XXI ième

siècle, eh bien ça c'est dur !

Autant je pose la question entre construction et gestion, du coup là on glisse sur gestion et gestion : est ce que c'est gestion au service du locataire, ou est ce que c'est gestion au service de

...est ce que c'est la gestion au service de l'organisme lui-même ? c'est les grosses questions qui se posent actuellement cela devient de la philosophie politique actuellement qu'est ce qu'on est en train de vivre ?

l'organisme même qui pourrait devenir rentable

C'est les grosses questions qui se posent actuellement, rentable en quels termes

Cela devient de la philosophie politique

Eh bien écoutez actuellement qu'est ce qu'on est en train de dire ? on est en train de dire : « ce sont des entreprises publiques, et où va le service public ? »

C'est à dire que si l'OPAC est privatisé, il sera mieux géré (rires)

Oui oui !

On sait ce que veut dire gestion dans ces termes-là

D'un autre côté, quand j'entends – et je ne fais pas de fixation par rapport à la SNCM – mais quand j'entends les gens de la SNCM, indépendamment de tout autre problème, dire que eux ils sont une entreprise publique et donc service public et quand je me pointe en tant qu'utilisateur, eh bien le public faut voir comment il est traité ... eux, service public, le passager devrait être au centre de leurs préoccupations.

C'est l'élève au cœur de l'enseignement etc ...

Mais oui ! et au delà de ça, si on le met en pratique ...

Mais si vous donnez une direction claire, les gens comprennent. Après, ceux qui ne veulent pas comprendre, c'est qu'ils ne veulent pas être chez vous, donc vous les virez ! et ça c'est des choses qu'on a été amenés à faire.

(...)

le dernier point à aborder serait celui de la dimension des parcelles, par rapport aux appropriations identitaires ou aux adaptabilités. Les petites parcelles en longeur du moyen âge ont permis de faire évoluer la ville par proximité avec des petits plans et des petits coups ; les grosses parcelles plus faciles à gérer de façon centralisée comme pour une ville nouvelle ne sont par contre pas évolutives du tout, pas faciles à adapter. Vous m'avez répondu sur les appartements mais sur le foncier ? vous cherchez maintenant en centre ville des petites parcelles, mais à l'extérieur vous n'allez pas vous amuser à éclater les parcelles en plusieurs petites. Vous avez encore des grosse opérations ou pas ?

non non ! et de toutes manières on en a fait peut être notre deuil. On en fait encore quelques unes de temps en temps mais c'est très rare. Il y a bien longtemps que l'on s'est orientés vers des petites opérations même sur de grands terrains ? vous même vous vous auto-limitez les échelles d'opération ?

on se limite aussi par rapport à notre zone d'action, qui est également rurale. On aurait un grand terrain pour faire quarante logements on ne les ferait pas ! on ne fera que selon les besoins que l'on a imaginé ou constaté sur place.

« oh la la ! encore un locataire qui m'a fait chier aujourd'hui ! » ça veut dire quoi ?

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

Vous m'avez dit que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

... on dirait que vous aimez bien l'usage du terme « amour »

Pascal Gontier

Architecte enseignant le « DD »

Paris, le 12 mai 2005

entretien réécrit avec extraits bruts

Gauzin-Müller pourrait être intéressante pour ton sujet
Oui tout à fait, mais c'est la différence entre développement durable et HQE. Elle me semble complètement HQE. J'ai lu son bouquin : il y a quelque chose de « germanique » dans son attitude, c'est à dire qu'elle respecte le cadre ! je pense qu'en terme de débouché, elle serait intéressante, plus qu'en amont : elle respecte le cadre, donc j'imagine que si on lui donne un nouveau cadre ...

Le développement durable doit bousculer les cadres alors que le HQE rentre dans les cadres

A mon avis on pourrait être surpris avec elle.

Volontiers !

Comme elle vit à Stuttgart, elle doit être imprégnée d'une approche beaucoup

plus participationniste que ce qu'on a chez nous.

Il faut voir qu'aujourd'hui quand tu communique sur HQE, tu ne commences pas par parler de ce qui fâche. Ce sont quand même des sujets assez sensibles

Comme tu le disais tout à l'heure, c'est une grande chance, à travers le tampon HQE de pouvoir défendre l'architecture au sens large, y compris HQE, c'est porteur de légitimité, qui pourrait exister sans le HQE, mais qui ne serait pas écoutée, pas légitimée

Ça ouvre justement la porte à des thèmes, un peu comme celui que tu évoques

nous venons de deux univers très différents. Il a une agence à Vienne, donc il travaille pas mal dans la région de Lyon, notamment sur Vaux-en-velin. Dans sa démarche d'urbaniste, il est, je pense, plutôt de l'école des gens qui disent « il faut donner une grande culture, pour que les gens puissent s'exprimer, mais quand même bien cadrer les choses, les architectes ne sont pas toujours très bons » ce que l'on connaît bien à Paris de Buffi à Schweitzer. C'est cette ligne-là et moi je suis en opposition

Il y a quelque chose de germanique dans cette attitude, qui respecte le cadre, plutôt HQE que DDE à mon avis, on pourrait être surpris, c'est quand même beaucoup plus participationniste ! C'est autre chose que ce que l'on a chez nous.

Comme tu le disais tout à l'heure, c'est une grande chance, à travers le tampon HQE de pouvoir défendre l'architecture au sens large, y compris HQE. C'est connoté, mais c'est porteur. Porteur d'une légitimité du projet, qui pourrait tout à fait exister sans le HQE, mais qui ne serait pas écoutée, parce que pas légitimée.

Cela ouvre justement la porte à d'autres thèmes, un peu comme ceux que tu évoques. Par exemple à la Duchère (Grand projet de Ville dans la banlieue de Lyon) on a fait un cahier de prescriptions bicéphale avec Bernard Paris. Il en a fait une partie et moi une autre. Culturellement

radicale par rapport à cela. Je considère qu'un urbaniste c'est pas un architecte, et que de vouloir faire du néo-haussmanisme aujourd'hui en réglant la hauteur des bâtiments avec des corniches, cela ne marche pas. Ce n'est pas un urbanisme adapté à la démocratie. Je pense qu'il est plus libéral, en ce sens là, que Schweitzer, mais quand même on a eu ce débat. Moi je disais, et c'est là que le HQE rentrait en ligne de compte, qu'il y avait d'abord un

problème de gouvernance. On pense toujours que dans gouvernance il y a participation des citoyens et réunions de concertation, mais c'est le petit bout de la lorgnette ! c'est très important mais il n'y a pas que cela ! il y a quand même une autre dimension : c'est comment un acteur de la construction ou un ensemble d'acteurs agit, quels types de rapports il va avoir avec l'administration ? ça aussi c'est de la gouvernance. Ce rapport-là aujourd'hui passe par les règlements, un système coercitif. Alors comment passer de ça à plus de dialogue, de négociations, de donnant-donnant. C'est un peu plus équilibré qu'une règle et des gens qui s'y soumettent. D'autant que cette règle-là est généralement très contraignante mais moins puissante ... et les architectes s'en plaignent. Moi je suis assez pour déréglementer, mais par contre réglementer sur des points assez précis. Donc on a eu cette discussion. Mon argument était de dire, il faut laisser une marge de manœuvre, parce que le bâtiment de demain, si on veut répondre aux enjeux d'environnement, on ne sait pas quelle forme il a,

D'abord il y a un problème de gouvernance.

On pense toujours que dans gouvernance il y a participation des citoyens et réunions de concertation mais c'est le petit bout de la lorgnette.

Il y a quand même une autre dimension : c'est quels types de rapports il va y avoir avec l'administration. Et ce rapport là aujourd'hui passe par le règlement coercitif.

Et comment passer de ça à un système plus de dialogue, de négociation, de donnant/donnant. Ce serait plus équilibré qu'une règle et des gens qui s'y soumettent.

On connaît bien cette ligne là - à Paris de Buffi à Schweitzer-qui cadrent les architectes, parce qu'ils ne sont « pas toujours très bon » ... Moi je suis en rupture radicale par rapport cela. Je considère qu'un urbaniste c'est pas un architecte, et que de vouloir faire du néo-haussmann aujourd'hui en réglant les hauteurs des bâtiments avec des corniches, cela ne marche pas ! ce n'est pas un urbanisme adapté à la démocratie

donc il n'est pas question que l'on donne une forme puisqu'on ne la connaît pas. Moi je ne sais pas à quoi il ressemble le bâtiment de 2010. je suis sur un programme de recherche sur le bâtiment 2010 : si on savait à quoi il va ressembler, il existerait déjà !

Or il n'existe pas, c'est donc qu'il faut chercher, et si on veut chercher, il faut laisser la possibilité aux gens de chercher. C'est ça mon argument pour pouvoir lâcher un peu de lest, notamment sur les hauteurs, mais par contre en réglant l'impact des façades sur les rues, via des mesures de surface de façades, en réglant le coefficient d'emprise au sol et plus précisément, le coefficient de pleine terre parce que c'est cela qui nous intéresse pour la gestion de l'eau ... en fait, je crois que l'on est arrivé à quelque chose de moins contraignant

C'est à dire non pas des règlements mais des performances à atteindre
L'idéal serait qu'il n'y ait plus de règlements mais plutôt des outils de régulation performantiels.

L'idéal serait qu'il n'y ait plus de règlements mais plutôt des outils de régulation performantiels ... c'est un peu plus compliqué, mais un peu plus intelligent aussi

tours à qui mieux mieux et ils ont des règlements semi-performantiels, pour l'ombre, la lumière. C'est un peu plus compliqué, mais un peu plus intelligent aussi.

Roche, quand j'étais associé avec lui, était allé au Japon et le fameux mythe du chaos ou du bordel était tombé pour moi.

Chaos pour celui qui est à l'extérieur

Oui ! J'avais une histoire très belle avec les jardins zen et le mont Fuji au loin : c'est que tu n'avais pas le droit de construire en montant sur la montagne, et ton voisin te devait trois heures de soleil par jour – trois ou

Une histoire très belle avec les jardins zen et le mont Fuji au loin : anciennement tu devais à ton voisin trois heures de soleil par jour et la vue sur la montagne. Ton petit jardin ensoleillé se continue jusqu'à la montagne dans le fond... alors les européens débarquent en disant « c'est génial ce chaos ! »

Chaos pour celui qui est à l'extérieur

alors qu'en fait c'est hyper réglementé sur d'autres critères c'est quand même plus intelligent qu'une corniche à douze mètres

... bon, depuis ils ont construit sur la montagne...

six, je ne sais pas – et tu avais ton petit jardin zen, dont l'explication originelle était la suivante : tu as le droit au regard sur le lointain, sur le mont Fuji, donc ton petit jardin, tout petit, profite du lointain juste derrière et avec un effet presque de parallaxe, ton petit jardin se continue jusqu'à la montagne dans le fond. Cela anciennement parce que depuis, sous la pression foncière ils sont montés sur la montagne. Je ne sais pas dans

Je suis assez pour déréglementer, mais par contre réglementer sur des points assez précis ... il faut laisser une marge de manœuvre parce que le bâtiment de demain on ne sait pas quelle forme il a. il n'est pas question que l'on donne une forme puisqu'on ne la connaît pas.

Du genre, démerdez-vous mais il faut 50 % de ceci, que cela consomme cela etc ...
Exactement.
En Chine ils font des

quelle mesure c'est juste, mais à l'origine il y avait quelque chose un peu comme ça. Alors les Européens débarquent en disant : c'est génial le chaos etc... sur les matériaux et les formes, alors qu'en fait c'est hyper réglementé sur d'autres critères qui seraient le droit au soleil et le droit à la vue.

Et c'est tout de même plus intelligent qu'une corniche à douze mètres !

Oui et que les couleurs ou les matériaux

C'est vraiment un objet de débat. Moi je pense que c'est par ce biais-là, le biais de « comment on élabore de la forme » et exprimer autre chose que la position d'un super-architecte qui réglemente avec d'autres architectes qui sont en dessous.

Et toi, tu saurais les sortir les critères performantiels ?

Je l'avais tenté puisque c'était mon sujet de mémoire de post-diplôme, donc je pourrais éventuellement ... mon mémoire s'intitulait « Constitution de la forme urbaine et développement durable » et ça partait du postulat que l'urbanisme néo-haussmannien n'était pas durable. Pour plusieurs raisons, la première étant qu'elle est limitante : elle prétend contrôler la forme urbaine, donc des désirs individuels. Et aujourd'hui l'individu cela s'exprime autrement qu'au dix-neuvième. Deuxièmement elle n'est pas autosuffisante parce qu'ensuite on doit rajouter des couches pour être sûr de garantir le résultat.

Mon mémoire partait du postulat que l'urbanisme néo Haussmannien n'était pas durable pour plusieurs raisons. La première étant qu'il prétend contrôler la forme urbaine donc des désirs individuels (lesquels aujourd'hui s'expriment différemment qu'au dix-neuvième) deuxièmement il n'est pas autosuffisant (on doit rajouter des couches pour être sûr de garantir le résultat)

Je vais le dire autrement : à mon avis c'est déficient à deux niveaux : le premier niveau, c'est que quand tu vois les règlements de POS aujourd'hui, ou les règlements de ZAC ou de PLU, ces règlements ne sont pas autosuffisants et la preuve c'est que tu as en général un architecte qui est là pour faire l'intermédiaire et pour dire « là d'accord c'est réglementaire mais ça passe ou là c'est réglementaire mais ça passe pas »

Celui qui a le droit de dire « ne respectez pas la règle »

Exactement ! voilà. Ou celui qui a le droit de dire « vous respectez la règle mais je ne vous donne pas le permis de construire »

Alors en terme de démocratie je ne pense pas que ce soit ...

Il y a un côté positif : tout n'est pas réduit à une colonne de chiffres et il y a quand même une vertu du dialogue. Et il y a le côté négatif avec tous les effets pervers que l'on connaît.

Et puis intellectuellement cela n'est pas tolérable

Ça l'est encore moins quand c'est un architecte genre « ZAC parisienne »

Alors en terme de démocratie je ne pense pas que ce soit ...

disons, qui va dire : « pour moi, la corniche c'est à quinze mètres » avec un autre qui va dire « mais non c'est à douze mètres » comme dans les médecins de Molière avec l'un qui dit « c'est le poumon » et l'autre « c'est la rate ». Ensuite les architectes n'ont plus qu'à se soumettre à ce truc-là. Le pire, à mon avis, si c'était généralisé, c'est la ZAC de Bercy. Il y a une espèce de jeu entre ce qui est dessiné par le super-architecte et ce qui est dessiné par l'architecte. L'architecte en gros s'exprimant dans les attiques avec des machins un peu bizarres en haut pour montrer qu'il existe quand même, le super-architecte étant là pour régler tout ça et mettre l'ensemble au carré. Tout de même quand on est dans le parc de Bercy que l'on ait une vision correcte : elle sera forcément correcte puisque c'est lui qui l'a dessinée.

L'attique et la démocratie ! symboliquement je ne sais pas si on peut tout avoir. Tu connais Emmanuel Saadi ?

Oui bien sûr je le connais bien, en plus il construit un gymnase juste à côté d'un bâtiment que je réhabilite

C'est un ami, il est charmant ! mais d'un point de vue architectural, on n'est pas forcément d'accord sur tout. Et il a fait un projet il y a quelques années qui était très très beau d'un point de vue architectural et qui était très très pervers d'un point de vue démocratique. Il avait gagné le concours mais il n'a pas pu le construire. Vraiment tu vois l'image dans une revue, tu te dis «vraiment c'est un très beau projet !» . En gros il

avait une dent creuse dans Paris, le coup classique, il a un immeuble en fenêtres bandeaux dans l'élégance d'il y a dix ans, toute la dent creuse est remplie... et puis au dessus, il a trois conteneurs de guingois, avec le fameux déhanché élégant. Trois conteneurs posés sur une colonne de logements. C'est-à-dire que tout le monde trouve cela génial pour habiter dans l'un des trois conteneurs qui sont de beaux duplex ... et puis après tu as les cons, les pauvres et ceux qui ne choisissent pas leur logement qui habitent dans le socle ! (rires)

Alors c'était effectivement un très beau projet, mais d'un point de vue démocratique, il posait effectivement ce problème de l'attique que l'on voit à Bercy, « ceux qui habitent

en haut », c'est le coup du dernier étage à New York, le coup du penthouse.

Et d'ailleurs, eux se paient un architecte ! et les autres n'y ont pas droit. Puisque l'architecte s'est exprimé sur les attiques, c'est que ceux qui ont le pognon ont un architecte.

Cette spontanéité de l'architecte qui ne se pose pas le problème démocratique, et il a raison, il ne va pas se poser tous les problèmes non plus !

Ce n'est pas sa question à lui

On ne lui pose pas la question, et on va dire que c'est très joli puisque tout le monde se projette dans l'appartement en terrasse quoi .et personne ne se projette jamais au rez de chaussée avec les grilles anti-agression (rires)

**Cette spontanéité de l'architecte qui ne se pose pas le problème démocratique, et il a raison, il ne va pas se poser tous les problèmes non plus
Ce n'est pas sa question à lui**

Exactement, c'est exactement ça. Et c'est vraiment une chose que je reproche à cette façon d'aborder les choses. Une des choses, parce qu'après c'est l'approche du foncier.

Après il y a l'approche du foncier et c'est aussi un problème de démocratie

logement étudiant. C'était un anglais qui avait un super truc, et il m'avait mis dans son truc, j'étais content, mais il pouvait faire trois mille mètres carrés. On nous a snobé en disant en dessous de tant de mètres carrés on ne vous regarde même pas. Evidemment les terrains sont très grands et puis il faut bourrer la densité tout de suite mais pas aller au delà. La aussi il y a quelqu'un qui a décrété : « la densité est de tant », et il n'est

plus question que cela bouge

Ni plus, ni moins, et tout de suite, tout au même moment

Voilà. Donc j'ai fait mon sujet de Master sur ce thème là, j'ai parlé à la fois du foncier, de la temporalité des constructions. Sur une ZAC comme ça, de ne pas accepter les paillotes, c'était un petit peu dommage...

Qu'est ce que tu appelles les paillotes ?

Des bâtiments à durée de vie réduite. Tu as des terrains en jachère, et au lieu de les laisser en jachère, ce qui ne sert à rien, à côté de ça tu as peut être une demande de gens qui voudraient construire avec un permis de construire à durée limitée en

**En dessous de tant de mètres carrés, on ne vous regarde même pas. Evidemment les terrains sont très grands et il faut « bourrer » la densité tout de suite mais pas aller au delà
Tout, tout de suite et au même moment !**

attendant autre chose...

J'avais rencontré au début de la SEMAPA, les gens comme Starkman Demontmarin et Cornil, et je leur avais présenté, c'était il y a super longtemps J'ai travaillé là-bas, je les connais tous, J'y étais en 94

Ça devait être en 92. Je leur avais proposé un truc qui s'appelait « la jachère

urbaine » et tu as parlé de jachère ... c'était dans le genre « on construit 50 % et le reste on attend » genre New York, tu fais un terrain de basket ou un potager, un truc qui coûte pas cher, et tu gèles pour dix ans. Dix ans après on en construit la moitié de ce qui reste : à la fin tu as une ville qui s'est stratifiée sur quarante ans, et c'est exactement ce que tu dis. Et ils ne veulent pas ça. Pourquoi ? pour des raisons de planification financière du genre « il faut payer la dalle »

**... la « jachère urbaine »
je ne pense pas que ce soit pour payer la dalle, finalement cela rapporterait de l'argent d'avoir des terrains occupés provisoirement
mais eux fantasment le truc tout fini, et en fait ils ont de la jachère subie
exactement de la jachère subie, non assumée et refoulée**

Je ne pense pas que ce soit tellement pour payer la dalle, parce que finalement cela ramènerait de l'argent d'avoir des terrains occupés provisoirement plutôt que d'avoir des terrains vacants

Mais eux fantasment le truc tout fini, et en fait ils font de la jachère subie
Exactement, de la jachère subie non assumée ... et refoulée ! parce que si tu acceptes ta jachère et que tu dis « très bien on met un cirque » et on appelle Bouchain ...

Ce qu'il sait très bien faire (rires)

là il n'y a pas de problème, mais ils ne sont pas dans cette optique-là.

Il y a un enjeu au niveau du foncier, il y a un enjeu au niveau de cette question du permis de construire, et ensuite il y a un enjeu réglementaire sur les règles que l'on donne au moment du permis de construire

C'est un paquet : il y a un enjeu au niveau du foncier, il y a un enjeu au niveau de cette question de permis de construire, et ensuite il y a un enjeu réglementaire sur les règles que l'on donne au moment du permis de construire. Aujourd'hui H = L + je ne sais quoi, ce n'est pas suffisant. Pas suffisant et pas toujours nécessaire.

Il faut passer à autre chose.

Quand tu me parles de trois heures d'ensoleillement par jour au Japon, ce qui correspond à des règles que tu retrouves un petit peu ça et là ...

Que tu as retrouvé en Chine ?

Oui un petit peu, mais je n'ai pas été confronté directement.

Ceci dit forcément quand tu fais des

tours tu arrives à des trucs comme ça : ils se sont posés la question à New York sur ground zero.

Comment tu peux mesurer l'impact d'un bâtiment ?

C'est quoi l'impact d'un bâtiment ?

C'est vachement dur cette question.

Par exemple dans la démarche HQE il y a un impact qui est la gestion de (inaudible). déjà il y a des ambiguïtés entre des cibles qui sont pensées, comme par exemple « relation du bâtiment avec le voisinage » qui sont plutôt des cibles qui concernent des moyens, du genre « faites gaffe les gars ». Cela est mélangé avec d'autres choses normalement assez précises comme la gestion de l'énergie. Est-ce que c'est un objectif final l'énergie ? la réponse est non. L'énergie, on s'en fout. En ce qui concerne l'énergie c'est d'abord une question économique : tu dépenses de l'énergie, tu dépenses du fric. Et puis ensuite tu as des ressources : tu consommes du pétrole, tu épuises les ressources. Et puis tu as les conséquences : c'est effet de serre plus émissions locales de particules et autres. C'est ça la question. Et pour orienter le truc, on dit « énergie » parce que tout le monde peut comprendre. Les Kilowatt/heure, les gens comprennent, déjà « quantité de CO2 » c'est un peu plus compliqué. Tu ne le gères pas au niveau du bâtiment le CO2 parce que cela dépend d'où vient ton énergie. C'est des questions assez complexes. Réussir à trouver des critères vraiment performantiels, cela veut dire régler l'impact, mais définir ce qu'est l'impact, cela devrait être un travail fait à l'ISO. Les organismes de normalisation ISO AFNOR ... il devrait y avoir un groupe de travail là-dessus et définir

Qu'est ce que c'est « l'impact »

« qu'est ce que c'est l'impact ».

Et puis cela dépend de « où tu mets le cadre ». presque d'un point de vue photographique. Il y avait récemment une pub pour un journal où tu voyais trois cadres différents d'une même photo, c'était trois lectures mentales différentes. La même photo avec trois cadrages, tu la voyais totalement différemment.

L'autre anecdote m'a été racontée par mon ami Marc Dauber avec qui j'enseigne au second semestre le DD, alors que lui enseigne le HQE (rires) : je ne sais plus quelle administration liée à l'énergie délocalisée

dans une ville d'importance relative devait déménager sur un nouveau site. Ils ont dit : « il faut faire un bâtiment HQE » mais ils ont adopté une version très large du HQE par rapport aux projets qui leur étaient proposés. Moralité : quelle que soit la qualité HQE du bâtiment qui leur était proposé à la construction en banlieue de la ville, eh bien il fallait mieux ...

Construire une merde en centre ville ?

Oui c'est ça : il fallait mieux rester là où ils étaient !

Ils se sont un peu tirés dans le pied. Ils ont dit : « on va faire les choses proprement », mais finalement vu le nombre de gens qui y allaient en métro et qui allaient prendre leurs bagnoles ... et c'était un peu « ben merde ! »

... mais ils ont adoptés un vision très large du HQE par rapport aux projets de bâtiment qui leur étaient proposés. Moralité : quelle que soit la qualité HQE qui leur était proposé à la construction en banlieue de la ville, eh bien il fallait mieux ... construire une merde en centre-ville ? oui c'est ça : il fallait mieux rester là où ils étaient

Ça c'est une discussion que j'ai eue avec le conseiller de la ville de Paris pour la candidature de Paris 2012, qui était un Hollandais qui a son bureau d'études en Suisse. Le gars me dit « De toutes façons l'impact au niveau effet de serre, 60 % c'est les transports, alors le village olympique, les logements etc ... on peut faire tout ce qu'on veut, si on ne traite pas les transports, on ne traite rien » En gros tu vois ça c'est clair ! absolument clair.

On m'a reposé la question ce matin et j'ai répondu « oui c'est vrai il vaut mieux avoir un logement passoire et pas de bagnole, que ta super maison écolo à Rambouillet, en travaillant à la Bastille »

Donc ce travail de mise à plat des impacts, c'est un travail très difficile. Mais, à la limite, de se

planter dessus, c'est pas si grave, parce que au moins cela te donne une transparence, une traçabilité, tu discutes sur des vrais objets. Une personne peut te dire qu'elle s'en fout d'avoir deux cent lux dans son logement, être d'une culture de la pénombre comme dans les appartements libanais. Chacun peut appréhender ces critères, tu peux en discuter, tu peux faire de la gouvernance à partir du moment où tu travailles sur des questions objectives. D'une certaine manière, la démarche environnementale devrait s'intéresser à ces critères objectifs de manière à ce que l'on puisse instaurer des dialogues sur des vraies questions. Ça existe déjà : tu as des gens qui travaillent là-dessus à l'université de Liège. Ils créent des vues stéréométriques ou stéréoscopiques je ne sais plus ... un fish-eye que tu mets dans le sol et qui te donne une vue de ton ciel. Ils discutent de projets d'urbanisme à partir de ce logiciel qui donne des critères objectivés, pas objectifs parce que tu peux préférer la vue sur le Sacré-coeur, mais au moins tu sais de quoi tu parles. Et puis après tu peux aussi contester l'étude alors que sinon tu es dans une boîte noire. Si au lieu d'être en performantiel tu restes en prescriptif, tu dis « moi je sais que si L+100 ça va » tu n'as pas de moyens de travailler là-dessus, sauf éventuellement à travailler sur une réalisation très standardisée : par exemple les rues de Paris avec un

De toutes façons l'impact au niveau effet de serre c'est 60% les transports ... alors oui c'est vrai, en travaillant à la Bastille, il vaut mieux avoir un logement-passoire en centre-ville et pas de bagnole, que ta super-maison écolo à Rambouillet

prospect et tant de hauteur sous plafond. Mais donner le prospect sans donner la hauteur sous plafond des appartements ça ne rime à rien en terme d'éclairage. Dans une rue très sombre, tu peux avoir un appartement très lumineux si tu as quatre mètres cinquante sous plafond. D'ailleurs, les architectes se sont plantés là-dessus en disant « Je vais refaire la rue Parisienne » mais manque de bol avec deux mètres cinquante sous plafond.

Tu disais tout à l'heure que le néo-haussmann n'était pas développement durable. Tu as lu mon texte où je dis que paradoxalement Haussmann est développement durable ?

Oui ! avec la portée des canons (rires)

C'est ce que dit également Lacaze quand il dit que c'est l'image sociale valorisée qui fait que finalement un immeuble haussmannien aujourd'hui est réutilisé. Je ne parle pas de JJ Ory qui ne garde que les façades et refait tout dedans. Mais c'est vrai qu'un appartement haussmannien construit il y a très longtemps aujourd'hui encore tu y vas préférentiellement, même s'il ne répond pas aux critères contemporains. C'est tout le paradoxe

Oui, ce que tu dis sur les immeubles de bureaux.

Donc le néo-haussmann croit faire du Haussmann, mais n'en fait pas. Le Haussmann cela n'est pas des gabarits, c'est plutôt une image sociale valorisée suivant le terme de Lacaze

Tu peux l'appréhender autrement : tu te promènes dans une rue néo-haussmann, cela ne te fait pas le même effet que si tu te promènes dans une rue haussmann. Ce n'est pas la même chose parce que l'on perçoit les choses en quatre dimensions, et même en plus que quatre, minimum en quatre. Tu as pas mal de gens qui ont exprimé ça, notamment Kahn, Paul Valéry ou des gens comme ça, qui te parlent de la temporalité de ton bâtiment. Quand tu sors de ton appartement riquiqui et que tu te retrouves dans la rue, en quatre dimensions ...

C'est le coup des trois critères des professionnels de l'immobilier : l'adresse, l'adresse, l'adresse. Dans le Marais, tu as des appartements à deux mètres vingt sous poutres, écrasants et oppressants, mais où tu es super content.

Là aussi, tu ne peux pas non plus faire une équation là dessus. J'étais dans le Woraleg, justement avec Dominique Gauzin-Müller, et on est allé dans un restaurant. Il devait y avoir deux mètres cinq sous plafond, et c'était un espace absolument magnifique. On était tous super contents de ça. J'avais toujours cru qu'il fallait de la hauteur pour être content. Mais non. S'il y avait eu une salle à quatre mètres sous plafond à côté, les gens seraient allés dans la salle à deux mètres cinq. Alors évidemment tu peux toujours discuter de ces choses-là. Mais avant de les discuter il faut les peser ! c'est tout ce que je dis. Quand à ces histoires de prospect ou autres, c'est vrai que tu as des réalités qui sont complexes.

Quand tu es dans une rue, tu as ce qui est autour, et ce n'est pas une sculpture abstraite, cela t'évoque des choses ...

Mais le problème c'est peut être la gestion politique des choses : c'est facile de gérer des règlements, c'est facile à contrôler

Ils ont un immense avantage ...

Gestionnaire !

Plus que ça : quand tu es architecte en chef d'une ZAC, qu'est ce que tu as comme pouvoir ! c'est un peu pernicieux, mais c'est réel ! je peux te dire que ce pouvoir là je ne suis pas

sûr que tout le monde ait envie qu'on le lui retire. Le gars qui est l'interlocuteur obligé puisque le règlement ne suffit pas, puisque le foncier ne suffit pas ... le foncier ! ce qui m'était arrivé à la SEMAPA : le gars était trop petit, parce qu'ils ne voulaient que des grandes choses. Des

grandes choses cela veut dire des grands groupes. Ce n'est pas seulement le gars qui n'a pas de fric et qui ne peut pas se payer un appartement, c'est aussi le petit promoteur, qui est aussi bien que le gros, mais qui a moins de fric, lui non plus n'a pas accès au truc. c'est l'accessibilité au foncier, l'accessibilité à la commande.

Cela rejoint toujours la facilité gestionnaire : tu gères plus facilement un nombre limité de gros machins qu'une multitude de petits

L'accessibilité au foncier, l'accessibilité à la commande Tu gères plus facilement un nombre limité de gros machins qu'une multitude de petits Exactement. La facilité gestionnaire est source de dérives possibles

Exactement. La facilité gestionnaire est source de dérives possibles, mais moi je te parle de pouvoir. L'histoire de Pinault cela a réveillé des tas de choses. Cela m'a rappelé une expérience que j'ai eue. C'est un procès qui est un peu fait à la mairie de Boulogne : on dit : « ils sont incapables de nous dire le prix d'un terrain ». Tu vas voir un aménageur et il te fait attendre pendant deux ans, c'est insupportable. Je fais le gros capitaliste en disant ça, mais c'est réellement insupportable. Ça veut dire quoi ? ça veut dire qu'il va falloir entrer dans la politique, que tu sois introduit par Untel, pour pouvoir discuter le truc. On n'est pas dans un truc où les choses sont sur la table.

La pensée alter-sous-jacente-au-truc-contestataire et la pensée ultra-libérale, les deux, pour des raisons différentes, se plaignent des carcans réglementaires et procéduriers qui bloquent tout pendant x années ...

Pas seulement qui bloquent, à

mon avis c'est plus que ça : c'est qu'ils peuvent carrément empêcher. Enfin oui, bloquer c'est empêcher. Pas seulement qui les freinent mais

qui les bloquent. Oui oui.

Du coup, tu as cet espèce d'intermédiaire qui va dire « toi je veux bien, toi je ne veux pas » et les raisons vont toujours se noyer dans une espèce de discours ou d'histoire.

La complexité réglementaire sert finalement de paravent aux outils de pouvoir ou de relationnel et d'exceptions

Si tu as un règlement qui n'est pas autosuffisant, cela veut dire que tu as un règlement ... cela demande d'énormes

qualités morales à l'équipe en place. Peut être qu'à l'inverse tu peux dire que si tu arrives à trop objectiver les choses, tu arrives à quelque chose d'un peu sec. De toute façon on n'arrivera pas à prendre en compte la complexité des choses et tu as besoin de cette marge

Oui, mais au moins que ce soit explicite et annoncé

**La pensée alter et la pensée ultra-libérale, pour des raisons différentes, se plaignent des carcans réglementaires et procéduriers qui bloquent tout
Et les raisons vont toujours se noyer dans une espèce de discours ou d'histoire**

Exactement

Alors là l'histoire de Pinault : c'est le fameux désir qui dépasse absolument tout

Tu vois quand je parle de foncier : tu as toute la génération des typomorpho qui a travaillé dessus, mais pas forcément sur ces critères. Plutôt sur des critères de mémoire de la ville ou des trucs comme ça. Et je m'en fous de ça. Par contre les questions d'équité sociale ou de dynamique économique ...

(pause dans l'enregistrement)

Tu parles de gouvernance, en fait dans mon étude, le truc de la démocratie est apparu assez tardivement. Dans le premier document la démocratie n'est pas mise en avant. Ça existe mais c'est pas mis en avant et c'est quand j'ai fait le résumé après que je me suis rendu compte que c'était très en avant.

Je ne sais pas mais j'ai pris des notes. Tu parlais de la légitimité et pour moi c'est une question centrale : c'est pourquoi on est là, qu'est ce qu'on vient faire là. Alors bizarrement dans un autre texte tu dis que l'architecte est très légitime dans la maison individuelle, et en fait oui mais je n'avais pas pensé à ça. Moi je me disais que l'architecte est peut être plus légitime dans l'immeuble.

Je vois ce que tu veux dire : dans sa fonction sociale

Mais pas dans sa commande

Oui, dans sa fonction sociale il est beaucoup plus légitime dans le logement collectif que dans le logement individuel, mais dans son appréciation sociale il est plus légitime à l'arrivée, a posteriori, quand il fait dans la maison individuelle ou l'équipement.

Ce serait vrai s'il n'y avait pas une loi qui interdit de construire sans architecte.

J'ai eu des clients qui m'ont appelé parce que c'est la loi qui leur impose. Moi je ne suis pas très corpo de ce point de vue là. Je ne pense pas que ce soient les meilleurs clients qui viennent à toi comme ça.

C'est ce que j'écris à un moment : il faut que les architectes crèvent pour que l'architecture vive.

Oui j'ai vu ça (rires) les pendre !

Alors, tu ne parles peut être pas trop de démocratie mais quand même de responsabilités

La démocratie est ultra présente dans ce document mais pas mis en avant et je l'ai remis en avant dans le document qui suit, comme problème central.

Il y a deux problèmes centraux : la démocratie et la nouvelle formulation de l'architecture avec le recours provisoire aux artistes parce que les architectes sont trop englués pour pouvoir le faire. Ce sont les deux axes de la suite. La démocratie n'était pas centrale, elle était transversale et c'est dans le document que je l'ai ressortie comme centrale.

C'est une évolution qui me semble très très logique.

C'est assez logique. Catherine Rannou que j'ai vue sur l'axe avec les artistes m'a apporté un truc aussi central : comme il y avait ces deux axes les artistes et le développement durable, dirons-nous, elle a dit que ce n'était pas deux sujets séparés. Elle dit que c'est un seul sujet parce que le développement durable n'est pas un sujet, c'est le site. On ne peut pas être contemporain sans prendre ça. Donc ce n'est pas un sujet mais le contexte.

Absolument ! c'est très bien dit en plus.

C'est bien dit, c'est bien dit

Oui j'aime bien ça (rires). Absolument, c'est tout à fait ça

Du coup le sujet central, si on enlève ça, c'est : les artistes sont utilisés provisoirement

comme outils pour atteindre une expression subjective de la démocratie, le développement durable n'étant que le contexte incontournable

C'est une avancée ça et c'est assez rigolo

**les artistes sont utilisés provisoirement
comme outils pour atteindre une expression
subjective de la démocratie, le développement
durable n'étant que le contexte incontournable**

« la ville comme éco-système »

Ah oui mais en réalité c'est vrai.

Il y a un mois à Pékin il y avait un truc, une exposition française disons, et il y avait une table ronde et j'ai fait une petite intervention sur « la ville comme éco-système ». après on a eu une table ronde et j'ai dit un truc un peu comme ça. En gros : « je pense pas que l'architecte va sauver la planète, mais peut être que le développement durable peut sauver

**« je ne pense pas que l'architecte va sauver la planète
mais peut être que le développement durable peut
sauver l'architecture ». c'est plutôt ça.**

l'architecture ». c'est plutôt ça.

Ce que tu illustres par ton anecdote de pouvoir remettre de l'architecture dans les jurys grâce à l'étiquette HQE, comme à Lyon la Duchère.

Le document que je te donne remonte à octobre 2002. C'était un numéro des Cahiers de la Recherche Architecturale sur la doctrine. Il y avait eu un numéro sur la doctrine dans les années quatre-vingts avec des textes importants, alors vingt ans après ils ont interrogé un certain nombre d'architectes. Moi, ils m'avaient demandé de faire un petit texte là-dessus. C'était un texte de deux pages avec une photo alors j'avais mis un ours ...

Parce que l'ours polaire a du mercure dans les couilles ?

C'est presque ça (rires)

Il y a une histoire comme ça. Les ours polaires du pôle nord considérés comme vierge et immaculé, ont du mercure dans les couilles à cause de la pollution de la planète et deviennent stériles

Non non (rires) c'était un exemple de façade active : « Après la simple et la double peau voici la façade active. La légende raconte que c'est par l'observation de la peau de l'ours blanc que serait née l'idée de l'isolant transparent. Le pelage isole l'animal du froid tout en conduisant son rayonnement solaire. Sa peau sombre absorberait ensuite la chaleur captée et ses graisses la stockeraient ». J'avais entendu cette histoire sur la peau de l'ours alors je suis allé voir un taxidermiste pour éplucher son ours et voir si vraiment sa peau était noire. En fait il m'a expliqué que la peau n'était pas noire naturellement mais que c'étaient les traitements qui faisaient qu'après elle était noire. Bon ça ne change rien à l'histoire. c'était surtout parce que ça faisait une belle image, c'est mieux que de mettre un bâtiment, d'autant que comme je n'avais rien construit c'était plus facile (rires)

Mais bon l'ours et le mercure ...

C'est une illustration de globalisation de la pollution : à cause des pots d'échappements ici, les ours deviennent stériles là-bas

Oui, il paraît que c'est pour ça qu'on fait des filles

Ah moi j'ai un garçon !

Moi j'ai un garçon, une fille !

(rires)

le garçon c'est l'aîné ?

non c'est le deuxième

ça va alors !

(rires)

je te le laisse le texte. C'est pas un texte fondamental mais c'est ce que je voulais dire : par exemple : « la maîtrise des émissions de dioxyde de carbone répond à un devoir impérieux lié à la problématique de l'effet de

serre. Mais cette contrainte est aussi une chance puisqu'elle peut nous permettre de sortir de cette génération de bâtiments de bureaux autistes et climatisés dont le seul rapport avec l'extérieur s'exprime au travers d'une peau vitrée bien étanche » alors c'est bien ça : avec l'environnement on va pouvoir se débarrasser de toutes ces affaires. Alors là je n'en parle pas beaucoup de la gouvernance, mais quand même,

du fait qu'il y a quelque chose de collectif dans un immeuble ...

c'est savoir où

on s'arrête. sachant qu'une fois que tu as défini où tu t'arrêtes, tu définis ton travail autrement.

Le travail de l'architecte ce n'est pas seulement de faire des étagères où des gens puissent s'exprimer. ce n'est comme ça que je le conçois, ça a une identité, une vérité propre, et son boulot c'est de savoir où ça s'arrête.

Le résumé m'a clarifié, formulé une idée. Que en gros, même si c'est hyper caricatural depuis les Grecs et Romains, l'idée que la démocratie politique avait annulée la démocratie de proximité, et que on pâtît de ça. Ce qu'on a gagné en démocratie globale on l'a perdu en démocratie locale.

Oui oui

La gouvernance par rapport au bâti ou à l'architecture, tu parles bien de ce sujet là ?

Oui oui bien sûr.

Alors comment ? après cela reste à devoir être inventé et il n'y a pas de solutions toutes faites

Parce que c'est devenu peut être quelque chose de plus complexe. La démocratie est devenue quelque chose qui demande des mécanismes certainement plus compliqués. C'est un enjeu qui concerne autant l'Europe que la France.

Mais là on sort presque un petit peu de notre métier.

On sort de notre pratique en tout cas. Ca c'est très clair. Mais notre pratique est justement extrêmement limitée.

C'est là que ce travail n'est pas pratique dans la mesure où il ne respecte pas le cadre, mais bon, c'est un peu l'œuf et la poule.

Alors ce n'est absolument pas grave, mais ce n'est absolument pas applicable, ce qui est quand même un petit peu malheureux en terme d'intérêt qu'on peut y apporter. Ce serait applicable, on y porterait plus d'intérêt.

C'est pour ça que je t'ai mis mon article. J'y parle du jeu du déterminé et de l'indéterminé. L'architecture pourrait peut être devenir un jeu du déterminé et de l'indéterminé. Et ça tu peux le faire entrer aussi par le biais évidemment de la cible deux HQE, l'évolutivité etc ...

Toi tu ne le savais pas mais ce dont tu parles c'est de la cible deux.

Pour moi c'est cible zéro c'est à dire

La cible zéro c'est le graal (rire)

Il y a un truc qui me manque dans les quatorze cibles : c'est que l'on n'ait pas à péter l'immeuble trente ans après sa construction, une fois qu'il soit amorti financièrement

Alors ça c'est la cible zéro effectivement.

Mais la cible zéro c'est aussi : pourquoi faut-il construire ? »

C'est l'anecdote de tout à l'heure, pourquoi aller s'implanter en banlieue alors que l'on peut garder notre immeuble là où on est.

La cible zéro c'est : est-ce que c'est pertinent de construire ici, à cet endroit, etc ... oui bien sûr. A la limite tu le fais rentrer dans la cible un.

Ce n'est pas innocent que le HQE ne s'intéresse qu'aux bâtiments en dehors de toutes ces questions là

Je ne parle pas beaucoup de gouvernance mais quand même, du fait qu'il y a quelque chose de collectif dans un immeuble ...

En gros, l'idée que ce qu'on a gagné en démocratie globale, on l'a perdu en démocratie locale ... tu parles bien de ce sujet là ?

**Oui, bien sûr. La démocratie est devenue quelque chose qui demande des mécanismes plus compliqués, qui concerne autant l'Europe que la France ... mais là on sort de notre métier
On sort de notre pratique en tout cas. Mais notre pratique est extrêmement limitée**

Ce n'est pas innocent que la HQE ne s'intéresse qu'aux bâtiments en dehors de toutes ces questions

A un moment il semblerait que l'association HQE soit une alliance du PUCA et des fabricants de matériaux.

Le sigle HQE est déposé par l'AIMCC, le syndicat des fabricants de matériaux, dans lequel sont très présents les fabricants de PVC et autres.

Avec un gros soutien du PUCA, et ce n'est pas pour critiquer le PUCA qui fait là bien son boulot. Le PUCA n'appartient pas au ministère de la culture mais au ministère de l'équipement, donc ce sont des techniciens. Si on avait attendu le ministère de la culture pour faire quelque chose dans ce domaine, on y serait encore ! Donc euh ...

Moi je ne critique pas le HQE d'ailleurs, je considère que ce sont nos amis ingénieurs qui ont fait le HQE, et eux ont fait leur boulot, c'est nous architectes qui n'avons pas fait le nôtre.

Moi j'aime bien la HQE, j'aime bien les gens de

l'association y compris les fabricants de matériaux, parce que je trouve que justement, il y a quelque chose de clair : ce n'est pas de la vraie gouvernance

parce que tu ne mets que des lobby autour d'une table. C'est déjà pas mal : tu mets les lobbys autour d'une table et tu pouds un truc.

C'est positif ce qu'ils pondent

C'est un petit progrès par

rapport à ce qui se fait habituellement, c'est une démarche de qualité.

Je l'ai su de source très très sûre, que au départ, en gros au début des années 90, il y a eu un constat que la construction en France était merdique et que l'environnement pouvait permettre d'augmenter la qualité. Donc c'est bien une démarche de qualité plus qu'une démarche d'environnement.

C'est exactement ce que tu disais tout à l'heure sur l'architecture à la Duchère. C'est un cheval de Troie.

Donc ce n'est pas ce qui m'intéresse mais en même temps je ne vais pas cracher dessus.

Et puis à l'arrivée c'est loin d'être pire avec eux. C'est plutôt mieux.

Oui, avec une limite toutefois c'est que là tu as des opérations qui sont en phase de certification dont j'ai bien du mal à voir en quoi elles sont environnementales. Si c'est pour se donner bonne conscience quand on est en charge d'opérations qui n'ont rien à voir avec tous ces problèmes ... ceux qui veulent vraiment travailler dessus en deviennent gênés

Génés parce que ça devient l'arbre qui cache la forêt. C'est ce que dit à un moment Cyria, que dans

Je ne critique pas la HQE d'ailleurs, ce sont nos amis ingénieurs qui ont fait leur boulot ...

Moi j'aime bien la HQE ... il y a quelque chose

de clair : ce n'est pas de la gouvernance (mais du lobbying) ...

c'est un petit progrès, c'est une démarche de

qualité plus qu'une démarche

d'environnement ... avec une limite

toutefois, c'est que tu as des opérations en

phase de certification dont j'ai bien du mal à

voir en quoi elles sont environnementales ...

Ça devient l'arbre qui cache la forêt !

l'écologisme, l'optique sciences dures biologie nique complètement la gueule aux sciences sociales et que l'écologie serait très scientifique et pas du tout sociologique.

Je l'avais souligné cela mais là aussi c'est parce que ça vient de milieux plutôt liés à l'ingénierie. Les milieux plutôt liés aux sciences sociales sont partis sur le développement durable. Ce n'est même pas mes mêmes associations. J'étais membre de 4D qui est plutôt socio et puis je suis membre de l'association HQE via l'ISEB et je participe à des groupes de travail de l'association HQE qui est de culture complètement techno. Ces deux milieux se connaissent assez mal. Alors c'est venu de ça, mais il n'y a pas qu'en France.

Et puis que les ingénieurs fassent de l'ingénierie, on ne va pas les engueuler non plus quoi ! à un moment ils font leur taf.

Bien sûr ! Moi je ne reprocherais pas tellement la cible zéro, parce qu'elle était assez difficile à mettre en œuvre. Cela dit le système anglais tient compte de l'impact environnemental d'un bâtiment, de son incidence sur les transports et autres et dépasse le cadre bâti. Nous on a été très rigoureux et on est restés sur le bâtiment et sa parcelle, et on n'a pas traité son environnement ce

qui est quand même à mon avis, quand même très très gênant, parce que parler d'un bâtiment sans parler du transport ou de la densité, finalement cela revient à ne parler de rien. Moi je te fais un bâtiment à zéro émissions sans aucun problème si tu me files un champ de patates. J'aurais le sud et avec le sud et des surfaces vitrées tu n'as plus besoin d'énergie. Mais si tu me demandes de faire un bâtiment à énergie zéro dans le Marais (quartier de Paris) je vais être plus embêté. Je vais devoir être un peu plus souple. Et à mon avis, si on veut vraiment travailler en tissu dense, peut être qu'on ne va pas résoudre les problèmes à l'échelle du bâtiment mais plutôt à une échelle plus large, l'échelle du quartier.

on ne vas pas résoudre les problèmes à l'échelle du bâtiment mais à une échelle plus large, l'échelle du quartier.

D'ailleurs mes étudiants je les fais travailler sur la ville comme éco-système, par ce que je pense qu'aujourd'hui si on veut faire des bâtiments vraiment en rupture avec les bâtiments d'aujourd'hui et non pas du HQE RT2000 à moins vingt pour cent, mais le bâtiment de demain tel qu'on peut le rêver, qui ne consommera rien mais qui produira, qui permettra à la ville de ne pas avoir un impact écologique démentiel comme elle a aujourd'hui.

Pour cela il faut une rupture et je ne pense pas que le bâtiment seul puisse arriver à le faire. Je pense qu'il faut raisonner en tant qu'éco-système.

Ce qui ne recouvre aucune administration actuellement.

Pour moi c'est plutôt de poser les ambitions

Certes, mais cela veut dire que s'il n'y a pas l'administration en face, personne ne répondra jamais à ce truc-là.

Bien sûr. Mais comment veux-tu que l'administration y réponde

**S'il n'y a pas l'administration en face, personnes ne répondra jamais à ce truc là
Bien sûr.**

Ce qui est quand même très très gênant, c'est que parler d'un bâtiment sans parler du transport ou de la densité, finalement cela revient à ne parler de rien. Moi je te fais un bâtiment à zéro émissions sans aucun problème si tu me files un champs de patates, dans le Marais je vais être plus embêté...

Pour cela il faut une rupture et je ne pense pas que le bâtiment seul puisse arriver à le faire. Je pense qu'il faut raisonner en éco-système

aujourd'hui, alors que déjà on est mal barré pour répondre à Kyoto. Or Kyoto c'est un cautère sur une jambe de bois, on le sait bien.

Il suffit de le vouloir pour pouvoir le faire

Voilà, mais on ne sait pas le faire

On ne veut pas

Je ne sais pas. On ne veut pas ou c'est compliqué, je ne sais pas.

Je ne suis pas un spécialiste de l'effet de serre, mais si on veut faire quelque chose contre l'effet de serre, il va falloir faire autre chose que Kyoto. Et si on veut faire autre chose que Kyoto, il va falloir vraiment penser à des modèles de bâtiments qui ne ressemblent pas du tout à ce

qu'on fait aujourd'hui, et pas du tout à des bâtiments HQE. Et là, il va falloir vraiment raisonner en éco-système, avec des bâtiments producteurs, des bâtiments consommateurs et des bâtiments diffuseurs, comme dans la nature : les plantes, les petites bêtes et les micro-organismes ! je ne vois pas très bien comment on peut faire autre chose. D'ailleurs c'est plutôt sympa parce que cela veut dire que les problèmes tu les résous ensemble. Parce que le mythe de l'habitat autonome, c'est « je suis dans mon coin et moi au moins ... »

Sans interactions

Oui, et la ville c'est quand même l'échange ! alors je raisonne peut être plus comme un urbain. Mais en même temps c'est ça qui fait que les gens ont envie d'être en ville, les gens ont besoin de cet échange.

Les gens n'ont pas envie d'être dans la ville fonctionnaliste, les gens ont envie d'être dans la ville

qu'il y avait avant, c'est ce que dit à un moment ...

Mais la ville fonctionnaliste n'est pas du tout éco-système.

Non pas du tout. Mais à un moment Allégret dit que par la tradition transmise du père au fils, on faisait ce qui fonctionnait et qui correspondait aux besoins, sans vouloir faire passiste, et il y avait peut être un éco-système à l'époque

Bien sûr ! la ville au moyen âge il n'y avait pas de problèmes
Il y avait

sûrement une maximalisation des interrelations complexes qui sous couvert de tradition ... c'est comme les religions où on ne mange pas de porc, c'est pour ne pas être malade ! alors les raisons secrètes c'est peut être le respect d'un éco-système .

**La ville c'est quand même l'échange ! ... mais la ville fonctionnaliste n'est pas du tout éco-sytémique ...
... La ville au moyen âge il n'y avait pas de problèmes, si tu regardes le cycle de l'eau, très clairement tu vas arriver à ça**

Oui si tu regardes le cycle de l'eau, très clairement tu vas arriver à ça. Cela dit, il ne faut pas être angélique là-dessus. Il y a eu des problèmes écologiques. Il y a eu des destructions dans l'antiquité

Ils s'en foutaient, ils étaient moins nombreux et la planète n'était pas finie. Bien sûr mais on te parle d'îles de la Méditerranée qui étaient remplies d'arbres et aujourd'hui c'est des déserts. Et cela impliquait un certain nombre de conquêtes. Il y a des guerres qui ont été engendrées par la nécessité d'avoir des territoires de plus en plus vastes pour régler des problèmes. Peut être que toute l'histoire de l'humanité pourrait se résumer à des histoires de territoire et d'écologie finalement.

Au sens littéral d'écologie : le milieu de vie de l'homme, et d'extensions.

Si tu as besoin d'un territoire de plus en plus grand pour pouvoir subvenir à tes besoins ...

C'est le problème de la croissance que l'on voit en économie et certains économistes aller qui prônent la décroissance parce que la croissance n'est pas viable. Ce qui est vraiment nouveau, et c'est là que toute nostalgie se retrouve déplacée, c'est que cette croissance sans fin est vraiment finie.

Ça c'est vraiment clair, elle est vraiment finie sauf à aller conquérir de nouveaux espaces ailleurs ce qui quand même fait partie des mythes contemporains. Si la NASA dépense des fortunes tous les ans pour aller faire des missions sur Mars ...

C'est aussi ridicule que la bagnole qui marche à l'eau, sauf qu'un jour on aura peut être une voiture qui marche à l'eau quand même (rires)

Voilà. La pile à combustible c'est ridicule mais c'est aussi une piste vachement intéressante. Quand aux histoires d'études sur Mars, elles m'intéressent plutôt dans la mesure où elles ont des effets indirects terrestres : il y a des gens aujourd'hui qui ont des moyens de mener des recherches sur des éco-systèmes. L'agence spatiale européenne travaille sur les éco-systèmes.

Intellectuellement je suis très séduit par la piste de l'éco-système dont tu parles. Pour une éventuelle mise en pratique, en architecture, on est à des kilomètres de la structuration actuelle, administrative ou de la commande. Donc on est déjà sur Mars là.

Pas tout à fait. Je ne pense pas

Est-ce qu'il y a des gens qui ont une écoute de ça, à ton sens ?

Il y a bien plus que ça, c'est en train d'être réalisé. D'une manière totalement insidieuse et dont on ne se rend pas compte. Cette idée de l'éco-système tu le vois aujourd'hui dans le

domaine de l'industrie, l'écologie industrielle c'est ça. L'exemple le plus marquant, c'est la zone industrielle de Kalundborg. C'est un parc industriel qui est fait sur le modèle d'un éco-système, mais ça s'est fait de façon inconsciente et pas pour des raisons écologiques, mais pour des raisons

économiques : tu avais une centrale à charbon et tu as toutes sortes de sociétés qui se sont greffées autour de la centrale à charbon et qui ont vécu dessus. Au départ cela a commencé par ceux qui se sont installés pour utiliser les déchets de la centrale. Une centrale électrique à charbon cela fait du soufre, avec du soufre je ne sais pas par quelle opération, tu fais du gypse, et avec du gypse tu fais du plâtre. Une boîte de plâtre s'est mise là, qui trouvait plus rentable de récupérer les déchets de la centrale à charbon plutôt que de faire venir sa matière première d'Espagne. Et puis ensuite cela a été l'eau. Une centrale à charbon produit de l'eau chaude. L'eau chaude ça a permis de développer certaines activités comme l'aquaculture je crois. Il y a trois quatre usines qui se sont greffées sur ces déchets et tu arrives à un organigramme qui est sur le site internet Symbiosis.dk et qui te montre la symbiose industrielle de Kalundborg.

Moi c'est un peu là-dessus que je me base en disant « si aujourd'hui dans les villes on peut

Si il y a une motivation économique cela rend les choses hyper crédibles
Oui, bien sûr. Mais une économie on la crée aussi. C'est la fiscalité et toutes ces choses qui créent l'économie.

Ce que j'ai présenté à Pékin sur la ville comme éco-système, c'est en partant de cette idée comme à Kalundborg en disant : qu'est-ce que nous, en urbanisme on peut faire ? parce que ça, pour l'instant en urbanisme ça n'existe pas. Il y a plein de trucs que l'on peut faire : un bâtiment sur une colline qui a un gisement solaire extraordinaire, il produit six fois plus d'électricité qu'il n'en consomme. Cela existe déjà, potentiellement tu peux alimenter six habitations. Donc déjà tu raisones réseaux producteurs et consommateurs. Tu peux aussi voir par le biais de la mutualisation : les capteurs solaires c'est bien gentil mais cela te donne beaucoup d'eau chaude au moment où tu n'en as pas besoin. La réponse à ça c'est le stockage, or le stockage individuel ce n'est pas très rentable, par contre, à cent tu y arrives. En Allemagne, tu commences à avoir des cuves de stockage saisonnier d'eau chaude sanitaire générée

par des panneaux solaires. En France, quand tu parles de ça, on te dit : peut être un jour mais c'est de l'utopie.

On avait envoyé un projet de piscine à Paris 2012 en disant : puisque vous voulez faire des jeux olympiques écologiques on va vous montrer un truc : comment une piscine peut participer à la gestion de l'eau dans un quartier, avec tout un diagramme ... et je l'ai rendu pour un concours il y a trois semaines en Chine, avec au cœur d'un quartier une piscine privée. Et cette piscine peut même recycler les eaux grises, via soit un jardin filtrant, soit un système de lagunage qui va recycler des eaux, peut être pas les eaux des toilettes mais machines à laver etc ...

Tu ne m'avais pas dit la dernière fois, que ce qui pouvait sembler théorique et avant-gardiste actuellement en France était tout bêtement réalisé en Chine actuellement ?

C'est-à-dire que tu le vois en grande dimension, en gros c'est ça. Mais tu as des français qui travaillent là-bas.

Des jardins filtrants comme on sait en faire, même si on en fait encore peu en France ... ce qu'il y a c'est que là-bas c'est systématisé, toutes les villes s'y intéressent ... rien que sur le site où j'étais déjà allé en novembre, il y a trois expériences

C'est directement le saut technologique

Ils passent du lac poubelle où tout se déverse, et c'est encore poubelle aujourd'hui ... c'est-à-dire qu'ils font de la recherche appliquée de façon intensive en prenant tout simplement ce qui se fait chez nous. Quand il y a des gens qui ont envie de faire chez nous, ils appellent les spécialistes et leur proposent de faire là-bas. J'ai l'impression que c'est ça un petit peu. Et il y a des opportunités et des tailles d'opérations ... là on attend le résultat d'un concours, c'est dix sept kilomètres carrés.

(Fin de l'enregistrement)

Cette idée de l'éco-système tu le vois aujourd'hui dans le domaine de l'industrie. L'écologie industrielle c'est ça

**... mais ça s'est fait de façon inconsciente et pas
pour des raisons écologiques, mais pour des
raisons économiques.**

***S'il y a une motivation économique
cela rend toutes ces choses hyper-
crédibles***

**Oui, bien sûr. Mais une économie on la
crée aussi, c'est la fiscalité et toutes
ces choses qui créent l'économie**

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

... l'année dernière, nous avons vu un...

Catherine Rannou

Architecte devenue artiste, enseignante

Bretagne, le 22 avril 2005

entretien réécrit avec extraits bruts

Donc toi tu es dans l'axe 1 c'est l'intervention d'artistes dans le champ architectural et il y a une petite phrase qui cadre ton intervention, les artistes ne voulant pas se considérer comme actifs dans les étapes intermédiaires, ils peuvent néanmoins réagir sous une forme libre plutôt vers la fin de cette étape 3. La phrase c'est : « Catherine Rannou aura la charge de formaliser ou d'illustrer avec sa sensibilité propre, l'apport de leurs interventions possibles dans le champ architectural. »

Donc on va regarder ce que tu as retenu de la lecture du document de l'étape 2 et après on va parler de cette sensibilité propre qui te fait illustrer etc ..

En fait c'est surtout le résumé que tu as fait qui était pour moi un outil de lecture pour ensuite les deux cent cinquante pages. En fait cela m'a donné des clefs que je n'arrivais pas à trouver toute seule en lisant toutes les interviews, parce que c'est quand même très dense, très touffu. Puis quand on lit les interviews, on les ramène toujours un peu à soi et à ses propres expérimentations.

Ce que j'ai retenu et trouvé vachement intéressant dans ton résumé (qui s'appelle préambule et manifeste court) c'est en quoi les artistes peuvent prendre le relais par rapport aux architectes et que cette recherche là je la trouvais intéressante : ce n'était pas exclure définitivement les architectes, mais que c'était une transition, où finalement les architectes sont dans une forme d'impasse, à la fois dans les commandes et dans pas mal de choses. On peut de plus en plus se passer d'eux finalement !

Forcément ils sont utiles mais on a du mal à le formuler
Ils devraient être utiles

Ils ont du mal à convaincre qu'ils sont quand même utiles

Les artistes sont là pour reposer les questions et poser les questions différemment, reformuler les questions

Si je peux faire une parenthèse par rapport au processus de collaboration avec les artistes, ce qui est rigolo à la limite c'est que tu dit qu'avant l'émergence de ce document que tu as eu ultérieurement, par la suite, qui résume tout et explique dans quel cadre tu intervient en tant qu'artiste sensible, ce n'était pas très clair ! Comme ce n'était pas clair, tout ce que tu pouvais lire tu le voyait au travers de ton filtre personnel

Oui et puis je l'avais un peu par morceaux, mais c'est normal parce qu'il y a une démarche morcelée.

Et à un moment tous ces morceaux tu les recollés déjà physiquement avec l'ouvrage (l'objet rapport étape 2) et après l'outil « résumé » que tu donnes est un liant. C'est la colle un peu et cela m'a permis de ...

Parce que c'est un gros effort quand même de faire un lien hypertexte permanent sur tout un document et de relier tout, tout le temps. Alors ce liant là permettait de relier les choses et d'aller au delà d'un filtre personnel

Dans le document final de l'étape 2 regroupant les entretiens retranscrits, tu en a lu avant, tu en a lu après et cela a du complètement changer ta perception de ce document :

Avant tu t'es dit c'est nébuleux, je vois pas bien ...

Et après tu as dit d'accord, je peux prendre ou laisser suivant que cela m'intéresse ou pas, tel ou tel aspect, tel ou tel entretien. Il y a peut être certains entretiens sur les quels tu t'es jeté avec appétit, et d'autres que tu n'as toujours pas lus parce que somme toute, après avoir regardé les phrase mises en exergues, elles ne t'ont pas accrochées

En premier je suis allée lire le mien (rires) pour voir comment tu l'avais retranscrit. Je l'ai trouvé très bien par rapport à la première retranscription.

Je suis allé voir ce que disait Dominique (Gonzalez-Foerster) évidemment, ce que disait Henri-pierre Jeudy, tout ceux qui étaient pour moi très proches. Je ne suis pratiquement pas aller lire les politiques. Je suis allé voir ce que disais le sociologue aussi, le père de Laurence

Jacques Allégret, que tu as eu comme prof

Non, je ne l'ai pas eu comme prof, C'est plutôt Laurence avec qui j'ai travaillé à Rennes

Tu avais une raison affective, tu connaissais le personnage

Exactement, et je l'avais entendu à la radio ... enfin voilà je suis plutôt allé vers ces choses là qui me paraissaient assez simples, et puis après, quand j'ai lu ton résumé où tu fais plein de rappels (de citations) alors là je suis allé chercher un petit peu plus autour pour mieux comprendre, parce que tu as quand même des objectifs !

Les artistes peuvent prendre le relais par rapport aux architectes, comme une transition ... les artistes sont là pour reposer les questions et poser les questions différemment

Comme par exemple ce que l'on expliquait tout à l'heure qu'il ne suffit pas de remplacer les architectes mais que c'est une période transitoire ...

Avant que les mots n'aient été mis dessus je ne l'avais pas vraiment

senti ni rien . A un moment je me suis presque dit « est-ce que l'on n'est pas en train de mettre à mort les architectes ? » ce que tu dit d'ailleurs dans ton texte ... et là, d'un

... à un moment, je me suis presque dit « est-ce que l'on n'est pas en train de mettre à mort les architectes ? » ce que tu dit d'ailleurs dans ton texte ... et là, d'un seul coup j'ai trouvé cela très constructif !

seul coup j'ai trouvé cela très constructif !

Tu es allée d'abord vers l'instinctif, celui de ta tribu, ensuite tu es passée par le texte résumé qui t'a renvoyé ensuite au domaine externe et du coup tu n'as pas lue leurs textes de façon exhaustive. Tu as picoré chez eux, alors que tu as lue de façon exhaustive tout ce qui te semble accessible : si Dominique parle ou Henri-Pierre Jeudy, tu es censée tout comprendre alors que si c'est Pierre Peillon ou Lacaze, tu n'es pas forcément censée comprendre

Il y a une distance et un effort à faire. Après cela dépend si tu es dans un contexte de travail à cent pour cent ou si tu lis le texte par ailleurs. Cela dépend aussi de où tu lis cela. Au moment où je l'ai lu, je voulais plutôt avoir d'autres points de vue par rapport au mien mais quand même dans un contexte artistique. Donc les réponses de

Dominique, je ne peux pas dire que j'aurais pu les faire mais je comprenais très bien ce qu'elle allait dire et pourquoi elle expliquait que finalement elle préférerait rester artiste que de devenir architecte par exemple et qu'elle avait vite compris qu'il était inutile qu'elle le devienne.

Après c'est plus la lecture de petites anecdotes qui apportent du piquants du sel ou du relief et à chaque fois cela multiplie les points de vue en fait.

C'est ce que je te disais l'autre fois c'est vraiment du lien hypertexte, le bouquin marcherait très bien sur internet avec

... Après c'est plus la lecture de petites anecdotes qui apportent du piquants du sel ou du relief et à chaque fois cela multiplie les points de vue en fait ... c'est vraiment du lien hypertexte, le bouquin marcherait très bien sur internet

presque tous les mots que tu peux cliquer et qui te renvoient à autre choses
C'est presque déjà du site internet avant l'heure

C'est ce que je dis, même si on est pas dans la forme etc ... je trouve qu'il a vraiment une forme, c'est déjà un objet. Je parle de l'objet finalement aussi. Même dans l'histoire de la lecture quand parfois on te dit « c'est pas lisible » c'est aussi que c'est pas lisible parce qu'il y a une esthétique très forte, un graphisme même si c'est pour des facilités de lecture, il y a une mise en forme, il y a de la forme.

On peut supposer qu'il y aurait un petit peu ce que l'on pourrait appeler mon goût de mise en page

Ce n'est pas neutre du tout ! ce n'est pas comme un mémoire où tu en met des kilomètres. Il y a une sorte d'orientation ... enfin ce n'est pas neutre et c'est cela que je trouve intéressant : l'objet même est déjà un projet de site internet je trouve, où tu vas pouvoir avoir plusieurs niveaux de lecture, un petit peu comme le livre de François Seigneur dont je te parlais où tu as différents types d'écriture et différents types de sujets ou d'idées ou de personnages que l'on peut avoir ou être dans la même journée.

Et là c'est un peu ça : tu peut lire ce qu'il y a en gros, ne lire que les titres. Alors même si c'est assez classique, c'est assez proche du journalisme finalement. La forme est quand même forte et trouble, mais ce n'est pas une critique, plutôt oriente la lecture.

Tu fais un choix à un moment « je vais lire tout ce qu'il y a en gras » et tu lit tout ce qu'il y a en gras ... mais ce n'est peut être pas intéressant

Si c'est intéressant comme métaphore de non neutralité ou fausse neutralité

Ah ce n'est pas neutre

La « neutralité bienveillante » c'est le paradoxe dans le mot. Il n'y a pas eu l'interview de la psychanalyste avec laquelle j'en ai parlé à un moment qui dit que cela n'existe pas. C'est une tarte à la crème la neutralité bienveillante

Je suis assez d'accord : tu ne peut pas dire que tu es neutre, déjà c'est quand même toi qui a choisit les artistes qui te soutiennent, tu as choisit les acteurs, les gens qui ...

Il y a un choix délibéré et un style dans ce choix-là

Donc ce n'est pas neutre du tout

La « neutralité bienveillante » c'est plus une hypocrisie assumée que une naïveté que l'on découvrirait après. Avant que l'on enregistre tu as parlé de manipulation. De la même façon qu'il y a de la neutralité bienveillante il y a aussi de la manipulation bienveillante là dedans.

Pour revenir sur tes lectures et pour structurer un peu : il y a cinq axes. Le numéro 1 « intervention d'artistes dans le champ architectural » où tu es censée intervenir. Donc tu t'es jetée dessus. Si l'on regarde par rapport aux cinq axes de l'étape 3 : c'était Dominique (Gonzalez-Foerster) c'était toi et Henri-Pierre Jeudy essentiellement. On peut dire que tu as tout lu, tu t'es jetée dessus avec appétit parce que tu était concernée ...

Je ne peut pas dire que je ne suis pas concernée par le reste, mais la lecture en était facile

Ensuite axe 2 « la complémentarité avec le champ HQE » c'est apparu en cours de travail, c'est les entretiens avec Cyria Emélianoff et Nathalie Blanc. Tu es moins directement concernée ...

C'est pas que je ne suis pas concernée, c'est que j'ai plus de difficultés à entrer dans le ...

Tu te sens moins compétente disons

Oui voilà c'est plutôt ça

Est-ce que tu trouve déjà que c'est légitime ? On pourrait s'en passer à la limite. Intellectuellement j'ai commencé sans

Non ! pas si tu es dans une démarche contemporaine, actuelle

Voilà c'est ça. « allié objectif » cela s'appelle

C'est clair !

Ce n'était pas mon but, je suis tombé dessus, je me suis allié objectivement avec et finalement c'est le principe « si on a les mêmes ennemis, combattons ensemble et on devient amis et

notre cause commune progresse et une fois qu'on a gagné on se partage éventuellement le butin en s'engueulant ... mais tant qu'on a pas gagné on bosse ensemble »

Tu parle entre les artistes et le HQE ?

Par exemple !

C'est vrai que l'on peut penser qu'il y a deux sujets dans ta recherche

Quand je dis HQE je pense « développement durable » on est bien d'accord ! c'est avec provocation que j'ai mis HQE. Ce en quoi les artistes peuvent s'inspirer assez librement de Kyoto ou d'autres choses dans leurs œuvres

Si tu veux, on peut croire qu'il y a deux sujets qui se croisent. A un moment je me disais il y a deux sujets : art et architecture et développement durable mais en fait il n'y en a qu'un, puisque finalement le développement durable c'est comme si c'était un site dans lequel on s'insère, c'est une problématique actuelle et incontournable, donc c'est notre site ! qu'on soit artiste ou qu'on soit architecte, si on a une

démarche un peu de recherche, on ne peut pas ne pas être dans ce site là. C'est un contexte j'ai l'impression finalement

C'est incontournable ! Mais tu en gardes quoi en souvenir ? je ne veux pas tester ta capacité de mémorisation, ce n'est pas ça du tout, on est bien d'accord, c'est juste pour savoir si cela t'a « imprimé » quelque chose ou pas dans ta sensibilité. Je ne m'adresse pas au bon élève pour savoir si le bon élève a de la mémoire, je m'adresse à l'artiste pour savoir s'il a « imprimé » quelque chose

Ou l'a lue ?

Déjà tu l'as peu lu peut être ?

Je n'ai pas tout lu ! (rires)

Donc tu n'as pas tout lu

Non

Donc tu as conscience de l'importance, mais à la limite tu déléguerais volontiers ce chapitre là

Oui, c'est une confiance, une forme de confiance parce que j'ai vu que tu avais des gens très spécialisés dans plein de domaines finalement, donc je suis allé dans ma matière à moi que je connais bien et il y a une sorte de confiance ... ce n'est pas un manque de curiosité ! c'est plus un manque de temps parce que ce n'est pas rien de lire ça ! Et puis quand tu as

on peut croire qu'il y a deux sujets qui se croisent. A un moment je me disais il y a deux sujets : art et architecture et développement durable mais en fait il n'y en a qu'un, puisque finalement le développement durable c'est comme si c'était un site dans lequel on s'insère, c'est une problématique actuelle et incontournable, donc c'est notre site !

Je n'ai pas tout lu ! (rires)

Donc tu as conscience de l'importance, mais à la limite tu déléguerais volontiers ce chapitre là

Oui, c'est une confiance, une forme de confiance parce que j'ai vu que tu avais des gens très spécialisés dans plein de domaines finalement, donc je suis allé dans ma matière à moi que je connais bien et il y a une sorte de confiance ... ce n'est pas un manque de curiosité ! c'est plus un manque de temps

un travail artistique tu as des priorités sur des lectures, je ne veux pas dire que ça ce n'est pas prioritaire, mais tu as d'autres lectures beaucoup plus ouvertes beaucoup plus larges qui alimentent ton travail. Là c'est concentration énorme pendant longtemps

On est dans une étape maintenant où il faut arrêter d'ouvrir et où il faut resserrer d'accord ? donc ce que je propose comme hypothèse en t'utilisant comme échantillon, c'est de dire par exemple que ce que l'on va proposer aux artistes à l'issue de cette étape est de dire « en gros vous adhérez ou pas au fait que cette problématique développement durable est incontournable » ... tu avais utilisé quel mot ?

C'est un site, c'est un contexte, ça fait partie du site, de l'endroit où on va intervenir.

En hypothèse ce que l'on pourrait leur dire pour resserrer c'est du genre : « d'abord, est-ce que vous adhérez à cette idée que c'est dans le site ? ensuite est-ce que vous adhérez à cette idée avancée par Catherine que c'est délégué ? » c'est la confiance donnée à d'autres gens dans un domaine où eux sont compétents et c'est pas le cœur de ta préoccupation.

Je ne sais pas trop en fait.

A la limite si on commence à les emmerder avec telle essence de bois qui ne nuit pas à la forêt amazonienne etc ... Dans le genre « moi je demande du bois, je veux contrôler son aspect éventuellement - c'est une illustration ridicule - en charge à d'autres membres de l'équipe de vérifier si cela ne déforeste pas la forêt amazonienne »

Après cela dépend de la démarche des artistes que tu prend. Il peut y avoir des artistes dont la démarche est centrée sur la société de consommation et là cela peut devenir un outil très important pour eux qu'ils vont sublimer

UN artistes oui, mais LES artistes on peut considérer qu'ils sont en délégation là dedans ?

Pourquoi pas bien sûr !

Et cela n'entache rien leur respect, c'est simplement qu'ils ne sont pas obligés de

se taper tous les bouquins sur le HQE avant de vouloir prétendre participer

C'est ce que je craignais ! c'est pour cela que je n'ai pas trop lu effectivement

Moi-même je t'ai demandé un livre qui résumait un peu tout ça !

Tu ne me l'a pas demandé pour l'étude, tu me l'as demandé pour des histoires personnelles

Oui oui ! Mais pour que le travail reste intéressant il faut aussi que l'artiste reste dans la ligne de son travail : ce n'est pas parce qu'il va faire un immeuble ou je ne sais quoi qu'il va changer forcément sa démarche d'artiste. Justement si l'association est bien faite

C'est une collaboration attentive entre gens de natures différentes et chacun préservant un peu sa nature

Sinon il devient architecte ou ingénieur !

Après c'est qui fait le résumé, ou re-digère presque le travail de l'artiste par rapport au HQE ... après c'est un dialogue !

Bon d'accord ! le HQE c'est clair. Le développement durable c'est moins clair, et il y a quand même un autre truc dedans c'est la dimension démocratique.

Alors l'axe 3 « la recherche de processus démocratiques » Pareil : qu'est-ce que tu en as retenu ? quelle est ta sensibilité ? non pas par rapport à la mémoire mais savoir si cela t'a « imprimé » ?

... (fous rires et pause) ...

ce que je voulais dire dans cette question sur les processus démocratiques : en tant que échantillon artiste - excuse-moi, tu me passeras l'expression - c'est très intéressant intrinsèquement au processus de voir, en fonction de cette citation connue - « la culture c'est ce qui reste quand on a tout oublié » - de savoir ce que tu as oublié ou pas de la lecture, plus ou moins attentive de ces documents, et qu'aujourd'hui finalement, un petit moment après, il y a des trucs que tu as oublié et des trucs que tu n'as pas oublié et qu'est ce qu'il en reste du processus démocratique.

Tu m'as demandé - on a coupé l'enregistrement - qui en parlait ?

On s'est rendu compte que c'était très décalé au travers de cinq interviews - le sociologue Allégret, Cyria Emelianoff et Nathalie Blanc dans le cadre du développement durable, éventuellement l'économiste et très certainement aussi Lacaze voire Pierre Peillon - Donc c'est décalé, et comme tu l'as dit tout à l'heure, le résumé qui

s'appelle « préambule / manifeste court » éclaircit cette importance : le démocratie comme une explication de pourquoi le fonctionnalisme ne fonctionne pas, à l'heure actuelle.

La préoccupation démocratique comme centrale est le résultat de ce document-là, et dans ce que l'on va faire maintenant c'est quand même un peu le deuxième volet : il y a la démocratie et l'artistique.

Ce qui n'était pas clair du tout dans la lecture du document précédent...

... comme je vais lire un livre de Beckett, je vais chercher en quoi cela va m'apporter quelque chose dans mon travail artistique ... je ne suis pas dans une démarche de chercheur !

C'est vrai que j'ai du mal à répondre précisément à tes questions parce que, en fait, quand je l'ai lu j'ai vraiment picoré, c'est vraiment ça, comme je vais lire un livre de Beckett, je vais chercher en quoi cela va m'apporter quelque chose dans mon travail artistique.

cela n'entache rien leur respect, c'est simplement qu'ils ne sont pas obligés de se taper tous les bouquins sur le HQE avant de vouloir prétendre participer C'est ce que je craignais ! c'est pour cela que je n'ai pas trop lu effectivement

Là j'ai fait un peu la même chose puisque je n'ai pas une démarche de chercheuse et je ne suis pas dans une démarche de chercheur ! Donc en fait je ne peux pas avoir une réponse très précise parce que je ne veux pas dire que c'est une démarche égocentrique mais c'est quand même tourné sur ...

Ce n'est pas égocentrique. C'est comme si tu lisais un bouquin et que tu ne savais pas qu'il fallait faire une fiche de lecture après !

D'un seul coup il y a un gars comme moi qui se pointe et qui dit « alors c'est quoi ta fiche de lecture ? » tu as envie de dire « mais je n'en ai pas fait moi de fiche de lecture ! »

C'est plus un bain, une sorte de bain, d'allers retours

Ça peut être dans un paysage comme on est là, ça peut être n'importe quoi, tu n'es pas censée faire des fiches scientifiques d'analyse post-opératoires, et c'est simplement que tu es dans un bain

Je reviens au site. C'est plus une réaction à une phrase, qui m'alimente, comme effectivement quand Diminque Gonzalez-Foerster dit ça je suis parfaitement d'accord avec elle, ou Lacaze qui a une autre fonction, va dire la même chose d'une autre façon, et puis voilà, je fais tous ces liens là etc, mais il n'en sors pas quelque chose effectivement

d'efficace et que je puisse te dire

Communiquer avec des mots

Oui mais ça alimente ! par contre cela confirme que le boulot que je suis en train de faire, la maison dont je t'ai parlé ...

Tu fais de la démocratie directe.

Je fais de la démocratie et du développement durable, pas sans m'en rendre compte mais presque

Comme Monsieur Jourdain fait de la prose

Parce que cela fait partie de ma démarche contemporaine, de ma démarche d'artiste.

Et ce n'est pas par hasard que tu m'a choisie non plus, donc du coup je peux me retrouver à n'avoir rien à dire, parce que c'est une évidence

On va y revenir par la suite parce que on a prévu de revenir là dessus.

On peut dire qu'effectivement même si cela te gêne presque que je te pose la question sur ta fiche de lecture sur la démocratie et que tu te trouve à me répondre « eh bien la démocratie euh » on va revenir sur ton exemple où quelque part il y a quelque chose de spécifiquement démocratique dans la mesure où tu fais une maison pour des gens et tu te met à leur niveau et pas au dessus, ce qui comme posture est éminemment démocratique.

On y reviendra. Là je voulais balayer les axes. Donc cet axe « recherche de processus démocratique » on en reparlera dans le cadre de ton exemple.

Les réponses en fait ne peuvent être qu'ancrées dans mon travail

Dans le projet, dans la production

Ouais, voilà et ça je m'en rend compte, alors à la limite, cela peut être assez étroit ...

Non, on rejoint ce que dit Dominique : je veux être au courant, tenue au courant, mais je ne veux rien produire parce que moi je produit du projet, point, barre

Voilà, Donc je comprend complètement aussi ce qu'on pu dire tous les autres artistes, à un moment ce n'est pas dans notre compétence.

D'accord, mais il n'y en a qu'un que je fais chier c'est toi ! (rires)

Donc moi je peux illustrer par ce que j'ai en cours, ce que je fais en ce moment.

D'accord ... Ensuite « l'approche des opérateurs » : l'économiste René Micout, Lacaze et Peillon évidemment, un peu Allégret, et Thierry Costes en tant que client privé ... C'est la relation à la clientèle pour toi ? ni plus ni moins ? toi cela te concerne parce que tu as des clients quand tu bosses sur un projet. Le client cela peut être une municipalité une DRAC (direction régionale des affaires culturelles) ou un privé ? ou il y aura quelque chose plus particulièrement qui t'aura marqué dans ce qu'ils ont dit ?

Non c'est plus large que ça :

la commande et la formulation de la commande fait le projet aussi !

Donc c'est le dialogue avec le commanditaire

C'est le dialogue bien sûr ! avec le commanditaire. Ce que je peux faire à toute petite échelle : la parole de tout le monde est utile dans le projet, le projet n'est pas la parole d'un artiste ou d'un architecte. Et un projet raté ou réussit ...

Donc à « l'approche des opérateurs » et à « la recherche de processus démocratique » tu fais la même réponse : c'est dans la pratique qu'on le fait et tu ne théorise pas .

Non. C'est pareil c'est une sorte de démarche artistique un peu à la fois consciente et à la fois induite par un comportement que je peux avoir avec le genre de commanditaires que je peux attirer aussi. En fait c'est ça, c'est pas le hasard. Je ne suis pas forcément quelqu'un de rassurant, je peux être

quelqu'un d'inquiétant mais en même temps c'est le commanditaire qui attend ça aussi.

Et on a vu ton client tout à l'heure, t'es éventuellement quelqu'un d'enthousiasmant aussi

Mais oui bien sûr ! une fragilité que j'ai ou un doute - moi c'est quand même beaucoup sur le doute - je

l'exprime ! Il faut quand même des gens capables de travailler avec quelqu'un qui doute par exemple, plutôt que de faire croire que je sais tout.

Et ça c'est une démarche qu'à mon avis en tant qu'architecte tu ne peux pas trop montrer que tu doutes

du coup je peux me retrouver à n'avoir rien à dire, parce que c'est une évidence ... Les réponses en fait ne peuvent être qu'ancrées dans mon travail

Là on est dans l'épistémologie des différence artiste / architecte

Oui et puis c'est aussi l'échelle des commanditaires

Qu'est-ce que tu appelles l'échelle des commanditaires ?

Là par exemple ce que je suis en train de faire au niveau de la maison, je peux avoir une relation directe avec le commanditaire, sans filtre, sans personnes entre nous deux. C'est l'échelle d'une maison, ça va, ça ne me dépasse pas que ce soit en tant qu'architecte ou en tant qu'artiste.

Et en terme de structuration de la maîtrise d'ouvrage aussi, tu veux dire : c'est un couple en face et ça, ça va !

Oui voilà.

Je pense qu'un artiste pas architecte ça pourrait aller, et encore ! je crois qu'il y en a beaucoup que cela pourrait effrayer parce que l'on arrive à des choses quand même vachement formelles et vachement grande ...

et beaucoup d'usages ...

beaucoup d'usages et beaucoup d'écoutes ...

mais après à l'échelle d'un quartier cela devient autre choses ! -on en a déjà parlé - on a parfois besoin de quelqu'un qui retranscrive et qui s'adapte à la fois à l'échelle du maître d'ouvrage et à l'échelle de l'artiste ... ou de l'architecte, mais ça n'existe pas

Si c'est le boulot que j'ai fait précédemment quand tu as des équipes complexes ou un maître d'ouvrage complexe, il faut un tampon ... et ressortir concentré

(...)

Le dernier truc, on en a parlé au tout début : « une problématique de communication » c'est ce que tu as déjà dit : à partir du moment où le préambule ... Il y a deux étapes dans ce que j'ai annoncé : le préambule / manifeste court qui semble assez réussi, assez éclaircissant - ce n'est pas à moi de le dire (rires)

Qui est soulageant même !

on a parfois besoin de quelqu'un qui retranscrive et qui s'adapte à la fois à l'échelle du maître d'ouvrage et à l'échelle de l'artiste

la commande et la formulation de la commande fait le projet aussi ... C'est le dialogue bien sûr ! avec le commanditaire

Et je n'aurai qu'à en faire un autre à la fin. Donc on n'a pas à en parler trop, on en a déjà parlé au début. Il faut être clair : à un moment, si on veut éviter que chacun lise quelque chose de complexe au travers de son filtre propre, trop personnel, mais s'intègre dans une problématique globale, et ensuite seulement, s'occupe de sa façon d'intervenir là dedans, il faut donc être clair.

Il faut être clair. Mais en même temps est-ce que tu peux parler une langue que tout le monde peut comprendre ? est-ce qu'il n'y a pas plusieurs formes d'expressions ? C'est une question que l'on peut se poser pour le site internet par exemple : une sorte d'environnement, d'espace qui fait en sorte qu'un architecte peut être à l'aise dedans, ou un homme politique ?

Est-ce qu'il faut faire quelque chose de finalement presque neutre, qui convient à tout le monde, et finalement pourquoi pas, et qui puisse après être un petit peu aménagé pour que chacun y trouve un détail qui le mette à l'aise, une ambiance, une lumière, un objet ... je ne sais pas. Dans l'écriture je pense que c'est pareil : c'est une communication générale, un document qui convient à tout le monde ou est-ce que c'est autre chose ?

Je comprends ce que tu dit mais ... je n'ai pas les idées claires. Est-ce que toi tu les a claires ? Est-ce que tu ne parles pas à la fois du document de deux cent vingt pages et du petit document de sept pages ?

Là je parle du document de sept pages. Non, je parle du document de communication.

On ne parle pas de la communication des projets qui est dans l'étape suivante

Non non !

On parle bien de la communication de l'étape actuelle

Oui oui, bien sûr. Pour moi dans communication il y a un petit ouvrage ou quelque chose à la fin de l'étude qui sera communicable, et le site internet.

Pour moi ces deux choses là c'est indissociable : si tu veux communiquer aujourd'hui tu es obligé de faire ça

Le petit ouvrage, par rapport à un site internet cela s'appelle la page d'accueil ?

Non ! tu le vois bien, pour tout c'est comme ça, tu peux faire des plans sur ordinateur ou des choses comme ça mais à un moment tu as besoin d'un document papier ! et pour moi ce n'est pas la même chose.

Le site internet pour moi c'est un espace dans lequel tu vas emmener les gens. Le document dont on parle c'est un objet.

D'accord, c'est un opuscule, les sept pages d'ici et sept pages suivante et après on renvoi au site, donc c'est quatorze pages

Moi je ne parle pas en nombre de page

En objet ?

Si un préfère un oreiller et un autre un porte-plume ?

C'est clair c'est à l'économie : ce sera le même pour tout le monde (rires)

Mais est-ce que cela ne pose pas cette question-là ?

Est-ce que tout le monde peut se trouver bien dans le résumé que tu vas faire ? Est-ce que on peut avoir la prétention de faire un document de sept pages qui s'adresse aussi bien à un politique qu'à un artiste ou un architecte. Est-ce qu'il n'y a pas plusieurs formes ?

Est-ce que le document actuel te convient à toi ?

Oui !

Ça convient à mon papa et à ma maman, ça convient à toi...

donc c'est que tu y arrives.

Et puis J'ai mis trois ans à réussir à faire ça. quand même !

La moitié est faite : j'avais promis une moitié avant, une moitié après

Il suffit que je trouve la même chose à la fin et que après en dernière page il y ait « viendez avec nous sur le site internet »

C'est ça ou pas

Je parlais aussi de ce dont tu parlais : quelque chose qui puisse être transmis à différents publics. Communication c'est pas entre nous, c'est tourné vers les autres, vers tout. Ailleurs quoi ! alors internet ...

Donc un document qui puisse être communiqué à n'importe qui

Oui à n'importe qui, à tout le monde

(..)

ce document n'est pas le document final. C'est peu être le texte d'un document final dont toi tu poses la question plus artistiquement de la mise en forme : quel format, quelle calligraphie, quelle mise en page, exactement comme quand tout à l'heure quand tu parlais du site internet, ou du document épais comme évocateur du site internet.

Il faut de la forme !

Moi j'ai toujours besoin d'un lieu. : où je me met ?

(...)

très vite ça prend la tête et tu te dit : qu'est-ce que je fais là, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je produit. Ce que j'ai envie de faire tout de suite, c'est de savoir en quoi, moi, je peux avoir certaines réponses concrètes. En fait c'est ça. Alors quand tu me parle communication, pour moi c'est comme des affiches ou un site internet, c'est une production ! donc je répond en objet produit ou en espace produit

alors, on a fait le tour des axes (rires) c'est bien !

je voulais faire le tour des axes !

on a fait le tour des sentiments sur le document

oui

on peut parler de l'exemple ?

oui oui

je ne sais pas tu as encore des trucs à dire sur ce document, ta lecture ton approche

on y reviendra peut être au hasard après...

et tu y retourneras ?

Ah mais bien sûr ! c'est ce que je te disais. Oui oui !

En fait je l'ai eu longtemps à mon chevet, c'est un livre de chevet : c'est à dire que je l'ouvre un peu au hasard et puis je vais lire une

mais jamais tu te dis « je l'ai déjà lu » !

c'est ça qui est déstabilisant.

C'est que je trouve qu'il n'y a pas de répétitions du tout

page...

tant que tu n'auras pas eu le sentiment de reconnaître, dans le genre « ça je l'ai déjà lu » tu pourras avoir envie d'y retourner

mais jamais tu te dis « je l'ai déjà lu » ! c'est ça qui est déstabilisant.

C'est que je trouve qu'il n'y a pas de répétitions du tout

Ah c'est comme les jeux de rôle où on dit « allez case 24 » il n'y a que vingt six cases, mais avec vingt six cases, tu peut y passer plusieurs fois cela fait à chaque fois une histoire différente

Voilà !

C'est pour cela que c'est super dur de te répondre, et de dire ce qu'on en a retenu. Ce qu'on en a retenu c'est une promenade !

C'est pour cela que c'est super dur de te répondre, et de dire ce qu'on en a retenu. Ce qu'on en a retenu c'est une promenade !

Et tu n'as pas fini de t'y promener

Non, c'est une promenade !

Et puis tu ne vas pas décrire un

paysage comme ça, c'est un

parcours. Et puis tout cela il faut

que cela mûrisse, c'est complexe.

Ce n'est pas parce qu'on y a

participé que l'on est capable de décrire tout ce que les autres ont ..

Par exemple, si tu tombes sur un propos dans un autre entretien,

retranscrit de Lacaze par exemple, tu tombes sur une petite

phrase qui t'accroche, tu vas dans le texte, tu retourne vérifier

ce que tu as dit sur le sujet éventuellement ?

Ah non. Je suis moi-même ! je sais quand même ce que j'ai

dit ! Non c'est une sorte de rebondissement.

Et tu retourne sur d'autres que tu as

déjà lue éventuellement ?

Non en fait j'accumule les couches

Par contre tu feuillette un peu au pif :

« ah ça j'ai déjà lu ! ah ça j'aimais

bien ! » ou des trucs comme ça ?

Ouais ! mais je te répète que la forme

est pour beaucoup ! C'est à dire que

tu nous fait faire du ping-pong .

Volontairement. Je n'ai jamais eu la

prétention que les gens se tapent les

deux cent vingt pages avec un gros

désir et la bave aux lèvres tellement ils ont envie de tout lire !

A un moment je me suis dit que s'ils ne lisent que les petites

phrases, peut être qu'ils iront un peu plus dedans

C'est vrai que ça marche comme ça !

D'accord ! finis le document . hop ! partie deux : tout à l'heure

dans démocratie et opérateurs, on a parlé du fait que

finalement tu n'avais pas forcément grand chose à en dire

mais que tu avais une sensibilité ouverte à ce genre de trucs

dont ton expression passait par le projet.

Ton projet qui s'appelle ?

Il y a plusieurs noms. Là « ce sera beau quand ce sera finit »

Et puis tout cela il faut que cela mûrisse, c'est complexe .

Moi, connaissant ton projet, je vois là-dedans un rapport à la démocratie, un rapport à l'opérateur, assez « maquette », hein ? un peu petit objet quand même, mais en plein dedans.

Parce que tu fais ce que tu veux à cette échelle.

Attends ! il faut remettre : ce dont tu parles c'est une recherche.

« ce sera beau quand ce sera fini » c'est une sorte de cumul à la fois de vidéo et de photos. C'est une sorte de projet artistique, on va dire, qui a ce titre « ce sera beau quand ce sera fini »

c'est les cinq six pages que tu vas me donner et qui seront mis dedans

voilà ! et quand tu dit projet il y a ce projet là et le projet construit, la maison qui va sortir de ça. Je sépare les deux, il faut que ce soit clair dans tes propos.

Il y a une maison que tu construit pour des gens, et il y a ce projet qui est la façon de présenter l'histoire de cette maison que tu construit pour des gens ? C'est vrai que c'est difficile à expliquer.

L'intérêt c'est que c'est tout à fait l'illustration de ce dont on a parlé : ta sensibilité par rapport au champ architectural

C'est à dire que je me suis mise en retrait d'une démarche d'architecte, que j'aurai pu faire à cent pour cent, avec juste un processus qui était de trouver un archi qui aimait mon travail qui dirait « ok moi je m'occupe du permis » du côté administratif, et je dirais le côté icône d'architecte ...

Que l'on appelle maître d'œuvre

Plutôt architecte d'opération.

(...)

Donc toi tu n'es absolument pas maître d'œuvre (au sens usuel)

Non, pas du tout maître d'œuvre mais en même temps investie de A à Z dans la maison comme si ... je ne sais pas, ce n'est pas une sculpture ce que je fais, mais je fais faire quelque chose. je fais faire quand même quelque chose. J'ai quand même certains points de vues. Il y a des choix, des choix que je ne fais pas toute seule, que je fais avec le commanditaire

Le commanditaire, le client : le monsieur du couple Monsieur/Madame. A la limite tu l'as presque renvoyé en délégation de maître d'œuvre, parce qu'il négocie un peu les prix, c'est ses sous etc ...

Vous êtes en équipe !

C'est pour ça que le terme « client » je trouve que ... à chaque fois je te reprend. Ce n'est pas ce terme là. Alors associé ? c'est quoi, c'est ...

Il est à la fois maître d'œuvre, financier, associé ...

Le contrat qu'on a, à la limite c'est ... on est autant auteurs ...

Co-auteurs ?

Co-auteurs ! il y a lui, moi, et puis l'entreprise Mais c'est toi qui l'a mis dans cette situation ! c'est dans ta démarche artistique.

Je lui ai proposé

Lui, il pouvait se choper un architecte normal dans la région. Je ne sais pas comment vous vous êtes contactés, mais à la limite, il voulais quelque chose de différent et toi tu lui as proposé ça, non pas en revendiquant quelque chose de démocratique, de relation à la maîtrise d'ouvrage etc ... qui sont les mots que moi je plaque sur le processus, mais tu n'as proposé quelque chose que moi j'ai le droit d'annoncer comme une spécificité de démarche que tu lui as proposé. tu as dit « je ne serais pas votre architecte, nous serons co-auteurs de votre projet » Tu ne l'as pas annoncé, tu l'a fais sentir et c'est maintenant, un peu à posteriori que tu peux l'affirmer

C'était quand même écrit dans le contrat que l'on était co-auteurs.

Donc tu l'as revendiqué dès le début

Ouais ! et à la limite, cette maison, eux vont l'habiter, mais si on était amenés à la reproduire - pour être là très juridique - ils toucheraient des droits d'auteur au même titre que moi.

Alors en fait tu ne voulais pas travailler pour un client, tu voulais travailler pour un partenaire

Voilà ! mais c'est quand même « commanditaire » parce que c'est quand même lui qui est venu me chercher, c'est lui qui a vu les expos que je faisais,

il connaissait mes vidéos, mon travail d'architecte il ne le connaît absolument pas - j'ai quand même ce passif-là mais je l'exerçais à Paris, ce sont des projet partout en France mais certainement pas en Bretagne ...

... qui continuent à tourner un petit peu mais dans les trucs, mais professionnels, auxquels il n'a pas accès, lui

Et en fait ici, il me connaît en tant qu'artiste, il connaît mes vidéos et mes expos. Il sait que je suis passée par l'architecture, que j'ai un passif d'architecte.

Il sait que tu es DPLG ce qui est rassurant peut être

Voilà. Et donc il est venu me voir en voyant les vidéos que je faisais, parce qu'il voulait des conseils sur le choix de son terrain. Mais sensible. Ce n'était pas forcément de constructibilité. C'était par rapport aux arbres, quelque chose lié au site et au lieu.

Du coup je suis allé de temps en temps voir

Je fais une parenthèse, mais tu dis par rapport aux arbres, sensibilité aux arbres etc ... Nathalie Blanc, qui est en charge, un petit peu formellement du volet démocratique est spécifiquement spécialiste de la nature en ville, la petite nature, les petites herbes qui poussent, les petits animaux qui se balladent, tous les trucs qui ne sont pas dans les contrats fonctionnalistes. Ce n'est pas le paysagiste qui va mettre un truc. Je ferme la parenthèse pour dire que finalement ces petites chose qui sont la sensibilité à l'arbre sur le terrain qui fait que le client est venu te voir, peuvent être reliées à cette dimension démocratique. C'est de la démocratie qui ne dit pas son nom : tu respecte l'arbre, tu respecte le client, tu dit : on ne va pas avoir une relation verticale, on va avoir une relation horizontale.

Si le client viens te voir parce qu'il sait que tu respecte l'arbre cela veut dire qui respecte l'homme respecte l'arbre etc ... c'est aussi ça le développement durable

Et ça l'a fait changer de terrain, parce que à un moment il m'a parlé d'un terrain qui était rempli d'arbres, mais d'arbres qui étaient morts, tombés avec des tempêtes. Il m'a dit va voir et dis moi. Je suis allée voir et je lui ai dit : là tu es obligé de faire une maison dans le chaos ! il ne faut pas tout raser ou tout enlever, il faut une maison dans le chaos avec tout ce bois, on se met sur pilotis dessus ... mais je ne lui ai pas proposé de tout raser, tout enlever, ce qu'on fait finalement les gens qui ont acheté le terrain après. Ils ont tout enlevé, ce qui est très bien puisque finalement le terrain qu'on a choisi est au dessus, et ça a complètement dégagé une vue finalement, puisque tous ces arbres morts sont partis.

Je lui disais ce sont des trucs morts quand même.

Une impression de cimetière un peu étrange ! mais bon voilà, c'est ce qui est fort dans ce terrain. Du coup cela ne lui a pas trop plu ... il y a eu une écoute... et puis il y a eu cet autre terrain sur lequel on est finalement, où là c'était très compliqué parce qu'il appartenait à

quelqu'un d'autre
Donc on peut aussi avancer par rapport au manifeste que ton rôle d'expert t'a servi à le conseiller dans ses choix propres, mais pas à

... du coup tu le renvoies dans une position d'assumer ses envies, pas à travers toi. mais avec toi

lui dire ce qu'il fallait faire ou pas. Ton expertise reconnue, à la fois DPLG certes mais d'artiste, fait que tu as renvoyé sa responsabilité, son choix - micro démocratique - et il en a tenu compte. Du coup tu le renvoies dans une position d'assumer ses envies, pas à travers toi mais avec toi

Voilà mais là ce n'était pas encore en cours, c'était plutôt moi qui était très réticente, parce que je n'avais pas envie de tomber dans une commande d'architecte traditionnelle ...

Tu étais dans la méfiance ?

J'étais dans le retrait, total. J'allais voir

un terrain de temps en tant, mais je ne voulais pas non plus tomber dans : je te facture pour déplacement, temps de vacation etc ..

C'est pour ça que le terme « client » je trouve que ... à chaque fois je te reprend. Ce n'est pas ce terme là. Alors associé ? Co-auteurs ! il y a lui, moi, et puis l'entreprise

J'étais dans le retrait, total.

Je ne peux pas dire que je n'étais pas intéressée, mais je n'étais pas investie
Je ne me suis pas dit : tiens c'est un client et on y va, quoi !

J'étais plus dans
une démarche
de : je n'ai pas
envie de faire là

Je n'ai pas envie de faire là où on me dit de faire

où on me dit de faire. J'ai envie peut être de chercher comme ça, avec eux ...
Et d'ailleurs aussi après, dans le choix du hangar quand on en est arrivé là,
cela a été un choix du hangar dans le paysage, c'est à dire que le paysage
est devenu un catalogue dans lequel j'ai pris plusieurs photos que je leur ai
montrés, et puis on a choisi : on s'est dit ce hangar-là est intéressant, ou
celui-ci. C'est une sorte de , comment dirais-je ?

même des fois, moi je ne sais pas. Il me dit : est-ce que tu crois qu'il vaudrait mieux tel matériau ?

je réponds : je n'en sais rien !

toi est-ce que tu aimes bien marcher pieds nus ?
tu vois ? et c'est marrant, parce que du coup les
réponses ça bride pas, au contraire ...

ça rebondit comme un ping-pong
ça rebondit et ça épaissit le projet .

Tu as quand même conscience que ton bagage,
entre guillemets, est d'avoir une compétence ?

Il y a une maturité évidemment, sinon tu te fais
ballotter . une maturité ou un fil rouge, mais qui n'est pas un fil qui étrangle,
une sorte de rampe un peu souple

Dans vos relations de collaboration, il y a de toutes façons, une équivalence,
une horizontalité qui fait que vous avez confiance ...

Oui ! et c'est l'histoire de chacun

La confiance est très centrale. Et
ensuite vous pouvez chacun, dans
cette collaboration de confiance, être à
la fois fermes et tendres

Ferme sur certains points, tendre sur
d'autres

Il n'y a pas de rapports de forces en
fait, parce que on a l'impression que
chacun veut le bien de l'autre.

Autre parenthèse vous avez fait un
contrat où tu es payée à l'heure plutôt

qu'être payée au forfait , vous avez fait un contrat spécifique

En fait, c'est une sorte de direction artistique finalement, qui est quelque
chose de très très large ...

Il te paie pour ta présence plus que pour un résultat, même si ta présence
même à un résultat que vous ferez ensembles

Si il veut un résultat c'est lui qui le décide : s'il veut une maquette par
exemple, il me demande la maquette, l'entreprise étant tout à fait capable de
faire les plans. En même temps je lui explique aussi comment ça fonctionne.

Je lui dit qu'effectivement, avec la coopérative avec laquelle on travaille, il y a
quelqu'un qui peut faire les plans, et c'est peut être pas nécessaire de faire
doublon. Mais ça tu peux le faire peut être quand tu as quinze ans
d'expérience ou vingt ans derrière toi qui te permet de ... je sais très bien
comment fonctionne une partie de travail d'architecte, donc je suis capable de
débriuffer, d'avoir du recul ... c'est vrai que moi je peux y passer des heures à
faire ces plans là, à me faire plaisir et faire des détails qui si ça se trouve ne
seront jamais réalisés, je ne le sais pas encore, je ne le fais pas
volontairement, mais ils peuvent ne jamais être réalisés

Ce qui dans nos conversations est dans les moqueries sur les architectes
classiques

Mais bien sûr !

Et donc, parce que tu l'as fait, tu sais que si une entreprise le fait tu auras
cinq pour cent de ce que l'entreprise aura dessiné à discuter avec elle, et il y
aura quatre vingt quinze pour cent où c'est de toutes façon la même chose ,
que tu aurais fait toi, ou qu'ils font eux

Tu t'en rend compte . Dans le logement ... tu inventes certaines choses mais
il y a une base avec laquelle tu construis.

Donc tu préfère, foutre une petite baffa à droite ou à gauche sur un
truc immuablement essentialiste (d'essence) : il y a une essence et
toi tu met des claques, et lui aussi met des
claques ! et après la base c'est incontournable
C'est sa maison, l'essentiel c'est ça quand même

Des petites modifs ! tu as la pâte à
modeler . Quelqu'un te chauffe la
pâte à modeler – tu n'apportes pas
la pâte à modeler – et après lui et
toi vous modifier la pâte à modeler .

**C'est sa maison,
l'essentiel c'est
ça quand même !**

il

suffit

de la modifier pour qu'elle soit la vôtre

Tu customises ! le terme c'est un peu
ça tu customises

Tu utilise ce terme avec lui ?

Ah ben oui ! oui oui .

Lui vient aussi du design quand même
alors voilà . il m'a expliqué que
finalement il voulait une maison
comme il voulait une voiture.

Alors, tu dit ça à un architecte, ça se

fait pas . une maison c'est pas une voiture . moi j'ai dit : oui d'accord,
tu achètes un terrain, t'achète une voiture et tu gares ta voiture sur le
terrain. Sauf que ce qui est génial c'est qu'on peut choisir la voiture,
mais on peut complètement la transformer à la atelier Van Lieshout
comme tu as envie et rajouter des options . c'est un peu la maison
« plus ou moins » je l'ai un peu appelée comme ça parce que, si tu
es assez pragmatique tu te rends compte qu'une maison ça se fait
avec des plus et des moins et qu'à la fin c'est quand même ça :
qu'est-ce qu'on met qu'est-ce qu'on enlève

Les options des voitures

C'est faire des choix quoi !

Tu te souviens de ce que dit Lacaze sur les ingénieurs de
production : quand on fait une voiture c'est le marketing qui choisit
les plus ou les moins alors que dans le bâtiment c'est l'architecte,
l'ingénieur de production qui choisit : le constructeur.

oui

C'est sans innocence que tu dit ça ?

Vous parlez de la même chose

Oui sauf que je ne l'ai pas dit en lisant Lacaze

Non tu l'as fait avant. Mais on parle bien de la même chose

Oui

Et quand lui dit une voiture, il fait bien référence à ce schéma dont
parle Lacaze, et lui n'a pas lu Lacaze (rires)

Et quand il réclame une voiture, il parle de la même chose

C'est à dire qu'il m'a dit : « voilà Catherine je t'achète une maison ! »

Tu me dit combien et je te l'achète.

Je lui ai expliqué que je pouvais difficilement lui vendre vraiment une
maison, qu'il fallait qu'on trouve un montage un peu différent.

Donc je suis partie de ce concept-là. Qui finalement est un peu un
concept de constructeur. Il y a très peu d'architecte finalement qui
font des maisons, c'est surtout des constructeurs qui vendent des
maisons avec une sorte de plan type, et puis ils rajoutent « plus ou
moins » , des simili options qui font croire que c'est vraiment ta
maison

Avec l'adaptation régionaliste aussi

Exactement. Sauf que nous on est partis d'un plan d'un objet
industriel qui est décalé par rapport à l'habitat, ce plan de hangar
c'est un plan type, mais ce n'est pas un plan type de logement. Du
coup les options sont quand même très larges, très ouvertes, assez
multiples,

Enrichissantes

Enrichissantes, oui, parce qu'il y a un aller-retour entre deux
mondes, deux esthétiques, et puis on est ici dans un monde agricole
aussi. L'objet manufacturé que l'on a choisit, c'est aussi parce qu'on
en voit partout dans le paysage. C'est une base d'intégration aussi.

C'est vraiment anti fonctionnaliste quelque part – je reviens sur mes dadas – mais c'est comme si vous aviez d'un point de vue artistique ou sensible ou avec une évidence dit : en plus on risque de se faire des économies d'argent Ben il y avait tout en fait ! effectivement de l'économique : lui voulait le maximum de volume pour le moins d'argent possible

Donc le hangar

Il ne le savait pas encore, c'est moi qui lui ai dit. Les constructeurs lui proposaient des trop petites maisons par rapport à ce qu'il voulait, le budget il ne l'avait pas. Il était dans une logique comme tu l'as vu tout à l'heure : il récupère des trucs, il pouvait acheter un hangar, sauf que le problème c'est que les terrains sur lesquels il y a déjà un hangar ne sont pas sur des zones d'habitat, ou alors il faut que tu sois agriculteur. Là on rentrait dans un autre truc, il fallait qu'il devienne agriculteur, qu'il passe des examens, on rentrait dans une logique qui dépassait l'entendement ...

Du coup, on était dans cette logique de rénover un hangar existant, le transformer en habitation. Il se trouve qu'on ne peut pas pour des histoires de réglementation ... sauf grand hasard ...

Oui il faut tomber sur l'occasion

Et puis il y a le changement d'affectation, bref ! On se met finalement dans une sorte de logique, on ne rénove pas, on ne restructure pas, on achète un objet neuf qui n'est pas adapté au départ à la fonction d'habiter et on associe tout ça plus le terrain. Donc il y a : avoir envie d'habiter, un objet, et un terrain un paysage. Et ces trois choses on les articule ensemble, plus des options, qui sont des options de désir

Il y a quand même des précédents comme Lacaton-Vassal avec leur serre agricole. Il les connaissait ces précédents ?

Non. Ça il ne connaissait pas, alors je lui ai montré leur travaux. Mais tout ça il comprenait que c'était trop archi, trop finit. Tu vois, il y avait Glenn Murcutt qu'il aime bien aussi, mais très archi

Tu lui a montré ?

Non ça il connaissait de part son travail

Finalement notre démarche peut être venue de Glenn Murcutt mais je lui ai expliqué : Glenn murcut c'est très bien mais en Australie . d'une je ne suis pas Glenn Murcutt et en plus on est en Bretagne. Donc Glenn Murcutt qu'est-ce qu'il fait ? il travaille sur des hangars, des forme, des fonctionnements, au niveau de la ventilation, il re-digère tout ça et il en fait une architecture contemporaine qui est quand même une architecture réservée à une certaine élite australienne. Là , on est dans un autre contexte, on est en Bretagne, moi je n'ai pas une démarche cent pour cent architecte, j'ai plutôt une démarche artistique, je n'ai peut être pas non plus les qualités de Murcutt, et puis tu n'est pas non plus l'élite australienne.

Alors avec ça qu'est-ce qu'on fait ? on fait du pseudo Murcutt et il va y avoir un clasch à l'appel d'offre, et puis moi je n'ai pas envie de faire du pseudo-Murcutt. Donc on a repris à la base la démarche en disant on est où ? en est en Bretagne . on veut quoi ? de l'espace. On regarde les hangars comme l'a fait Glenn Murcutt en Australie et les hangars ici c'est des hangars à choux-fleurs et voilà comment ils sont .

Donc ce n'est pas non plus qu'une économie ! c'est un contexte : où on est , où on construit, et puis qui on est .

D'accord . cette structuration de co-équipiers fait que quelque part tu ne prend pas en charge ses désirs pour lui donner un résultat, tu collabore avec lui sur la base de ses désirs et en temps réel lui peut réagir à l'établissement du projet en fonction de ses désirs qu'il assume

Et puis il a le droit de changer ! il peut changer !

Et puis il a le droit de changer ! il peut changer !

Donc il ne t'a pas dit : voilà la valise de mes désirs, faites en quelque chose, et je reviens pour voir le résultat

C'est un ping pong sur la base de son désir. C'est là qu'il est co-auteur

Lui et sa femme ! on parle souvent de

lui ! elle a eu son bébé entre temps etc ... il y a l'enfant qui est arrivé ...

Oui, soyons polis ! c'est le type de relations qui s'est établi sur la fait qu'il est peut être plus disponible, et que tu le vois plus souvent

Oui voilà !

Je pense à la relation avec les opérateurs. Là c'est un petit projet avec un petit opérateur simple : puisqu'il y a un monsieur qui parle pour le monsieur et la dame : un petit opérateur et une petite opération.

On pourrait imaginer de façon plus complexe que sur une opération plus grande, je pense moi aux opérateurs comme Pierre Peillon, ils ont des désirs, ils ont ce mélange de ferme et de tendre, que tu met en place avec cet opérateur, aussi simple soit-il ; ça veut dire que toi dans ton

processus tu le renvoie à pouvoir exprimer ces espèces d'opinions dures qu'il a et de

réagir avec ce work-in-progress et donc ils ne sont pas figés, ces désirs, ils sont vivants

Oui, ils sont vivants et ... c'est jamais non. Tu vois ce que je veux dire ? c'est pas oui ou non , mais on va voir : tu veux un séjour de quatre-vingt dix mètres carrés ... moi je lui ai dit quinze fois que je trouvais que c'était quand même beaucoup, que c'était énorme . Après j'ai appris à le connaître, j'ai appris qu'il collectionnait des tas de choses, qu'il collectionnait des objets, et que c'était aussi des lustres, des luminaires, toutes ces chose là donc pour lui, quatre vingt dix mètres carrés c'est pas trop grand, par contre les chambres elles sont minuscules ! je lui ai dit, là c'est des cabines de bateau que l'on fait. Mais tout le monde est d'accord ! c'est des cabines de bateau, on a besoin du cocon, on ferme les volets, on est enfermé dans le cocon.

J'aurais pu dire : non et puis c'est pas possible, on rentrera pas dans le budget ! En fait ça a toujours été : bon beh écoutes, on fait ça et puis avec les entreprises on va voir. Si au niveau du hangar il faut changer de matériaux, on va changer de matériaux etc ...

Et puis finalement on arrive à être plus d'un tiers plus bas qu'une maison traditionnelle

Ce qui est loin d'être inintéressant !

C'est presque du simple au double ! on est à quarante pour cent.

On pourrait imaginer de façon plus complexe que sur une opération plus grande...

Je pense moi aux opérateurs comme Pierre Peillon, ils ont des désirs, ils ont ce mélange de ferme et de tendre, que tu mets en place avec cet opérateur, aussi simple soit-il ; ça veut dire que toi dans ton

processus tu le renvoie à pouvoir exprimer ces espèces d'opinions dures qu'il a, et de réagir avec ce work-in-progress et donc ils ne sont pas figés, ces désirs, ils sont vivants

Oui, ils sont vivants et ... c'est jamais non. Tu vois ce que je veux dire ? c'est pas oui ou non , mais on va voir ...

Et en plus les contraintes, les choses que tu ne pourrais pas lui imposer en tant qu'architecte visionnaire, c'est des choses qu'il s'impose lui-même !

Et en plus les contraintes, les choses que tu ne pourrais pas lui imposer en tant qu'architecte visionnaire, c'est des choses qu'il s'impose lui-même ! ... ce qui ne serait pas possible dans un autre type de processus

Oui c'est vrai !

Il ne peut pas contester puisque c'est son déterminisme, ou son côté co-auteur ... ce qui ne serait pas possible dans un autre type de processus.

Et puis moi je suis dans une logique où je lui rappelle sans cesse que il va devoir se priver de moi, ou se passer de moi. A un moment, il est prévenu, va se poser la question de savoir si vraiment je suis utile, encore utile. alors là, avec le contrat qu'on a – alors on peut être critique, genre c'est de l'ultra libéralisme – alors effectivement il y a une relation de confiance qui a petite échelle peut fonctionner. Je pense qu'il ne faut pas l'appliquer à très grande échelle avec tous les maîtres d'ouvrages. c'est important d'avoir des contrats, des minimum, des choses comme ça.

Mais à un moment il va se dire : mais Catherine là, elle ne me sert plus vraiment ; Et puis petit à petit on va se priver l'un de l'autre. enfin c'est pas se priver, il sera chez lui !

C'est comme un même ! entre guillemets, si on peut faire le parallèle, c'est comme élever un enfant : il y a un moment, il est autonome ;

Et là c'est t'élèves un client et à un moment, il est autonome

Ce parallèle je n'osais pas trop le faire mais c'est un parallèle que dans ma tête je fais et que je n'ose pas dire.

Mais c'est ça !

C'est pas honteux comme parallèle !

Enfin après il y a mère / enfant ... enfin

oui c'est l'autonomie ! que ce soit les

amis, que ce soit les hommes qu'on aime ou les femmes qu'on aime, c'est l'autonomie qui est ...

On parle de maïeutique pour les élèves : c'est ça tu fais de la maïeutique au client

Bien sûr et puis l'autonomie dans tout c'est ça qui crée du désir et est sexy presque aussi !

Heureux ?

Est-ce qu'il n'en est pas heureux ? peut être que vous n'en parlez pas ... vous n'analysez pas ça

Mais c'est sa maison !

Est-ce qu'il n'est pas heureux que tu l'autonomise

dans son rapport à sa maison et que tu l'accompagne

De toutes façon c'est ce qu'il cherchait, c'est ce qu'il m'a dit : moi je veux pas un architecte qui me dise ce qu'il faut faire. Bon ça m'allait très bien.

Tu l'aides à faire tout seul

Oui voilà. sauf qu'à la limite et il le sait, on en a parlé, c'est qu'il y a plein de gens qui vont venir et qui vont dire : mais t'as pas pris d'architecte pour faire ça ! Et c'est ça que j'aimerais. c'est que, comment dire, il n'y ait pas un dogme, une sorte de dogme apparent, qu'il n'y ait pas de tics. Que ce soit quelque chose de plutôt très riche de l'intérieur parce que c'est chez lui, très particulier finalement à lui, et que moi, de ma part, il y ait une sorte d'effacement.

Par contre, on peut dire que tu lui évites toutes les erreurs de débutant ! genre la porte qui ouvre dans le mauvais sens, les WC qui ferment plus ... Je pense que par rapport à quelqu'un que tu autonomise, il va éviter toutes les erreurs de celui qui construit sa maison tout seul, sans avoir les bons petits trucs

J'ai l'impression d'être une sorte de garde-corps, mais pas le garde-corps complètement aux normes, un garde-corps avec juste une barre, si tu as envie de passer dessous, tu passes dessous ! mais ça évite la chute brutale.

En même temps après tu te

dis : mais Catherine ton

boulot, il est où ? ton travail

artistique dans quoi il est ?

il est vachement dans le

dialogue et dans la parole.

C'est une maison qui a existé très très longtemps que dans les mots, que dans les échanges, que dans les souvenirs des repas que l'on a pris

ensembles, des dîners, dans la naissance du petit qui est arrivé, qui a commencé à être là quand on parlait de la maison ... il y a eu

toutes ces choses là, des gens

dans la rue. Parce que c'est

une petite ville où tout le monde

se connaît, et lui il est content

de ce qu'il fait. Il voit beaucoup

de monde et il parle beaucoup.

Du coup il y avait des gens qui

parlaient comme s'il avaient vu la maison par exemple. Et c'est tout ça que j'aimerais retranscrire, cette sorte d'ectoplasme qui existe déjà,

avant que la maison

arrive et apparaisse. Une

sorte d'ectoplasme du

désir de l'habiter, de

l'image que l'on a de

cette maison qui n'est

même pas dessinée ni

cette sorte d'ectoplasme qui existe déjà, avant que la maison arrive et apparaisse

rien ... Et mon travail il est un peu dans l'ectoplasme

Tu as dit : comment le lieu devient une maison. Le lieu est déjà une maison dans les mots ?

En fait, c'est ce que je dit par rapport au site qu'ils ont choisis. J'ai

beaucoup arpenté, j'y suis beaucoup allée. Pour trouver comment

implanter la maison. Parce que je parle de travail, mais l'implantation

de la maison dans le paysage c'est quelque chose. Mon travail

artistique, il est là-dedans, il est dans l'installation : c'est comment on

installe un campement. Comment on s'installe par rapport à la

lumière, par rapport à tout ça. C'est comment un objet

industriel et puis un site qui existe. Comment ces deux

choses là associées et l'ectoplasme qui habite presque

le site, qui fait que de façon presque intuitive et

magique on s'est dit entre nous en dehors de tout contexte commercial d'achat de terrain ... c'est là ! C'est là !

Et ça c'est beaucoup de mots, beaucoup de temps passé et c'est pas du projet dessiné

Ah pas du tout ! En fait il y a très très peu de dessins

Par contre le dessin vient très facilement après

Voilà ! c'est un projet qui se raconte. Pour chiffrer l'entreprise avait

des croquis à main levée que j'avais fait. C'était tout avec une trame

de tant par tant. Dans tel volume. C'est page tant du catalogue. C'est

quand même un peu ça. Et voilà quoi !

Et donc, c'est important de le préciser, tu es à quarante pour cent moins cher et sans frustrations

Tranquille ! Aucune non. Moi déjà je n'en ai pas. Je te dis, pour moi

c'est un travail dans la disparition et l'effacement donc c'est très

bien !

Dans mon cliché anti fonctionnaliste, mon problème c'est que si on enlève le fonctionnalisme, qui fait, qui dessine le projet, il faut bien

qu'il y ait autre chose qui dessine le projet. Je dit que les architectes

n'en sont pas capables actuellement transitoirement, les artistes le

sont. Toi, tu as vraiment, même si c'est très dur et que ce n'est pas

de ta compétence de l'expliquer, tu as vraiment le sentiment très fort

d'avoir rempli ce vide ... par ces mots par cette sensibilité par ces

échanges par cette confiance.

Oui. Tu vois une maison super belle avec plein de chichis et à un moment tu dit : merde ça va !

c'est qu'une maison aussi !

La je suis dans la démarche inverse finalement : c'est surtout une maison ! c'est à dire : c'est

surtout habité, c'est surtout ça ! et c'est ça vraiment qui respire

Ce qu'on appelle l'usage

C'est l'usage et c'est l'envie d'habiter,

c'est plus que l'usage

L'identité ?

(Fin de la bande.)

Enfin oui : c'est l'autonomie !

Tu fais de la maïeutique au client

ton travail artistique dans quoi il est ? il est vachement dans le dialogue et dans la parole

Et on dit que les architectes sont des gens qui ne savent pas dessiner. C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas la seule chose qui compte. Un architecte doit être capable de concevoir des espaces qui sont à la fois fonctionnels et esthétiques. Il doit également être capable de travailler avec des clients et de résoudre des problèmes complexes. L'architecture est un métier qui demande beaucoup de créativité et de sens de l'humour. C'est pourquoi il est si intéressant de parler avec des architectes. Ils ont une vision unique du monde et ils savent comment l'exprimer.